

Brigade Mondaine

[209] – La vidéo maudite

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DEFI

BRIGADE MONDA

Par Michel Brice

LA VIDÉO MAUDITE

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°209)

LA VIDÉO MAUDITE

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

Illustration couverture : Loris

©GECEP/VAUVENARGUES 2000

ISBN 2-7443-0392-5

QUATRIEME

Virginie sentit un long frisson lui parcourir l'échine. Un tremblement d'excitation, bien sûr, mais où se mêlait aussi une sensation moins agréable. La peur. Plantée devant ce bâtiment de verre et d'acier ondulé de la zone d'activités de Perpignan, elle avait l'impression d'être au bord d'un ravin sur le point de faire un pas en avant.

Comme pour exorciser ses dernières appréhensions, elle leva les yeux vers le fronton où s'étaient les quatre énormes lettres du mot « DEFI », le nom du groupe spécialisé dans la production et la vente de tout ce qui touchait de près ou de loin à l'univers du X, qu'il s'agisse d'objets, gadgets, revues, livres, films, cassettes vidéo...

Elle s'apprêtait à passer de l'autre côté de la barrière. Dans quelques minutes, lorsqu'elle aurait franchi le seuil de ce temple dédié au sexe, elle allait cesser d'être spectatrice pour devenir actrice.

« Hardeuse » comme on dit dans le jargon du métier.

CHAPITRE PREMIER



— Tu crois vraiment que la porte va être ouverte ? demanda Virginie d'une voix rendue à peine audible par le souffle violent de la tramontane. J'ai l'impression que c'est complètement désert, moi, là-dedans...

Mickey toisa la petite blonde potelée d'un air un peu suffisant et entoura ses épaules nues d'un geste protecteur pour la serrer contre lui. Au passage, il

laissa glisser sa main jusqu'au renflement prometteur de la poitrine ferme et libre de tout sous-vêtement superflu.

— T'inquiète, dit-il de cette belle voix de basse qui lui valait pas mal de succès auprès de la gente féminine. Apparemment, c'est du sérieux, ce coup qu'on m'a proposé. Pas mal payé et vite fait bien fait. Et puis, pour toi, c'est une excellente entrée en matière, pour te faire une idée plus précise du job que tu as choisi...

L'évocation de Mickey fit passer un frisson d'excitation le long de la colonne vertébrale de Virginie. D'excitation, mais aussi de quelque chose qui ressemblait à un sentiment moins agréable.

La trouille.

Depuis quelques minutes, elle avait l'impression d'être au bord d'un ravin abrupt sur le point d'avancer le pied pour faire un pas en avant.

Une moto passa en trombe, pleins gaz, quelque part entre les entrepôts, les bâtiments, les magasins d'usine, les grandes surfaces en tous genres et de toutes tailles, et les hangars qui constituaient l'essentiel de cette « zone d'activités », comme on disait dans le jargon moderne, située à Pia, à la périphérie nord de Perpignan.

Le bruit des cylindres hurlant fit sursauter Virginie, qui se serra un peu plus fort contre le corps musclé de Mickey. Lequel, incorrigible, en profita pour laisser sa main droite glisser jusqu'à la croupe rebondie de sa copine.

Dès que la moto fut passée, le silence retomba, uniquement perturbé par les sifflements intermittents et stridents de la tramontane qui soufflait depuis trois jours.

À onze heures du soir, la zone où ils se trouvaient était déserte. Personne n'habitait là, et personne n'aurait eu la moindre envie de venir flâner entre ces blocs de béton, d'acier et de verre, tous fermés à triple tour, et séparés les uns des autres par de maigres bandes d'herbe râpée et jaunâtre sur lesquelles les panneaux publicitaires aux couleurs criardes semblaient pousser naturellement, comme des champignons après l'orage.

Une nouvelle fois, Virginie contempla le bâtiment face auquel Mickey et elle s'étaient arrêtés. Précédé par un parking bétonné désert, un quadrilatère de verre et d'acier ondulé bleu turquoise, beaucoup plus large que haut, avec, sur la façade avant, un large pan en forme d'arc de cercle, dans lequel avaient été aménagées la porte et une série de fenêtres, séparées par des montants métalliques bleus.

À droite du bâtiment, presque au sommet de la façade, s'étaient quatre énormes lettres découpées en trois bandes bleue, blanche et brune :

DÉFI

Virginie connaissait ce groupe, Défi, basé à Perpignan depuis des années, et toujours en pointe dans le domaine du X, qu'il s'agisse des revues, des

magazines, des films ou de la vente par correspondance de tout ce qui pouvait, de près ou de loin, se rapporter au sexe.

Elle connaissait les productions maison pour les avoir déjà feuilletées, notamment chez Mickey, son amant depuis un peu plus de six mois maintenant, qui, lui, bossait assez régulièrement pour eux, en tant que hardeur et, contrairement à beaucoup de filles qui feignent de trouver le porno sans intérêt, voire « dégoûtant », Virginie avouait sans difficulté que les photos de ces hommes et de ces femmes, jeunes et beaux pour la plupart, en train de faire l'amour ou de prendre des poses affriolantes, avaient tendance à l'émoustiller sérieusement. De même que les récits et les témoignages qui les accompagnaient.

Mais là, elle s'apprêtait à passer de l'autre côté de la barrière. Dans quelques minutes, si ce rendez-vous n'était pas une mauvaise blague qu'on leur avait faite, elle allait cesser d'être spectatrice pour devenir actrice.

Guidée par Mickey, elle allait faire ses premiers pas de hardeuse sous l'œil des caméras.

C'est d'ailleurs dans cette optique qu'elle avait changé de nom, comme le font toutes les stars du X. Après quelques jours passés à se creuser la tête pour trouver un pseudo, Sandrine Laval était devenue Virginie Desfentes.

Elle était assez contente de sa trouvaille, Sandrine, la petite Perpignanaise de vingt et un ans. Elle avait bien aimé le roman de la Lyonnaise Virginie Desfentes, sobrement intitulé *Baise-moi* (beaucoup moins le film que l'auteur elle-même en avait tiré), et elle avait trouvé ce moyen de lui rendre hommage. Et puis, vu le métier qui allait désormais être le sien, Desfentes, ça avait au moins le mérite d'annoncer la couleur...

De toute façon, comme Mickey avait trouvé son pseudo « super génial », ça suffisait à Virginie. Car elle faisait une confiance aveugle à son amant, en particulier dans le domaine du sexe, où il l'avait pratiquement révélée à elle-même.

Jusqu'à leur rencontre, Sandrine-Virginie n'avait jamais fait preuve du moindre entrain dans les choses de l'amour. Elle ne trouvait pas ça désagréable, non. Elle aimait plutôt bien, même, sentir un sexe d'homme aller et venir dans son ventre, l'emplir de son volume et de sa raideur.

Mais ça s'arrêtait là. L'orgasme restait pour elle une *terra incognita*. Un truc qui n'existe que dans les contes de fées. Ou alors, réservé aux autres filles.

Et puis, Mickey était arrivé dans sa vie. Et là, dans ses bras, sous ses coups de boutoirs aussi puissants que magistraux, elle avait compris ce que signifiait l'expression « grimper au septième ciel ».

Alors, dans la foulée de son premier orgasme fulgurant, et de ceux qui avaient suivi, elle était tombée folle amoureuse de Mickey. Au point de se laisser convaincre par lui qu'elle avait tout ce qu'il fallait pour devenir la star

du X français de demain.

— Belle, bien foutue et chaude comme tu es, lui serinait Mickey, tu va toutes les ringardiser en moins de deux, les K. Sandra, les Nataly Dune, les Océane, les Angela Tiger, les Julia Chanel[1].

Objectivement, Virginie était bien obligée de reconnaître que Mickey avait raison. Avec son visage triangulaire à la peau presque diaphane, mangé par une bouche en fraise et deux grands yeux d'azur étirés comme ceux d'un chat, encadré par une épaisse chevelure d'un blond lumineux, elle était effectivement très belle.

Quant à son corps, il ne déparait en rien son visage. Légèrement potelé, mais pas trop, agrémenté d'une croupe ronde et cambrée, d'une poitrine volumineuse et très ferme, d'un ventre plat et de deux jambes parfaitement galbées, aux cuisses pleines terminées par un buisson aussi doré que sa chevelure, Virginie n'avait jamais eu à s'en plaindre.

Enfin, pour ce qui était d'être chaude, c'est bel et bien à Mickey qu'elle devait la découverte de ce brasier inconnu qui se consumait en elle.

Du reste, Mickey, lui non plus, ne s'appelait pas réellement comme ça. Son vrai nom, c'était Antoine. Antoine Fischerlé. Il était né vingt-six ans plus tôt à Schiltigheim, la principale ville de la banlieue de Strasbourg, d'un père journaliste et d'une mère pharmacienne. Un milieu bourgeois qu'il avait fui dès qu'il avait été en âge de se tirer de chez lui sans y être ramené de force par la brigade des Mineurs.

Quand il avait décidé de se lancer dans le cinéma porno, environ deux ans plus tôt, Antoine Fischerlé avait pris le pseudonyme hautement évocateur de Mickey Mahousse.

Évocateur et amplement mérité : la taille impressionnante de son membre viril infatigable lui avait rapidement valu une flatteuse réputation auprès des professionnels du X, ainsi que le surnom de « Rocco Siffredi alsacien ». Ce qui équivalait, si on ose dire, à un bâton de maréchal.

— Bon, c'est pas le tout de rêvasser, grommela Mickey, tirant Virginie de ses pensées, mais il va falloir y aller. Il est minuit moins une et elle nous a demandé d'entrer à minuit très précise. Et moi, j'ai horreur d'être à la bourre sur un tournage. C'est une question de respect des autres. Allez, amène ton cul, ma belle : il ne va pas tarder à servir !

Virginie sentit les battements de son cœur s'accélérer, tandis qu'à la suite de Mickey, elle traversait le parking désert, planté de quelques arbres sur la gauche.

Pendant quelques secondes, elle eut vraiment envie que la porte du bâtiment soit fermée à clé. Que la mystérieuse femme qui avait proposé ce contrat étrange à Mickey se soit tout bonnement fichue d'eux. Dans ce cas, ils n'auraient plus qu'à récupérer la Supercinq pourrie de Mickey, au bout de cette rue sinistre qui portait le nom poétique de « chemin de l'Étang-Long »,

et à rapatrier Perpignan comme si de rien n'était.

Malgré la tiédeur de l'air de cette mi-avril, Virginie ne put s'empêcher de frissonner, en pensant à ce qu'elle s'apprêtait à faire. Est-ce qu'elle allait savoir se comporter avec naturel devant les caméras ? Serait-elle capable de faire l'amour de façon convaincante, sachant que des inconnus la regardaient faire ? Et puis, par-dessus tout, est-ce que Mickey serait fier d'elle ?

Car c'était la seule chose qui comptait, finalement. Sans lui, Virginie savait bien qu'elle n'aurait jamais eu le courage de se lancer dans le X. C'était pour lui faire plaisir, pour être encore plus proche de lui qu'elle avait bien voulu le suivre, quand il lui avait parlé de ce contrat un peu bizarre qu'il venait d'accepter.

— Pour un début, ça me paraît idéal, lui avait expliqué Mickey. Il n'y aura que toi, moi, et la femme qui nous paie pour tourner son film. Comme ça, tu ne seras pas trop bloquée par la présence des techniciens, et tu n'auras pas à baiser avec d'autres hardeurs. C'est un apprentissage en douceur, tu vois. Mais dis-moi : tu t'es déjà gounée avec d'autres filles ? Parce qu'à mon avis, tu vas y avoir droit avec notre commanditaire inconnue...

Le sourire espiègle et gourmand de Raïssa était passé fugitivement devant les yeux de Virginie. Raïssa, sa meilleure copine lorsqu'elles avaient quinze ans toutes les deux. Raïssa aussi brune et bronzée qu'elle-même était blonde et pâle.

Raïssa qui, un après-midi où elles étaient seules chez Virginie, l'avait doucement allongée sur le lit, l'avait déshabillée avec des gestes fébriles, avait caressé savamment tout son corps, délicieusement torturé les pointes de ses seins dressées, avant de plonger sa bouche aux lèvres lourdes entre ses cuisses écartelées et frémissantes...

— T'inquiète pas, Mickey, avait répondu Virginie, le regard un peu évasif, c'est plutôt lointain, comme expérience, mais ça devrait me revenir assez vite...

— C'est comme le vélo, ça ! s'était exclamé joyeusement Mickey. Ça ne s'oublie pas !

N'empêche que, maintenant qu'ils s'approchaient de la porte vitrée des locaux du groupe Défi, Virginie se sentait de moins en moins sûre d'elle. Ce n'est quand même pas tous les jours qu'on entame une carrière de hardeuse...

Et puis, il y avait la façon bizarre dont les choses s'étaient produites, aux dires même de Mickey, qui avait pourtant l'habitude de ce milieu si particulier et si clos, de la vidéo porno.

Tout avait commencé, une semaine plus tôt, par le coup de fil d'une femme, à la voix légèrement rauque, qui lui avait dit qu'elle souhaitait l'engager pour un tournage amateur. Contrairement à Virginie, Mickey, jusque-là, n'avait rien trouvé à redire.

— Les vidéos amateurs ont de plus en plus de succès auprès du public, lui

avait-il expliqué après avoir raccroché. Du coup, certaines boîtes de production se sont mises à en tourner des fausses. Il suffit de prendre des acteurs de X débutants, donc pas encore connus, ou alors des étrangers au pays où on veut vendre, et de filmer les scènes avec une maladresse volontaire, comme si c'était des « vrais gens » qui filmaient eux-mêmes leurs ébats. Tu piges, ma belle ?

La suite des exigences de sa correspondante lui avait quand même paru plus bizarre.

— Si vous acceptez le contrat, vous et la fille de votre choix, vous devrez vous présenter à la porte du groupe Défi, dimanche prochain, à minuit précise, lui avait dit la femme au téléphone. La porte ne sera pas fermée à clé, vous entrerez, et vous vous installerez aux deux bureaux dont la lampe sera allumée. Sur le bureau, vous trouverez les indications du scénario que vous devrez jouer. À un certain moment, je vous rejoindrai, pour quelques scènes à trois. Que vous acceptiez ma proposition ou non, je vous demande juste de n'en parler à personne : en fait, c'est une petite surprise que nous préparons au rédacteur en chef de Défi, pour ses quarante-cinq ans. Donc, il ne faut pas que la chose s'ébruie, vous comprenez ?

Mickey comprenait très bien. De toute façon, il s'en fichait royalement, du pourquoi et du comment. Ce qui comptait, c'est la somme plus que confortable que lui avait promise la femme au téléphone, « pour environ deux heures de tournage », avait-elle précisé.

Virginie retint machinalement sa respiration en voyant la main de Mickey se poser sur la poignée métallique de la porte vitrée.

Et elle sentit une brusque chaleur prendre possession de son ventre lorsque la porte en question s'ouvrit sans difficulté, exactement comme la femme l'avait dit.

Maintenant, elle était à pied d'œuvre. Sandrine Laval, la « petite fille de Français moyens » (père chauffeur de taxi et mère employée à l'ANPE), allait vraiment devenir la hardeuse Virginie Desfentes.

Sur les cinq écrans de contrôle allumés se déroulait la même scène, au même rythme, à la seconde près.

Une petite blonde entièrement nue, plutôt maigrichonne mais nantie d'une paire de seins volumineux, était à quatre pattes sur le bord d'un lit, cuisses écartées et croupe cambrée au maximum. Devant elle, allongée sur le dos, une femme plus âgée qu'elle, brune, le visage en partie dissimulée par un loup de velours noir, exhibait complaisamment une toison luxuriante et bouclée, emperlée de désir.

Sur les cinq écrans simultanément, la petite blonde approcha ses lèvres pâles du ventre offert de la brune, et les plongeait au cœur des chairs délicates

et frémissantes.

Au même moment, un homme apparut dans le champ de la caméra, complètement à droite de l'écran. Plutôt bedonnant, arborant un ventre lourd à la peau blême et parsemée de poils noirs clairsemés, il avait la tête dissimulée sous une cagoule de cuir fauve, le faisant ressembler aux bourreaux du Moyen Âge, tels qu'on se les représente habituellement.

Mais l'arme qu'il exhibait n'était ni une épée ni une hache. C'était le sexe roide et noueux qui jaillissait sous son ventre, à l'horizontale, pointé droit vers la croupe ondulante de la petite blonde, occupée à explorer de la langue les chairs tendres et frémissantes de la femme masquée.

Le « bourreau » avançait la main vers les fesses nues de la fille quand, soudain, sur les cinq écrans à la fois, l'image parut prise de frénésie et s'accéléra brusquement.

Au moment où, dans le film, l'homme cagoulé s'apprêtait à forcer les reins de la petite blonde après l'avoir agrippée solidement par les hanches, tout s'immobilisa.

La jeune femme à la flamboyante chevelure rousse, qui se tenait derrière la console de contrôle, repoussa légèrement en arrière le fauteuil à roulettes où elle était assise, et se prit la tête entre les mains, avec une sorte de grondement venu du plus profond de sa gorge.

La petite pièce carrée et sans fenêtre où elle se trouvait était remplie de magnétoscopes empilés le long des murs, sur des rayonnages métalliques blancs ; au total, il devait bien y en avoir une centaine. C'est ici que, dans la journée, officiaient Jean-Michel et Alfred, les deux employés du groupe Défi chargés de la duplication des vidéos X destinés à la vente par correspondance.

Mais, en ce dimanche soir, la jeune femme rousse était seule. Seule en face des cinq écrans diffusant le même film. Ce film qu'elle avait déjà vu et revu des dizaines de fois. Et qui lui faisait toujours le même effet terrifiant, douloureux, à peine soutenable.

Mais c'était plus fort qu'elle. Elle savait que, d'ici une seconde ou deux, elle allait avancer son index vers la touche *on* et remettre le film en marche.

Elle savait qu'elle se mordrait la lèvre jusqu'au sang lorsque le membre raide de l'homme encagoulé pénétrerait de tout son long dans les reins de la petite blonde.

Elle savait aussi qu'ensuite, elle repasserait en avance rapide, jusqu'à l'entrée dans la chambre du « majordome », sonné par ses « patrons », joués par le couple masqué. C'était la scène la plus « hard » du film. Celle où l'actrice blonde subissait tout ce qu'il est possible à une femme de subir sur le plan sexuel.

C'était surtout la scène qui, à chaque fois qu'elle la visionnait, faisait monter une bouffée de haine au cerveau de la femme rousse. Elle le savait.

Elle consulta d'un coup d'œil rapide la pendule accrochée au-dessus de la porte de la salle de duplication. Il était minuit cinq. À quelques mètres de là, dans la salle de rédaction, Mickey Mahousse et la fille qu'il avait recrutée devaient avoir commencé à « jouer » le scénario concocté spécialement pour eux, dont ils savaient tout, sauf la fin.

Et pour cause...

L'index fin et nerveux de la rousse, prolongé par un ongle rouge sang incroyablement long, remit le film sur avance normale.

Elle dut faire un réel effort pour relever les yeux vers l'un des cinq écrans allumés.

Mais il fallait qu'elle le fasse. Sinon, elle n'était pas sûre de pouvoir aller jusqu'au bout de la mission qu'elle s'était donnée, en mémoire de Pauline.

Après, elle aurait tout juste le temps de se maquiller, avant de rejoindre Mickey et sa partenaire, pour la seconde partie du programme.

La dernière évidemment.

Un sourire mauvais retroussa la lèvre mince et brillante de la femme rousse. Elle venait de penser que le terme de maquillage n'était pas vraiment adapté à son cas, ni à cette soirée un peu particulière.

À bien y réfléchir, il aurait été plus approprié de parler de peintures de guerre.

À cause de la pénombre, Virginie avait du mal à distinguer quoi que ce soit dans la grande salle toute en longueur où étaient installés les bureaux de la rédaction de Défi. Seules les deux petites lampes articulées des bureaux où Mickey et elle s'étaient installés, l'un en face de l'autre, étaient allumées. C'était suffisant pour prendre connaissance des quelques lignes imprimées sur la feuille posée bien en évidence devant chacun d'eux.

Mais pas pour se faire une idée précise de la manière dont était agencée la pièce, ni encore moins pour détailler tous les bouts de papier et les photos accrochés aux murs.

— C'est plutôt basique, comme scénario, nota Mickey, après avoir lu la dizaine de lignes écrites à son intention. Mais enfin, ça a l'air dans nos cordes, qu'est-ce que tu en penses ?

Virginie posa les yeux sur la feuille de papier et lut rapidement, en bougeant machinalement les lèvres, sans émettre le moindre son :

Mickey est le rédacteur en chef de Défi, il explique le boulot à sa nouvelle journaliste stagiaire. Rapidement, ils passent aux travaux pratiques (attouchements, pipes, masturbation d'elle par lui, etc.) ; au moment de baiser, il entraîne la fille dans le hangar où sont stockés les articles de la VPC. Là, ils sont rejoints par Ziggy qui se mêle à leurs ébats torrides...

— T'as raison, soupira Virginie quand elle eut fini de lire : on ne peut pas dire que ce soit fouillé, comme scénar'. C'est toujours comme ça ?

— Non, en général, ils se foutent quand même un peu plus, répondit Mickey avec un grand sourire. Mais bon : le client est roi, non ?

— Dis plutôt que la cliente est reine ! riposta Virginie, en se renversant contre le dossier de son fauteuil, pour faire saillir le volume de sa poitrine. Bon, tu me l'expliques, ce boulot de journaliste, monsieur le rédacteur en chef ?

Mickey redevint instantanément sérieux. Concentré comme un vrai comédien doit l'être. Même quand son travail d'acteur consiste essentiellement à produire des érections convaincantes et durables à la demande. Il se leva et contourna son bureau pour se diriger vers celui d'en face.

Une fois de plus, Virginie ne put s'empêcher de se dire qu'il était vraiment très beau, « son » Mickey, avec ses cheveux bruns coupés très court, sa mâchoire carrée, ses yeux bleus acier. Beau, mais aussi très bien foutu : épaules carrées, ventre plat, abdos en « plaques de chocolat » mis en valeur par son tee-shirt jaune moulant, cuisses musculeuses et fesses bien rondes.

Sans parler du renflement affolant et impressionnant, sur le devant de son pantalon de cuir noir serré.

En passant près de la table lumineuse qui servait à visionner les photos, Mickey repéra une planche d'ektas 3 et s'en saisit, avant de contourner le bureau de Virginie.

— C'est curieux, fit soudain celle-ci. Je vais peut-être dire une connerie, mais normalement, on devrait voir des caméras, non ? Puisqu'on est censé tourner une vidéo. Et puis, hein, franchement : filmer dans une obscurité pareille...

Mickey s'immobilisa, sourcils froncés, et jeta un coup d'œil circulaire tout autour d'eux. Finalement, il se détendit et haussa les épaules :

— Bof ! Qu'est-ce qu'on en a à foutre, hein ? Ils font peut-être ça en caméra cachée, pour faire plus réaliste, va savoir. Peut-être aussi qu'ils travaillent avec du matos à infrarouge, pour créer une ambiance particulière. De toute façon, c'est pas notre problème. Pour l'instant, tu es une jeune stagiaire, et je dois t'expliquer en quoi consiste le boulot de journaliste à Défi. T'es prête ? C'est parti !

Instinctivement, Virginie bomba le torse pour faire saillir sa poitrine qui jouait librement sous son tee-shirt si court qu'il lui laissait tout le ventre à nu.

Mickey se planta tout à côté d'elle, si bien qu'elle avait le visage juste à hauteur de sa braguette. Pratique pour la suite...

— Alors, voilà, attaqua-t-il d'un ton exagérément professoral, tu dois commencer par choisir les meilleures photos parmi celles-là, afin de préparer

ta mise en page. Le mieux est d'établir une progression dans l'érotisme. Tu commences par une où la fille est encore habillée, par exemple celle-ci où elle a juste un nichon à l'air. Puis, tu passes rapidement à des choses plus hard...

Jouant le jeu à fond, Virginie se mit à examiner les différentes photos d'un air sérieux. Toutes représentaient une fille brune, au sourire un peu vulgaire, dont le sexe était entièrement épilé. Virginie en tendit une à Mickey :

— Celle-là me semble pas mal, qu'est-ce que t'en penses ? Elle est assez bandante, comme ça, à quatre pattes, le cul bien cambré. On a l'impression qu'elle meurt d'envie de se faire enculer, cette grosse salope !

À mesure que les mots obscènes sortaient de sa bouche, Virginie sentait une affolante chaleur lui embraser le ventre.

— J'en connais une autre qui aimerait bien tâter d'une belle queue bien raide ! s'exclama Mickey, en posant une main enveloppante sur le sein droit de Virginie. Ça t'excite, hein, de mater ces photos cochonnes. Je suis sûr que tu es déjà toute mouillée !

— Parce que toi, ça ne te fait pas bander, peut-être ? répliqua Virginie, le souffle court et le feu aux joues.

— Faut voir, répondit évasivement Mickey.

— C'est bien ce que j'ai l'intention de faire, imagine-toi !

Joignant le geste à la parole, Virginie fit rapidement descendre le zip du pantalon de cuir de Mickey. Elle plongea sa main dans l'ouverture, et en ramena une véritable matraque de chair brune et dure qu'elle contempla un instant avec un sourire gourmand.

D'une main douce et enveloppante, elle soupesa les boules tièdes et duveteuses, nichées entre les cuisses musclées. De l'autre, elle entreprit de masser savamment le membre viril qui grossissait et durcissait encore.

— Suce-moi ! ordonna Mickey d'une voix rauque. Rien de tel qu'une bonne pipe pour se mettre en train. Et puis, tu adores ça, hein, sentir une bonne grosse bite envahir ta belle bouche de salope !

Virginie fut d'abord un peu surprise de la tirade obscène de Mickey, d'ordinaire plutôt laconique en amour. Et puis elle comprit : il faisait ça pour la bande-son du film qu'ils étaient censés tourner. Du coup l'idée que, quelque part dans la salle de rédaction, un œil invisible et mécanique la regardait lui fouetta les sangs.

Virginie passa un bout de langue rose sur ses lèvres déjà humides. Puis, la mine gourmande et les yeux brillants, elle engloutit lentement la verge palpitante pointée droit vers elle. En voyant son sexe disparaître centimètre par centimètre dans la bouche avide et pulpeuse de Virginie, Mickey exhala un long soupir rauque. Puis, en se penchant légèrement en avant, il glissa sa main entre les cuisses ouvertes de sa fellatrice et fit rouler sur ses chevilles le minuscule bout de tissu qui lui tenait lieu de slip.

Ses doigts experts remontèrent aussitôt à l'orée du buisson touffu qui « protégeait » le sexe de sa partenaire. Buisson après une pluie d'orage : Virginie était trempée.

— Tu as envie de te faire baiser, hein ? fit Mickey d'une voix un peu forcée, un peu « surjouée ». Je sais que tu meurs d'envie de te faire enfler ! Toi, tu n'es vraiment heureuse que quand tu as une grosse queue dans la chatte ! C'est pas vrai, peut-être ?

Au ton insistant de Mickey, Virginie comprit qu'elle devait « tenir sa partie » dans le début de dialogue improvisé par Mickey. Elle s'arrêta de sucer le membre qui envahissait sa gorge, et, tout en continuant de le caresser d'une main, elle leva vers Mickey des yeux enamorés. Ou, du moins, consciente que, désormais, elle était « comédienne », elle essaya de faire passer dans son regard un maximum de ferveur érotique.

— Oui, c'est vrai, j'ai envie que tu me la mettes, salaud ! souffla-t-elle, d'une voix qu'elle reconnut à peine elle-même. Je veux que tu me défonces ! Je veux que tu me fasses exploser le cul !

— Alors, montre-le-moi, ton cul ! répondit Mickey, en l'empoignant par les épaules pour l'inciter à se mettre debout.

Virginie s'exécuta et, tournant le dos à son partenaire, elle posa ses avant-bras sur le bureau, les cuisses écartées et les reins cambrés au maximum, pour mettre en valeur l'arrondi de sa croupe et bien dégager le profond sillon qui séparait ses fesses.

Mickey releva sa minijupe et la plaqua sur le bas de son dos. Puis, il empoigna Virginie par les hanches, et, d'un seul coup de reins, puissant, précis, « professionnel », il engloutit son sexe tendu au maximum dans le puits étroit, humide et odorant qui n'aspirait qu'à l'accueillir dans ses profondeurs moites.

Consciente des exigences de son rôle, Virginie n'attendit pas que le plaisir l'envahisse pour se mettre à pousser des râles de jouissance, des « oooh ! » des « ah ouiii ! », des « c'est booon ! », comme elle avait vu toutes les hardeuses le faire, dans les films X qu'elle avait visionnés.

Au bout d'une minute de va-et-vient de l'énorme piston de chair dure dans son ventre, ses cris et ses halètements devinrent plus naturels. Sous les coups de boutoirs solides et réguliers de Mickey, elle sentait la profonde houle du plaisir prendre naissance au creux de ses reins, enfler, l'envahir avec la rapidité et l'irrésistible puissance d'une marée montante. À l'accélération du rythme chez son partenaire, Virginie comprit que Mickey, lui aussi, n'allait pas tarder à exploser.

Cette seule idée de la virilité énorme et dure giclant son plaisir au plus intime d'elle-même suffit à déclencher sa propre jouissance.

En un quart de seconde, Virginie Desfentes, la hardeuse, redevint la simple Sandrine Laval, et se laissa emporter par un orgasme non simulé et

d'une délicieuse violence.

Elle était encore dans le tourbillon de son plaisir, lorsqu'elle sentit que Mickey se retirait d'elle. Elle ouvrit la bouche pour protester, le supplier de rester encore en elle ; et puis, elle comprit : en vrai pro du hard, Mickey respectait les règles du genre. C'est-à-dire que, sentant monter sa propre jouissance, il avait ressorti son sexe à l'air libre, pour que les éventuels spectateurs de l'éventuel film qu'ils tournaient puissent *voir* son éjaculation.

Tournant la tête, Virginie constata qu'effectivement, Mickey avait empoigné son membre congestionné et palpitant, et l'agitait avec une vigueur presque brutale.

Il jouit avec un grondement sourd, la tête renversée en arrière, les yeux mi-clos et la bouche entrouverte. Virginie sentit la semence brûlante se répandre sur ses reins, et le jaillissement de cette fontaine sur son dos la fit frissonner d'un restant de plaisir.

— Coupez ! s'exclama joyeusement Mickey, lorsqu'il eut récupéré son souffle. Je crois que, pour ta première scène de hard, tu ne t'en es pas mal tirée, ma chérie ! Mais il va falloir apprendre à ne pas prendre ton pied à chaque fois, sinon tu va mourir d'épuisement avant six mois !

— Avec toi, ça va être difficile... roucoula Virginie, en se rajustant. Bon, c'est quoi, la suite du scénar ?

Mickey jeta un coup d'œil rapide sur la feuille de papier posée sur le bureau :

— On est censé aller vérifier les stocks d'invendus à l'entrepôt.

— C'est tout ?

— Je suppose qu'on aura d'autres instructions sur place. Allez, amène-toi, on n'est pas ici pour rigoler...

Docile, Virginie suivit Mickey au fond de la salle de rédaction de Défi. Elle le vit dépasser la porte des toilettes, sur laquelle un petit rigolo avait cru malin de placarder : Bureau du rédacteur en chef.

Sans hésiter, certainement parce qu'il connaissait déjà les lieux, Mickey ouvrit la porte du fond. À sa suite, Virginie pénétra dans une sorte de grand hangar, chichement éclairé, dont tout le côté droit était occupé par d'immenses rayonnages de bois, montés sur des sortes d'échafaudages métalliques verts. La plupart des planches étaient nues, mais, sur certaines, on avait empilé de vieux numéros des différentes revues éditées par le groupe : *Club Défi*, *Club Jody*, *Défonce extrême*, et autres titres tout aussi explicites.

Devant les rayonnages, les mains sur les hanches, les jambes légèrement écartées, rigoureusement immobile, les attendait une étrange créature.

Elle était vêtue d'une sorte de combinaison de latex rose et vert fluos, légèrement pailletée d'argent, qui moulait son corps comme une seconde peau.

Sauf que cette peau-là avait été soigneusement découpée à hauteur du pubis, une découpe en forme d'as de pique qui laissait apparaître une toison aussi flamboyante que l'épaisse chevelure qui croulait sur les épaules de la créature.

Virginie comprit que c'était la femme qui « commandait » le film que Mickey et elle étaient censés tourner ici. Une femme jeune qui, avec ses hanches étroites et ses petits seins à peine renflés, aurait pu presque passer pour un jeune homme, ou un adolescent.

Seulement, il y avait cette touffe de poils roux, qui ne laissait aucun doute sur la nature du sexe se dissimulant derrière. Mais c'était surtout le visage de la femme qui fascinait Virginie, au point de lui faire un peu peur.

De forme vaguement triangulaire, les pommettes hautes, deux immenses yeux noirs en amande, sa figure était entièrement recouverte d'une épaisse couche de peinture argentée. En travers, depuis le sourcil gauche jusqu'à l'oreille droite, avait été peint un éclair blanc, bordé d'un fin liseré doré.

Tout de suite, Virginie se dit que ces peintures faciales la faisaient ressembler à David Bowie, sur la pochette de l'un de ses albums les plus célèbres : *Ziggy Stardust*. Comme pour lui donner raison, la femme fit un pas en avant, et un mince sourire se dessina sur ses lèvres plutôt minces.

— Je m'appelle Ziggy, murmura-t-elle, d'une voix que Virginie trouva très belle, très sensuelle, quoiqu'un peu trop grave. Approchez-vous : nous n'avons pas de temps à perdre pour tourner la deuxième scène.

Disciplinés, Mickey et Virginie marchèrent vers elle qui fit un geste en direction de Mickey, sans lui accorder le moindre regard :

— Toi, commence par te déshabiller entièrement. Et tâche de bien bander...

Ensuite, elle enveloppa Virginie d'un regard langoureux et gourmand, et glissa la main droite sous son teeshirt, si court qu'il laissait deviner l'arrondi de ses seins.

— Je sens qu'on va passer un moment exceptionnel, toutes les deux... murmura Ziggy, en agaçant du bout des ongles le mamelon tendre qui s'érigeait sous sa caresse.

Virginie se mordit la lèvre inférieure pour retenir le soupir d'excitation qui montait irrésistiblement à ses lèvres entrouvertes.

Ziggy venait de glisser son autre main sous sa courte jupe de skaï rouge, et prenait possession de son ventre avec une autorité impérieuse, presque virile. Ses longs doigts nerveux glissaient à l'intérieur d'elle avec une douceur et une puissance insidieuses, débusquant sans coup férir le petit bourgeon de chair dur, niché tout en haut de ce beau fruit ruisselant de sève.

Cette fois, Virginie ne put s'empêcher de gémir de plaisir ; un gémissement rauque, que Ziggy vint recueillir sur ses lèvres humides, en un

baiser sauvage, presque brutal, qui fit littéralement fondre Virginie, emportée malgré elle par ce torrent de sensualité irrésistible.

— Euh... Je suis prêt, fit alors la voix de Mickey, dans le dos des deux femmes enlacées.

Elles se détachèrent, se retournèrent en même temps, et découvrirent le hardeur entièrement nu, arborant une érection impressionnante.

Ziggy fit un pas dans sa direction et enroula ses longs doigts autour de la matraque de chair dure pointée droit sur elle, à laquelle elle imprima machinalement deux ou trois mouvements de va-et-vient, sans douceur excessive.

— C'est très bien, murmura la jeune femme, en secouant son opulente chevelure rousse. On va pouvoir tourner la scène finale...

— La scène finale ? rigola Mickey. Déjà ? Eh bien, il ne va pas être bien long, votre film !

— Encore plus court que tu ne le crois, souffla Ziggy d'une voix à peine perceptible. Surtout en ce qui te concerne.

Puis, elle reprit, plus fort :

— Le scénario est simple : Virginie vit en couple avec Mickey, seulement, depuis qu'elle m'a rencontrée et qu'elle est tombée amoureuse de moi, elle a décidé de s'en débarrasser. Sauf qu'avant de le larguer définitivement, on a envie de s'amuser toutes les deux une dernière fois avec lui. De s'en servir comme d'un objet de plaisir. OK ?

— Euh... ouais... C'est OK, ouais... bafouilla Virginie, encore sous le coup du bref mais violent torrent de sensualité dans lequel Ziggy l'avait entraînée un instant auparavant.

— Ça marche pour moi, assura Mickey sur un ton un peu trop sentencieux. Je dois faire quoi, au juste ?

— Surtout rien ! répondit Ziggy d'une voix sèche. Un objet de plaisir ne fait pas : il subit. Tout ce qu'on lui demande, c'est de bander. D'ailleurs, tu vas être empêché de faire quoi que ce soit à cause de ça...

Ziggy avait glissé son bras droit derrière une pile de vieilles revues pornographiques. Quand elle le ramena, sa main tenait quatre cordelettes tressées.

— Vous allez m'attacher ? Tant mieux : pour une fois, je vais enfin pouvoir gagner mon pognon sans rien faire ! tenta de plaisanter Mickey.

Mais Ziggy ne se dérida pas. Avec des gestes précis, rapides, elle lia les poignets et les chevilles de Mickey aux montants métalliques qui soutenaient les étagères de bois. Quand elle eut fini, il ressemblait à un futur supplicié, lié à une croix de Saint-André, bras et jambes écartelés au maximum.

— J'espère que votre scène ne va pas durer des plombes, grommela-t-il. Parce que je ne vais pas tarder à ankyloser, moi, je vous signale !

Ziggy planta ses yeux noirs dans ceux de Mickey et la lueur qu'il y discerna lui fit passer un frisson désagréable le long de la colonne vertébrale.

— Rassure-toi, gronda Ziggy à voix basse : ça va même être plus court que tu ne l'imagines. Mais, pour l'instant, il faut que je mette ta petite copine en condition.

De nouveau, Ziggy plongeait la main derrière la pile de revues au rebut. Virginie sentit une boule d'appréhension se former au creux de sa poitrine, lorsqu'elle vit l'objet qu'elle en ramenait.

C'était un godemiché de latex dur, noir et d'une taille invraisemblable : au moins quarante centimètres de long, pour une dizaine de diamètre.

— Vous n'avez quand même pas l'intention de m'enfiler ce... cette monstruosité ? protesta-t-elle, les yeux fixés sur l'engin menaçant, comme hypnotisée.

Ziggy eut un petit sourire rassurant et vint vers elle, l'objet bien en main :

— Ne t'inquiète pas : il n'a jamais été question de t'enfiler ce truc où que ce soit. Par contre, je ne sais pas si la suite va être plus agréable pour autant...

Virginie n'eut pas le temps de réfléchir à la signification de cette dernière phrase.

Comme dans un cauchemar au ralenti, elle vit Ziggy lever très haut la main qui tenait solidement le phallus de caoutchouc, puis l'abattre dans sa direction de toute sa force.

Elle eut encore le temps de penser que la rousse tenait le sexe factice exactement comme un flic antiémeute brandirait une matraque.

Une nanoseconde plus tard, l'engin s'abattit sur sa tempe gauche, avec une telle violence que Virginie bascula dans le néant avant même d'avoir ressenti la moindre douleur.

— Eh, ça va pas ! Vous êtes dingue ou quoi ? protesta Mickey, en s'agitant dans ses liens, mais sans parvenir à s'en défaire. Détachez-moi immédiatement, espèce de folle furieuse ! Vous entendez ?

Sans un regard pour Virginie, recroquevillée, inerte, sur le béton brut du sol, Ziggy s'avança vers l'homme ligoté, un mauvais sourire aux lèvres, une lueur dangereuse dans son regard noir.

Mickey sentit une coulée glaciale dévaler le long de sa colonne vertébrale. Il ouvrit grand la bouche pour hurler à pleins poumons ; pour alerter quelqu'un, n'importe qui capable de le tirer des griffes de cette folle. Parce qu'elle était vraiment folle, il venait de le comprendre brutalement.

Mais aucun cri ne franchit le seuil de ses lèvres. Juste un minable gargouillis à peine audible, le coassement étouffé d'une grenouille.

Tout simplement parce que, d'un geste rapide, d'une précision diabolique, Ziggy venait d'abattre sur sa gorge le bistouri de chirurgien qu'elle tenait dans sa main droite.

Et qu'elle lui avait tranché net la carotide gauche.

Comme elle avait pris la précaution de se décaler vers la droite, elle ne reçut aucune éclaboussure du sang qui s'était mis à jaillir de la gorge incisée, et retombait maintenant en une pluie vermeille sur le sol gris.

— Tu vois, murmura-t-elle d'une voix parfaitement maîtresse d'elle-même, je t'avais promis que la scène serait très courte ! Dans une minute ou deux, tu seras crevé, espèce d'ordure ! Je lis déjà la mort dans tes yeux de porc !

Au moment où elle disait ça, elle crut lire autre chose dans le regard déjà brouillé par l'agonie. Quelque chose comme une interrogation désespérée.

— Tu aimerais bien savoir pourquoi j'ai fait tout ça, n'est-ce pas ? reprit-elle, d'une voix presque douce. C'est vrai, je pourrais te le dire... Seulement, je pense que ça doit être encore plus atroce de mourir sans même savoir pourquoi. Et moi, vois-tu, j'ai besoin que tu souffres le plus possible avant de crever ; Parce que c'est la seule condition pour que je puisse, un jour, peut-être, retrouver un peu de paix, une vie normale...

À cet instant précis, Ziggy baissa machinalement la tête. Et la vision qui s'imprima sur sa rétine la stupéfia littéralement.

Alors que son corps tout entier était en proie à des spasmes de plus en plus faibles et de plus en plus espacés, Mickey *bandait toujours* !

Ziggy enroula ses longs doigts autour de cette tige de chair dure, qui semblait presque douée d'une vie autonome, indépendante du corps auquel elle était accrochée, et qui, lui, était déjà entré moribond.

— Tu vois, murmura-t-elle, en caressant doucement, presque tendrement, le sexe noueux et épais de Mickey, en fin de compte, c'est à cause de *lui* que tu es en train de te vider de ton sang comme un goret. Désolée, mais je n'ai pas envie de t'en dire plus...

À ce moment, un faible gémissement, dans son dos, fit se retourner Ziggy. Virginie était en train de reprendre conscience. Il lui fallut encore quelques secondes pour que la réalité parvienne jusqu'à son cerveau embrumé par le coup qu'elle avait reçu.

Ses yeux allèrent plusieurs fois du corps ensanglanté de Mickey à la main de Ziggy qui tenait encore le bistouri. Enfin, elle comprit. Son visage devint d'un gris terreux et sa bouche s'ouvrit.

Ziggy pensa qu'elle allait se mettre à hurler, et elle fit un bond en avant pour l'en empêcher. Même si la zone de Pia où se trouvaient les locaux de Défi était déserte à cette heure, un dimanche soir, elle ne pouvait prendre aucun risque.

Mais au lieu de crier, Virginie se mit à sangloter, tout en levant vers Ziggy des yeux suppliants.

— Je vous en supplie, ne me tuez pas ! parvint-elle à hoqueter au milieu

de ses sanglots. Je ne veux pas mourir, pitié !

Ziggy s'accroupit devant elle, avec un sourire triste, et se mit à caresser doucement son visage, d'une façon presque maternelle.

— Je ne vais pas te tuer, petite fille, murmura-t-elle d'une voix tendre. Tu n'as pas à avoir peur de moi, puisque tu n'as été mêlée à rien, que tu es complètement innocente de ce qui s'est passé. Par contre, je vais être obligée de t'assommer une seconde fois : je ne tiens pas à ce que tu rameutes les flics avant que j'ai eu le temps de me mettre en sécurité. Tu me comprends ?

Virginie se sentit d'un coup tellement heureuse d'apprendre qu'elle allait rester en vie, que le fait d'être à nouveau frappée lui apparut presque comme une récompense, un cadeau divin.

Et c'est avec des yeux débordant de reconnaissance qu'elle tendit sa nuque à l'énorme godemiché noir que brandissait Ziggy au-dessus d'elle, pour la seconde fois.

Dès que Virginie eut rebasculé dans l'inconscience, Ziggy se releva et revint vers Mickey. À ses yeux vides et au peu de sang qui s'écoulait encore de sa blessure au cou, elle comprit qu'il était en train de mourir. Avec des gestes précis, elle lui saisit le poignet pour lui prendre le pouls. Avec une petite grimace de satisfaction, elle constata qu'il n'était quasiment plus perceptible.

Tout se déroulait comme elle l'avait prévu. Dans un quart d'heure – vingt minutes, elle serait démaquillée, changée ; et donc parfaitement méconnaissable. Elle n'aurait plus qu'à sortir discrètement des locaux et à regagner Perpignan.

Mais, avant, il lui restait deux petites choses à accomplir.

Rapidement, elle dénoua les quatre cordelettes qui maintenaient le corps inerte de Mickey. Dont le sexe avait quand même fini par se recroqueviller.

Elle allongea le corps sur le sol en béton, face tournée vers le haut plafond métallique du hangar.

Puis, une fois de plus, Ziggy passa la main derrière la pile de revues, là où, avant l'arrivée des deux autres, elle avait pris soin de cacher ce qu'elle appelait son « petit matériel ».

Elle en ramena un petit cochon de plastique rose, dont la tête remuait mécaniquement de haut en bas, un peu comme ces petits chiens, un peu ridicules, que certains automobilistes placent sur la plage arrière de leur voiture, et le posa délicatement sur la poitrine de sa victime.

Ensuite, sans la moindre hésitation ni dégoût apparent, Ziggy plongeait son index dans la blessure qu'elle avait faite au cou de Mickey. Lequel était, maintenant, parfaitement mort. Elle le retira dégoulinant d'un sang épais, dont le rouge profond commençait à virer au noirâtre.

Ziggy se releva et se dirigea vers le mur le plus proche, derrière la rangée

d'étagères à revues.

Là, tranquillement, avec une application d'écolière studieuse, du bout de son doigt sanguinolent, elle commença de tracer sur le béton une succession de lettres.

D'une écriture parfaitement ferme.

CHAPITRE II



L'homme aux cheveux grisonnants fit un imperceptible signe de tête, avant de s'enfoncer à couvert des arbres, dont beaucoup, brisés en deux ou carrément arrachés du sol, témoignaient encore, plusieurs mois après, de la violence de la tempête qui avait ravagé le bois de Boulogne – entre autres, malheureusement -par une nuit de 25 décembre.

La fille d'environ quinze ou seize ans, une petite brune à cheveux courts, vêtue de noir de la tête aux pieds comme la plupart des jeunes de son âge, laissa passer quelques secondes, avant de suivre le quinquagénaire bien habillé qui lui avait adressé le petit hochement du menton.

Sa croupe ronde était serrée dans un jean de velours, qui la moulait tellement qu'on se demandait comment elle faisait pour y entrer. De même, plus haut, le teeshirt qu'on entrevoyait sous le blouson de cuir paraissait avoir les plus grandes difficultés à contenir l'imposante poitrine de la

« lolycéenne », comme aurait dit le regretté Gainsbourg.

— Tu te rends compte que cette gamine est à peine plus âgée que mes filles ? souffla le capitaine Aimé Brichot. Quand j'y pense...

Le commandant Boris Corentin, sa flèche, haussa les épaules, et sortit de derrière l'énorme tronc du chêne qui leur avait servi à se planquer.

L'allusion d'Aimé Brichot à ses jumelles – dont lui-même était le parrain de l'une d'elles – avait occasionné chez lui une brusque montée d'adrénaline.

Plusieurs des informateurs de la Brigade Mondaine – dont Brichot et lui constituaient en quelque sorte l'élite, le fer de lance de sa section dite des Affaires recommandées – leur avaient signalé, ces derniers temps, une inquiétante recrudescence de la prostitution de mineures dans certains secteurs du bois de Boulogne. Et notamment derrière le jardin d'acclimatation de Neuilly, où ils se trouvaient en ce moment.

Or, plutôt que de confier cette affaire, « de routine » pour ainsi dire, à un jeune inspecteur, Boris Corentin avait brusquement décidé d'aller se rendre compte par lui-même. D'abord parce que, depuis quelques semaines, les « affaires » étaient plutôt calmes à la section reine de la Brigade Mondaine. Et surtout il voulait frapper un grand coup dans le cloaque de cette prostitution qui non seulement ravageait l'enfance du tiers et du quart-monde mais commençait à s'exporter dangereusement sur les trottoirs des pays soi-disant civilisés. Il savait bien qu'il ne ferait que déplacer le problème, que, chassés du Bois, les « amateurs » iraient exercer leurs perversions ailleurs mais au moins voulait-il, puisqu'il le pouvait, peser de tout son poids dans la bataille contre cette lèpre sociale. Bien entendu, Aimé Brichot avait refusé tout net de laisser sa flèche aller « se promener » sans lui...

— Bon, on y va ou quoi ? s'impatienta ce dernier, en triturant nerveusement la pointe de sa moustache. On ne va quand même pas laisser ce vieux salaud s'envoyer cette gosse, si ?

— T'inquiète, le calma Boris Corentin, ce n'est pas mon intention. Seulement, si on intervient trop tôt, ils sont capables de nous faire croire qu'ils étaient juste en train de discuter tranquillement des avantages et inconvénients du système scolaire français ! Cela dit, je crois que tu as raison, Mémé : on leur a laissé assez de temps. Allez, on y va, mais en douceur...

L'un derrière l'autre, les deux policiers s'enfoncèrent dans le sous-bois, par le même minuscule sentier sinueux qu'avaient emprunté avant eux le quinquagénaire et la lycéenne vêtue de noir.

Au bout de deux ou trois mètres, ils commencèrent à piétiner des vieux mouchoirs en papier et des préservatifs usagés, lesquels disaient assez crûment quel genre d'activités « bucoliques » se pratiquait sous cette verte ramée et ces frondaisons printanières...

Enfin, après quelques mètres encore, Boris Corentin aperçut le couple qu'ils pistaient, Brichot et lui. Et il se dit qu'ils avaient bien fait d'attendre un

peu, avant de se lancer à ses trousses : ils étaient pile à l'heure.

Au moment où ils s'inscrivaient dans le champ visuel de Corentin et Brichot, la fille était occupée à ranger une petite liasse de billets de cent francs dans la poche de son jean. Son client, lui, n'avait pas perdu de temps : le sexe à l'air, il se masturbait doucement pour entretenir son début d'érection, tandis que, de l'autre main, il fourrageait sous le tee-shirt de la lycéenne, lui malaxant les seins avec une sorte de fièvre.

Au moment où la fille s'agenouillait devant son client et s'appêtait à engloutir entre ses lèvres son membre tendu, Boris Corentin jugea qu'il était temps d'intervenir.

Sa plaque de commandant de police brandie devant lui, il bondit par-dessus le buisson feuillu qui le dissimulait partiellement, en braillant un « police ! on ne bouge plus ! », qui eut pour effet immédiat de réduire à néant l'érection du quinquagénaire cravaté.

Il devint d'un très beau vert pâle, et ses mâchoires se mirent à s'entrechoquer, sans qu'il parvienne à émettre le moindre son intelligible.

Par contre, Corentin et Brichot furent sidérés par la réaction de la fille. Quand elle entendit le mot « police », elle se releva sans se presser, puis se planta face aux deux hommes, les poings sur les hanches.

— Vous voyez pas que vous nous faites chier, là ? aboya-t-elle avec un aplomb incroyable. En plus vous me carbonisez mon coup, je vous signale !

— Mademoiselle, fit sévèrement Boris, c'est à nous de vous signaler plusieurs choses. D'abord que ce que vous étiez en train de faire s'appelle un outrage à la pudeur. Deuxièmement, comme vous êtes bien évidemment mineure, la prostitution, même pratiquée à l'abri des regards indiscrets, vous est rigoureusement interdite. Et maintenant, vos nom, prénom, adresse et âge. Vite !

— Je ne savais pas qu'elle était min... commença à bafouiller le client, en se rajustant précipitamment.

— Vous, vous parlerez seulement quand on vous interrogera ! l'interrompit sèchement Aimé Brichot.

— Je le sais, que c'est interdit de vendre son cul et le reste ! répliqua la fille sur un ton carrément ironique. Mais je m'en fous complètement, figurez-vous. Cela dit, si ça vous intéresse, je m'appelle Emma Sandor de Beauvallon, et j'ai quinze ans et demi, presque 16. J'habite avenue Victor-Hugo, au numéro...

— Sandor de Beauvallon ? l'interrompt Corentin, abasourdi. Comme l'avocat d'affaires international ?

— C'est mon père... à ce qu'il paraît, répliqua Emma avec une certaine amertume dans le ton. Mais comme ma mère est une chienne en chaleur qui s'est tapé la moitié du Barreau de Paris, c'est difficile d'avoir des certitudes,

hein !

Aimé Brichot décida que c'était à lui de jouer les *paters familias* responsables, et d'en appeler à la raison d'Emma.

— Voyons, mademoiselle, attaqua-t-il d'une voix à la fois douce et ferme vous vous rendez compte de ce que vont éprouver vos parents lorsqu'ils apprendront ce que vous...

Emma l'interrompit d'un éclat de rire sans joie :

— Mon père va en crever... de trouille ! Il n'y a que sa sacro-sainte carrière qui l'intéresse ! Et franchement, je la vois mal partie, sa carrière internationale, quand ses éventuels clients vont apprendre que sa fille unique se fait payer pour sucer des vieux au Bois ! De toute façon, arrêtez votre char avec moi : c'est exactement pour faire chier mes parents que je fais ça. Parce que, pour ce qui est de la thune, j'en ai plus que je ne peux en dépenser, alors... Bon, vous m'embarquez ou quoi ? On ne va pas passer la fin d'après-midi dans ce sous-bois merdique, quand même !

— Merveilleuse jeunesse... soupira Boris Corentin, à la fois ébahi et accablé par l'ouragan verbal qui venait de s'abattre sur eux.

— Je me demande parfois si je suis vraiment fait pour ce genre de boulot, ajouta Aimé Brichot, en écho.

Une heure plus tard, le temps de confier Emma Sandor de Beauvallon aux inspecteurs de la protection des Mineurs et de dresser un procès-verbal à son client – un certain Albert Duponty, gérant d'agence immobilière –, Boris Corentin et Aimé Brichot étaient de retour au deuxième étage du 36, quai des Orfèvres, dans les locaux de la Brigade Mondaine. Et plus précisément dans le bureau des Affaires Recommandées, qu'ils partageaient avec Rabert et Tardet, l'autre équipe de ce service. Il était six heures du soir.

À six heures sept très exactement, le téléphone de Boris sonna, et la voix rocailleuse du commissaire divisionnaire Charlie lui indiqua qu'il les attendait, Brichot et lui, dans son bureau.

Cinq minutes plus tard, les deux inspecteurs s'installaient dans les fauteuils Empire que le patron de la Brigade Mondaine réservait à ses visiteurs.

À voir – et à respirer... – l'atmosphère saturée de nicotine et de goudrons divers qui flottait dans son bureau, l'esprit le moins aiguisé aurait deviné que les vellétés de sevrage tabagique auquel se soumettait régulièrement, et encore récemment, Charlie Badolini n'étaient plus qu'un lointain souvenir...

— Messieurs, attaqua-t-il, en ouvrant le mince dossier cartonné qui se trouvait devant lui, sur son sous-main en cuir de Cordoue, savez-vous ce qu'est le groupe Défi ?

— Le contraire relèverait quasiment de la faute professionnelle, patron ! répondit Boris du tac au tac. Etant donné que les activités de ce groupe

constituent notre fonds de commerce... Vidéos X, revues porno et autres gadgets du même acabit... Si je ne me trompe, ils doivent être basés dans le sud, du côté de Montpellier ou non, plutôt à Perpignan, rectifia-t-il aussitôt, alerté par les neurones de sa prodigieuse mémoire.

— Dans la banlieue de Perpignan, très exactement, fit Charlie Badolini avec une petite moue satisfaite. C'est en effet une société dont les dirigeants œuvrent dans ce qu'on appelle pudiquement le « charme ». Et que l'on pourrait appeler plus directement le « cul », si vous me passez l'expression.

— Et il leur arrive quoi, à ces honnêtes commerçants ? demanda Aimé Brichot avec un petit sourire en coin.

— Une tuile, répondit sobrement le commissaire divisionnaire, en allumant une énième cigarette. Un homme a été égorgé à l'intérieur de leurs locaux, dans la nuit de dimanche à aujourd'hui. La carotide très proprement tranchée, à ce qu'il paraît. J'ajoute que l'homme était nu et qu'il avait eu des rapports sexuels environ une demi-heure avant de mourir. Mort qui s'est produite entre minuit et demi et une heure moins le quart.

Boris Corentin regarda Charlie Badolini d'un œil légèrement incrédule :

— Je vous trouve d'une précision assez surprenante, patron. Les médecins-légistes ont fait des progrès à ce point-là ?

Le commissaire divisionnaire grimaça un sourire sans joie :

— Les toubibs n'ont rien à voir là-dedans : il y a un témoin à ce meurtre.

Corentin et Brichot sursautèrent en même temps.

— Un témoin ? Mais c'est génial ! s'exclama Aimé. Il a pu donner le signalement de l'assassin ?

— Aussi précis que si vous-même donniez celui de votre ami Boris, répondit Badolini. Vu que le témoin en question a passé environ une demi-heure en compagnie de la victime et de son meurtrier, avant le crime...

— Excusez-moi, patron, fit alors Corentin d'une voix plus grave, mais j'ai la nette impression qu'il y a un loup dans votre affaire, qui paraît beaucoup trop simple pour que vous nous en parliez...

Le sourire disparut du visage sec et anguleux du commissaire divisionnaire :

— Il y a en effet un loup, comme vous dites. Mais je crois que le mieux est que je vous raconte les choses dans l'ordre où elles se sont passées. Ou, du moins, telles que notre témoin affirme qu'elles se sont passées.

En phrases courtes et précises, Charlie Badolini relata à ses inspecteurs la manière dont Antoine Fischerlé et Sandrine Laval – alias Mickey Mahousse et Virginie Desfentes – avaient été recrutés par téléphone, pour venir tourner un porno amateur au siège du groupe Défi, la nuit précédente.

Il leur révéla l'existence de la mystérieuse Ziggy, et la façon dont elle avait proprement égorgé le malheureux hardeur, après avoir assommé sa

partenaire à coup de godemiché.

— On est sûr que c'est bien la femme rousse qui a sectionné la carotide de ce malheureux ? demanda Corentin, après avoir allumé une Gitane légère.

— Pas à cent pour cent, répondit Charlie Badolini, dans la mesure où Sandrine Laval était inconsciente au moment où ça a eu lieu. Mais enfin, quand elle a repris ses esprits, Melle Laval a vu son partenaire qui pissait le sang, et cette Ziggy avec un bistouri ensanglanté à la main. Et puis, l'autre lui a quand même dit qu'elle n'avait aucune raison de la tuer, *elle*. De fait, elle s'est contentée de l'assommer une deuxième fois, avant de prendre la tangente.

— C'est bien ça qui me chiffonne, grommela Corentin, en croisant machinalement les jambes.

— À savoir ? demanda Aimé Brichot.

— Eh bien, je me demande pour quelle raison la meurtrière a pris le risque de laisser la vie à l'unique témoin de son acte. Ça n'est pas logique, ça...

— À moins qu'il s'agisse d'une dingue, hasarda Brichot.

— C'est l'hypothèse la plus plausible, l'appuya Badolini. D'autant que vous ne savez pas encore tout. Tenez, regardez ce que vos collègues du SRPJ de Perpignan ont découvert sur le mur du hangar, quand ils sont arrivés...

Le commissaire divisionnaire tendit une photo de format 24X18 cm à Boris Corentin. Aimé Brichot se pencha sur la gauche pour voir en même temps que sa flèche de quoi il s'agissait.

La photo représentait un bout de mur, apparemment en béton brut, sur lequel se détachait, en lettres d'un brun rougeâtre, l'inscription suivante :

*ELLE est revenue d'entre les morts,
et plus rien ne l'arrêtera...*

— Qu'est-ce que ça veut dire ? interrogea Aimé Brichot à mi-voix, comme s'il ne parlait que pour lui-même.

— Ça veut dire au moins une chose, j'en ai peur, répondit Boris Corentin sur le même ton : que celle qui a fait ça est une malade, et que ce meurtre-ci n'est que son « coup d'envoi », si je puis dire. Elle va recommencer. Je ne serais pas surpris qu'on ait affaire à une sorte de vengeance, quelque chose comme ça...

— Du coup, fit observer Brichot, ça pourrait expliquer qu'elle ait laissé Sandrine Laval en vie : elle a peut-être besoin d'un témoin de son délire.

— Pas impossible... murmura Corentin, le front barré par un pli soucieux.

— Il y a encore autre chose, intervint Charlie Badolini. Sur le corps de la victime a été déposé un petit cochon en plastique.

Aimé Brichot regarda le commissaire divisionnaire d'un air ahuri :

— Un quoi ?

— Un cochon, comme je vous le dis : avant de partir, la meurtrière a posé sur le ventre de sa victime allongée un jouet d'enfant, un petit cochon de plastique rose, qui remue la tête de haut en bas dès qu'on le bouge.

— Ça, ça peut être deux choses, fit Boris Corentin, en s'animant. Soit c'est sa signature, soit c'est un indice qu'elle nous laisse volontairement, comme le font souvent les dingues : pour se prouver à eux-mêmes qu'ils sont plus malins que nous, et que même en nous aidant, ils parviendront à nous échapper.

— Moi, il y a autre chose qui m'intrigue, observa soudain Aimé Brichot. Dans l'inscription, sur le mur. : pourquoi avoir écrit le mot « elle » en majuscules ?

Boris Corentin haussa imperceptiblement les épaules :

— Ça, Mémé, si on pouvait le savoir avec certitude, m'est avis qu'on aurait déjà parcouru la moitié du chemin menant à la meurtrière.

Boris écrasa son mégot de Gitane dans le cendrier d'onyx trônant sur le bureau directorial, avant d'ajouter :

— À propos de la meurtrière, cette Ziggy, on pourrait aussi se demander pourquoi elle a éprouvé le besoin de se peindre le visage. Si elle ne voulait pas être reconnue, il aurait été plus efficace, et plus rapide, de s'affubler d'un masque.

— Autre question, enchaîna Brichot, ce n'est sûrement pas un hasard si elle a choisi les locaux d'une société qui « fait » dans le porno pour sa mise en scène. On peut penser que, si vengeance il y a, elle pourrait viser ceux qui la dirigent, non ?

— C'est probable, dit Corentin en hochant la tête. Et je trouve ça d'autant plus plausible que la femme qui a organisé tout ça possédait la clé de la porte d'entrée du bâtiment. Du coup, je me demande si on n'aurait pas plutôt affaire, comme le suggère Mémé, à la vengeance d'une ex-employée virée, par exemple, qui aurait tenté de brouiller les pistes en maquillant tout ça en un crime de folle.

Charlie Badolini fit une grimace de doute :

— Franchement, si tous les licenciés se mettent à égorger des gens au sein de leur ancienne entreprise... Bon, quoi qu'il en soit, poursuivit-il, les mains posées à plat sur le plateau de son bureau, je vois que les interrogations ne manquent pas dans cette affaire, je compte sur vous pour y apporter des réponses : vous partez demain matin pour Perpignan. Evidemment, vous commencerez par prendre contact avec vos collègues locaux. Normalement, vous devriez être plutôt bien accueillis, puisque ce sont eux qui ont pris l'initiative de nous refiler le dossier à cause de son « environnement » pour reprendre le bel euphémisme de la note d'accompagnement qu'ils m'ont adressée en même temps que ces documents.

— En tout cas, pour une fois, conclut Brichot en se levant, on ne partira

pas les mains vides : avec le signalement de l'égorgeuse, donné par Sandrine Laval, et la liste des ex-employées du groupe Défi, on a déjà du « de quoi » comme disait ma grand-mère. Avec un peu de chance, ça devrait être des vacances cette enquête !

— Mouais... grommela Corentin, en se levant à son tour. Je me méfie de ce type de vacances, Mémé. À chaque fois qu'on est parti en se disant que ça allait être du velours, on s'est retrouvé aux portes de l'enfer...

CHAPITRE III



— Et mon rôle, il est long ? C’est quel genre de personnage exactement ? Il y a beaucoup de dialogues ?

— Ecoute, Sophie, s’impatiente François Domval en vérifiant d’un coup d’œil le prénom inscrit sur la fiche qu’il tenait à la main, t’as sûrement une carrière internationale devant toi, mais on n’est pas là pour le casting d’un film d’Alain Resnais, OK ? Alors, tu commences par te foutre à poil, qu’on voit comment tu es gaulée. Et après ça, on demandera à Johnny Etalor de te tester, afin de savoir comment tu sucés. Allez, exécution ! J’ai encore quinze filles à voir après toi, moi !

La petite blonde un peu maigrichonne poussa un soupir et, tout en évitant le regard inquisiteur de l’homme qui venait de la houspiller plutôt crûment, à propos de ses « prétentions artistiques », déboutonna son jean fatigué qu’elle repoussa ensuite du bout du pied, avant de s’attaquer à son tee-shirt qu’elle fit passer rapidement par-dessus sa tête. Puis, elle resta là, immobile au milieu du bureau, les bras ballants le long du corps, uniquement vêtue de sa petite culotte bleu foncé.

— Eh bien, qu’est-ce que t’attends, bordel ? rugit François Domval, en faisant passer son mégot de cigare du coin gauche de sa bouche au coin droit. Tu crois pas qu’on va t’embaucher sans avoir vu ta chatte et ton cul, quand même ?

Après une ultime hésitation, Sophie se débarrassa de son dernier vêtement. En essayant de faire abstraction des quatre personnes qui l’entouraient. Elle avait l’impression d’être ici depuis des heures, des jours

même. Alors que ça faisait à peine plus d'une demi-heure que sa vie avait basculé...

Sophie Garnier était arrivée dès neuf heures du matin dans les locaux de Feu King Prod, une boîte de production dont le nom disait assez quel genre de films elle avait pour vocation de mettre sur pellicule.

Cinq filles poireautaient déjà dans la minuscule pièce baptisée pompeusement « salle d'attente », qui n'était rien d'autre qu'une sorte de débarras sans fenêtre, dans lequel on avait disposé une dizaine de chaises en bois, style « administration des années soixante ».

Elles aussi, comme Sophie, étaient là pour le casting. Comme Sophie, elles avaient lu la petite annonce parue dans le *Club Défi* du mois précédent, réclamant des actrices débutantes pour jouer dans le prochain film de Jacky X. Film subtilement intitulé *Au nom du fist*. Là encore, le titre avait le mérite de la clarté, et annonçait sans ambages ce qui attendait les candidates qui seraient sélectionnées au casting.

En arrivant, Sophie s'était assise sur la chaise la plus éloignée des autres filles et s'était plongée dans la lecture du dernier numéro de *Marie-Claire*, qu'elle avait apporté uniquement pour pouvoir se planquer derrière.

Sophie était arrivée de Paris pour la circonstance, et c'était la première fois qu'elle se présentait à un casting de film X. Ce qui fait qu'elle se sentait moins à l'aise, beaucoup moins à l'aise même, que ce qu'elle avait espéré.

Naïvement, sous prétexte qu'elle avait « fait » danseuse de peep-show, rue Saint-Denis, à Paris, pendant une dizaine de jours, Sophie s'était dit que ce devait être à peu près la même chose, le cinéma X. Et puis, après tout, elle était une grande fille de vingt et un ans, aussi « dessalée » sur le plan sexuel qu'il est possible de l'être. Et une fille dessalée, qui a dramatiquement besoin d'argent, eh bien, elle fait ce qu'il faut pour en gagner.

Ça, c'était la théorie. Mais, quand elle était entrée dans la salle d'attente en question, Sophie avait senti son courage et sa détermination partir en lambeaux. Et, si elle était finalement restée, c'était juste pour ne pas avoir l'air de se dégonfler aux yeux des autres filles qui l'observaient d'un air un peu méprisant.

En écoutant leur conversation, bien planquée derrière son journal ouvert, Sophie avait rapidement pigé que, contrairement à elle, ces cinq-là n'étaient pas des débutantes dans le hard.

— Et toi, Irène, qu'est-ce t'as fait depuis qu'on s'est brouté sur le tournage de *Chattes en feu* ? demandait une grande brune entièrement bardée de cuir, à une blonde décolorée, aux seins comme des obus et pratiquement à poil. Tu continues dans le « lesbien », ou t'as changé de régime ?

La blonde fit passer son chewing-gum d'un côté à l'autre de sa bouche, avant de répondre d'une voix désagréablement nasillarde :

— Nan, j'ai fait trois ou quatre « hétéros », parce qu'il faut bien vivre.

Mais franchement, la queue, c'est pas mon truc. Surtout que les types, il faut encore les branler et les sucer avant la prise, pour qu'ils soient opérationnels au moment de la prise. Merci du cadeau !

— Moi, c'est les plans « gazon maudit » que je déteste, était intervenue une deuxième brune, à cheveux courts celle-là, assise en face d'Irène. J'sais pas pourquoi, mais brouter le cul d'une autre nana, ça m'écœure. Ça doit être génétique... probable... Alors qu'avec les mecs, tout baigne ! Il m'est même arrivé une fois de prendre vraiment mon pied, vous vous rendez compte ? C'était sur un tournage de John B-Root, je me rappelle.

— Arrête de déconner, Patricia ! s'était exclamée la brune en cuir. T'es gentille, évite de nous balancer les mêmes bobards qu'aux journalistes qui arrivent à gober qu'une fille peut prendre son pied pendant le boulot.

— Domina, je te jure que c'est vrai, sur la tête de ma mère ! avait rétorqué la Patricia en question d'une voix un peu niaise. C'était avec un jeune hardeur que je n'ai d'ailleurs jamais revu depuis : Simon Braque, il s'appelait ; vous avez déjà tourné avec lui ?

Les quatre autres filles avaient fait la moue en signe de dénégation.

— Bref, toujours est-il qu'il y allait à la manœuvre et qu'il était drôlement doué ! reprit Patricia. Du coup, ça a foutu un bordel pas possible sur le tournage de la scène ! Moi, je prenais tellement mon pied que je gigotais dans tous les sens, le cadreur gueulait parce que ma jambe droite lui cachait la pénétration, enfin vous voyez le bintz ! Jusqu'au moment où...

La deuxième porte de la salle d'attente s'était alors ouverte brusquement, pour laisser apparaître un homme d'une quarantaine d'années, bedonnant, petit, le crâne à moitié dégarni et les joues marquées par une couperose déjà bien avancée. Il fumait un cigare malodorant, et ses petits yeux injectés de sang semblaient indiquer que, malgré l'heure matinale, il avait commencé à carburger à autre chose qu'au double-crème...

Pour avoir déjà vu sa photo dans différents magazines spécialisés – *Défi*, *Vidéo X*, *Hit Hot*, etc. –, Sophie le reconnut tout de suite, et sentit les battements de son cœur s'accélérer.

Cette fois, elle était au pied du mur.

Car ce type plutôt repoussant était celui qui tenait peut-être son avenir entre ses mains.

C'était Jacky X en personne, le réalisateur du film sur le tournage duquel elle espérait être embauchée. Jacky X, c'est-à-dire François Domval pour l'état-civil.

— Les réjouissances sont ouvertes ! avait-il gueulé d'une voix gaillonnante. À la première de ses demoiselles, et pas de bousculade s'il vous plaît : première arrivée, première testée, c'est la devise de la maison ! Tiens, salut, Domina ! Comment tu vas, ma chérie ? Tu t'es remise de la double pénétration de notre dernier tournage ?

La grande brune tout en cuir s'était levée de sa chaise, et Sophie l'avait vue s'approcher du metteur en scène en chaloupant des hanches, se plaquer de tout son long contre lui, passer ses bras autour de son cou sanguin, et l'embrasser sur la bouche avec une voracité presque convaincante.

— Je m'en suis très bien remise, espèce de salaud ! minaуда-t-elle, en se frottant comme une chatte en chaleur contre la bedaine de Jacky X. La preuve, c'est que je suis là, toute prête à recommencer pour toi... et même à aller plus loin, si ça te chante !

— Vers l'infini et au-delà ben voyons ! avait ricané le réalisateur, en empoignant les fesses rebondies de Domina pour la pousser vers son bureau, dont il avait refermé la porte derrière eux.

Sophie s'était replongée dans son magazine, sans parvenir à fixer son attention sur le moindre article.

Le compte à rebours était commencé.

Environ vingt-cinq minutes plus tard, Sophie s'était retrouvée toute seule dans la salle d'attente. Ces dernières minutes l'avaient mise physiquement mal à l'aise : elle avait les joues en feu, la paume des mains moites, et comme un poids sur le diaphragme, qui lui donnait l'impression angoissante de ne plus réussir à respirer à fond.

Son malaise était aggravé par le fait qu'aucune des autres candidates n'était repassée par la salle d'attente, l'empêchant de se renseigner sur la nature exacte de ces fameux « tests » qu'elle allait devoir passer. Même si, au fond, Sophie les imaginait très bien...

Un peu plus tard quand la porte s'était ouverte enfin, elle avait sursauté violemment et il lui avait fallu une seconde ou deux pour réaliser que ce n'était pas celle du bureau de Jacky X, mais l'autre : celle qui donnait accès au petit hall d'entrée de Feu King Prod.

Sophie avait tourné la tête juste à temps pour voir arriver une femme rousse, dont le visage triangulaire et les immenses yeux noirs l'avait tout de suite fascinée. À vue d'œil, elle devait avoir entre vingt-cinq et trente ans, mais son corps mince et délié, vaguement androgyne, pouvait la faire paraître plus jeune qu'elle n'était.

— Bonjour, avait-elle en souri en se plantant devant Sophie. Je m'appelle Constance, et vous ?

Sa voix était étrangement grave et pourtant très douce.

— Sophie...

— C'est ton vrai prénom ou ton nom de guerre ? avait demandé Constance, en prenant place sur la chaise située juste à la droite de celle de Sophie.

— Mon vrai prénom. C'est la première fois que je viens à un casting de... de ce genre-là. Du coup, je n'ai même pas pensé à me trouver un pseudo.

— Moi non plus, avait répondu Constance, en passant familièrement son bras autour des épaules de Sophie, qui ne put s'empêcher de frissonner à ce contact. Mais je suppose qu'ils se casseront un peu le chou pour nous en trouver un.

— À condition qu'on soit retenu pour le film, avait fait remarquer Sophie, en se laissant imperceptiblement aller contre sa voisine.

— Moi, je suis tranquille, avait affirmé celle-ci sur un ton qui ne laissait paraître aucune forfanterie : je suis certaine d'être engagée. Ce n'est pas de la vantardise, hein ! Je le sens, c'est tout...

Serrant un peu plus fort Sophie contre elle, Constance lui avait doucement caressé le visage.

— En tout cas, si on est engagé toutes les deux, j'espère que le scénario nous prévoira une petite scène ensemble, histoire de joindre le lucratif à l'agréable... si tu vois ce que je veux dire...

Le souffle plus court, Sophie avait baissé les yeux et n'avait pas répondu tout de suite, à ce qui était une « déclaration » on ne peut plus explicite.

Elle avait du mal à comprendre ce qui lui arrivait. Elle ne s'était jamais sentie particulièrement attirée par les autres filles, jusqu'alors. Même si, durant les premiers temps de son adolescence, il lui était arrivé une fois ou deux de jouer à « touche-pipi » avec telle ou telle de ses copines. Plus de la curiosité qu'autre chose, finalement.

Mais là, avec cette femme rousse qu'elle ne connaissait pas dix minutes plus tôt, c'était différent.

Un vrai désir. Profond, puissant, incontrôlable.

À son grand étonnement, Sophie s'était rendu compte que si Constance lui avait demandé, là, tout de suite, d'abandonner le casting et de la suivre n'importe où pour faire l'amour avec elle, elle l'aurait fait sans la moindre hésitation.

Mais Constance ne lui avait rien proposé de tel. À la place, ce fut la voix éraillée de Jacky X qui se mit à beugler, à travers la porte fermée : « Suivante ! Suivante, bordel ! »

Difficilement presque douloureusement même, Sophie avait réussi à s'arracher à l'insidieuse et enveloppante étreinte de Constance, et s'était levée de sa chaise, malgré le tremblement de ses jambes. Prenant son courage à deux mains, elle avait pourtant trouvé la force de murmurer :

— Il faut que j'y aille, mais j'espère qu'on se reverra...

La rousse avait croisé très haut ses jambes fuselées, plongé son regard noir dans les yeux pâles de Sophie, et répondu d'une voix lointaine, curieusement indifférente :

— Sait-on jamais ce que la vie nous réserve ? En tout cas, bonne chance pour le casting...

Un peu déçue par cette froideur soudaine, Sophie avait tourné les talons et marché résolument vers la porte du bureau.

Un peu comme on marche au supplice quand on le sait inévitable...

À présent, Sophie était entièrement nue, devant les quatre personnes qui occupaient le bureau, dont les deux fenêtres donnaient sur le boulevard Vauban, à deux pas de la place de la Résistance.

En entrant, on était tout de suite dans l'ambiance, grâce aux dizaines de photos accrochées sur les murs d'un jaune pisseux, toutes extraites des productions « maison » et donnant un assez bon échantillon des spécialités locales : fellations, pénétrations (simples ou doubles), « éjacs » faciales, sodomie, pour ne citer que les plus anodines.

Dans le canapé de velours vert râpé, qui faisait face à la porte, était vauté Jacky X, toujours le mégot de cigare aux lèvres.

À sa droite était assise une superbe femme brune, au maintien élégant, vêtue d'une minijupe noire et d'un chemisier rouge vif, dont le décolleté révélait une poitrine plus que généreuse. En entrant, Sophie l'avait tout de suite identifiée.

C'était Julia Chanel, l'une des stars du X français. Et, accessoirement, vedette du film qui se préparait.

À ce titre, en vrai professionnelle, elle avait tenu à participer au choix de ses futurs partenaires, masculins et féminins. Et comme on ne refusait rien à Julia Chanel...

Mais c'étaient surtout les deux autres personnes présentes qui avaient irrésistiblement capté l'attention de Sophie.

Un homme et une femme qui formaient, l'une par rapport à l'autre, un contraste si saisissant, si surréaliste, que Sophie, malgré son appréhension de la suite, avait eu toutes les peines du monde à se retenir d'éclater de rire.

Le premier de ces deux individus était une femme d'environ trente ou trente-cinq ans, vêtue d'un tailleur strict gris souris. Ses lunettes à grosses montures d'écaille, son impeccable chignon blond cendré et la discrétion de son maquillage, tout ça lui donnait un petit côté « secrétaire de direction » qui était encore accentué par le fait qu'elle était assise derrière un bureau de bois verni et qu'elle tapait quelque chose sur le clavier de son iMac.

Rien que la présence de cette femme, impeccablement mise et d'allure réservée, entre ces quatre murs couverts de photos d'une obscénité rare avait déjà un côté surprenant.

Mais il y avait beaucoup mieux.

Juste à droite du bureau où la « secrétaire de direction » tapait sur l'ordinateur, se tenait un homme blond d'une trentaine d'années, plutôt beau gosse et doté d'une musculature plus que respectable.

En entrant, Sophie s'était tout de suite rendu compte des proportions

harmonieuses de son corps, dans la mesure où le type était entièrement nu.

Mais le plus stupéfiant, c'est qu'il se masturbait nonchalamment de la main droite, pratiquement sous le nez de la secrétaire que cela ne paraissait pas perturber le moins du monde dans son travail.

— Approche, ne reste pas plantée là comme une godiche ! brailla soudain Jacky X, tirant brutalement Sophie de l'espèce de rêverie comateuse dans laquelle sa nudité forcée l'avait plongée. C'est la première fois que tu te présentes à un casting, je parie ? Bon, n'aie pas peur, on ne va pas te manger. En tout cas, pas tout entière !

Le metteur en scène éclata d'un rire énorme et gras à sa propre plaisanterie. À son côté, la belle Julia Chanel se fendit d'un sourire poli, légèrement condescendant.

Visiblement, l'humour du réalisateur la laissait froide.

Les jambes un peu cotonneuses, Sophie s'approcha du canapé, en essayant de garder une démarche naturelle, « décontracte ».

Malgré tout, elle ne put s'empêcher d'avoir un très léger frisson de dégoût lorsque la grosse patte de Jacky X se glissa entre ses cuisses menues et que ses doigts boudinés entreprirent de fourrager dans le buisson doré qui ombrait son ventre plat.

— Mets un pied sur le bord du canapé, ma chérie, que je vois bien ta chatte...

Jacky X avait dit ça d'un ton parfaitement neutre, poli ; gentil, même. Mais, tout en obéissant à l'ordre donné, Sophie se dit qu'elle aurait préféré qu'il soit franchement graveleux, ça lui aurait donné l'impression d'exister en tant que femme. Tandis que là, elle avait la désagréable sensation de n'être plus rien d'autre qu'un morceau de viande à l'étal ; ou, au mieux, une jument de foire dont un maquignon examine les dents et les pattes avant de l'acheter.

Jacky X continuait de promener négligemment ses doigts dans la toison intime de Sophie, tandis que son autre main éprouvait la fermeté et l'élasticité de ses petits seins en poire. Sans cesser de la tripoter, il tourna sa face sanguine vers Julia Chanel :

— Comment tu la trouves, ma chérie ?

La star du porno eut une moue dubitative :

— Franchement, j'en sais rien. Elle est plutôt mignonne de visage, mais elle manque de forme, et elle a l'air plutôt coincée, comme ça, à première vue.

Sophie se dit qu'ils parlaient vraiment d'elle comme si elle n'était pas là. Ou comme si elle ne disposait pas d'un cerveau pour comprendre le sens de leurs paroles. Elle dut faire un gros effort sur elle-même pour ne pas reprendre ses fringues et quitter le bureau à toute vitesse.

— Justement ! s'exclama Jacky X, en empoignant Sophie par ses hanches étroites pour la faire pivoter sur elle-même. Elle a un petit côté « vierge et

martyre » qui me botte, moi ! Regarde ce petit cul bien serré et tout pâlichon : tu ne trouves pas qu'on a envie de le fesser un peu pour lui rendre des couleurs ? Plus j'y pense, et plus je trouve qu'elle serait parfaite dans le rôle de la soubrette souffre-douleur. Évidemment, il faut voir si elle a des dons, cette petite...

Le type blond s'avança vers le canapé, son membre impressionnant de raideur dans la main droite.

— Vous voulez que je l'essaye côté pipe ? demanda-t-il poliment.

Julia Chanel consulta ostensiblement du regard la montre de son poignet, et se leva avec des mouvements naturellement félins :

— Bon, je vous laisse continuer sans moi, les garçons : j'ai rendez-vous dans une demi-heure avec le rédac'chef de *Défi* pour une interview et une séance photo sur la plage. On se voit demain midi au studio, comme prévu ?

— Pas de problème, ma chérie. Allez, file : va faire ton métier de star !

Julia Chanel eut un petit haussement d'épaules, et quitta le bureau d'une démarche souple et ondulante. Jacky X se tourna vers le hardeur, qui continuait d'entretenir machinalement sa formidable érection :

— Si tu as envie de te faire sucer, profite-en, mais sinon, c'est pas la peine. Dans la mesure où je vais lui faire jouer un rôle de victime, je me fiche de savoir si elle est experte ou non. Va boire un café à ma santé, en attendant la prochaine cliente.

Le hardeur ne fit pas la moindre objection. Le sexe toujours en érection, il récupéra ses fringues soigneusement pliées sur une chaise et quitta à son tour le bureau, sans même prendre la peine de s'habiller avant.

La blonde leva le nez de son ordinateur et jeta un coup d'œil en direction du canapé, par-dessus ses lunettes d'écaille.

— Vous voulez que je sorte aussi ? demanda-t-elle d'une voix parfaitement neutre.

Pas plus bête qu'une autre, Sophie comprit qu'il s'agissait d'un code bien au point entre eux : quand le réalisateur avait envie de se « détendre » avec l'une ou l'autre des filles d'un casting, il envoyait tout son petit monde faire un tour, histoire d'être tranquille.

À vrai dire, l'idée de devoir faire l'amour avec ce gros type puant le cigare et légèrement transpirant ne lui disait rien du tout, à Sophie. Mais s'il fallait en passer par là pour décrocher le rôle... Elle avait trop besoin de fric pour faire la fine bouche. Et puis, vu le domaine dans lequel elle s'apprêtait à « faire carrière », un mec de plus ou de moins à s'envoyer... Elle fut d'autant plus surprise de s'entendre dire par Jacky X :

— Bon, tu peux te rhabiller, ma cocotte : les travaux pratiques sont terminés pour aujourd'hui...

Sophie le regarda d'un air plein d'espoir :

— Ça... ça veut dire que... que vous m'engagez ?

— Holà ! pas si vite, ma chérie ! rigola le réalisateur. Il faut voir si tu te sens capable de supporter tout ce que j'ai dans l'idée de te faire faire. Tu t'appelles comment déjà ?

— Sophie, répondit-elle, tout en enfilant son jean.

Sophie Gamier...

— Ah oui, c'est vrai... C'est nul, comme nom ! décréta Jacky X d'un ton péremptoire. On va t'en trouver un autre un peu plus bandant. Voyons...

Il tourna la tête vers la blonde derrière son bureau :

— Élisabeth, comment on pourrait l'appeler, cette petite ?

La secrétaire leva le nez de son clavier, ôta ses lunettes et détailla Sophie d'un œil froid.

— On pourrait garder son prénom, déjà, finit-elle par dire. C'est pas si mal, Sophie : ça fait comtesse de Ségur, petite fille modèle, tout ça...

— Ouais, t'as raison, admit Jacky X. Mais Sophie comment ? Voilà la question...

— Et pourquoi pas Sophie Bonheur ? proposa Élisabeth. Pour faire le pendant avec *Les Malheurs de Sophie*, justement...

— Sophie Bonheur... répéta le metteur en scène, ses yeux globuleux, à la Peter Lorre, levés vers le plafond. Ouais, c'est pas mal : va pour Sophie Bonheur.

Bon, dis-moi, Sophie, parlons de ce que tu es capable de faire ; ne parlons pas des pipes et des pénétrations classiques : ça, c'est vraiment le B-A-BA. Pareil pour les scènes lesbiennes. Tu as déjà brouté un minou, au moins ?

— Bien sûr ! mentit Sophie du tac au tac, en espérant qu'elle n'allait pas se mettre à rougir.

— Bien ! Et la sodo ?

— Euh... Je l'ai déjà fait deux ou trois fois, mais...

— Parfait ! la coupa Jacky X. La sodo, c'est comme le vélo : ça ne s'oublie pas et ça revient très vite !

Il éclata du même rire gras et tonitruant que tout à l'heure, puis redevint très vite sérieux, professionnel.

— En fait, le seul point délicat, si je puis dire, c'est le suivant : est-ce que tu te sens capable de t'enfiler une main entière dans la chatte ? Une main de femme, hein, rassure-toi...

Il y eut un assez long silence dans le bureau. Même le cliquetis régulier du clavier manipulé par Élisabeth s'était brusquement interrompu. On n'entendait plus que le ronronnement sourd de l'ordinateur lui-même.

Au bout de quelques secondes de réflexion, Sophie se résolut à dire non, tout en sachant que ça impliquait sûrement de renoncer à ce rôle convoité.

Mais la seule idée qu'on puisse lui enfoncer une main dans le ventre la faisait frissonner de terreur.

— Oui, je le ferai, s'entendit-elle répondre, stupéfaite elle-même de la fermeté de sa voix.

Jacky X frappa ses grosses mains l'une contre l'autre :

— Parfait ! Dans ce cas, il ne reste plus qu'à préparer ton contrat. Élisabeth, tu t'en occupes ? Pour le cachet, comme tu débutes, ce sera trois mille balles la journée. Ce qui te fera donc six mille au total, puisqu'on va boucler le film en deux jours. Ça te va ?

— Euh... oui... je crois... bafouilla Sophie, un peu dépassée par la rapidité avec laquelle les événements s'enchaînaient pour elle.

Une demi-heure plus tôt, elle était encore une petite RMiste comme tant d'autre ; et, depuis une minute, elle était une hardeuse professionnelle et sous contrat.

— Je m'occupe du contrat tout de suite ? s'étonna Élisabeth.

— Ben oui, pourquoi tu me demandes ça, ma cocotte ?

— Parce que je crois qu'il reste une fille à voir à côté, répondit la secrétaire, en indiquant d'un mouvement du menton la porte donnant sur la salle d'attente.

Jacky X haussa les épaules :

— Tant pis pour elle, le casting est fini ! De toute façon, tous les rôles sont distribués. Elle n'aura qu'à retenter sa chance pour un prochain...

— Je n'ai pas l'intention d'attendre le prochain, figurez-vous ! fit alors une voix grave et mélodieuse à la fois.

Trois paires d'yeux se tournèrent en même temps vers la porte de la salle d'attente et dévisagèrent avec stupeur la superbe rousse qui se tenait dans l'encadrement, une main sur les hanches, l'autre appuyée contre le chambranle.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? rugit le metteur en scène, au bout d'une seconde ou deux. Non seulement tu entres sans frapper, mais en plus tu écoutes aux portes ? Allez, vire ton cul de ce bureau avant que je m'énerve !

Avec une certaine admiration, Sophie se dit que Constance était drôlement gonflée. Non seulement, son visage restait parfaitement calme, maître de lui-même, mais en plus elle s'avança carrément au milieu de la pièce, au lieu de disparaître comme on venait de lui en donner l'ordre d'une façon aussi peu nuancée que possible.

— Premièrement, je n'écoutais pas aux portes, j'étais tranquillement assise sur ma chaise à attendre mon tour. Et si vous gueuliez un peu moins fort, je n'aurais rien entendu de ce que vous venez de dire. Deuxièmement, je ne me souviens pas vous avoir autorisé à me tutoyer : ce n'est pas parce que je suis disposée à me faire baiser devant une caméra pour du pognon que je vais

supporter vos familiarités déplacées.

Jacky X faillit en laisser tomber son bout de cigare, tellement sa bouche béait de stupeur.

Sans lui laisser le temps de reprendre ses esprits, Constance se tourna vers Élisabeth et Sophie avec un sourire radieux :

— Mesdemoiselles, je vais vous demander de bien vouloir quitter ce bureau : j'ai besoin de rester seule un moment avec monsieur. Histoire de lui démontrer de manière pratique qu'en m'engageant pour son film, il va contribuer à lancer la plus grande star du X qu'on ait jamais vue, celle qui va envoyer toutes les autres à la maison de retraite...

Le visage toujours aussi sévère et impassible, Élisabeth interrogea son patron du regard. Quant à Sophie, elle dévorait littéralement Constance du regard, avec des yeux dégoulinant de ferveur et d'admiration.

Le visage plus congestionné que jamais, Jacky X passa une main machinale sur son front luisant de transpiration. Totalement déstabilisé, il coassa plus qu'il ne parla :

— C'est bon, laissez-moi seul avec elle, je vais lui apprendre les bonnes manières.

Avant de quitter le bureau sur les talons d'Élisabeth, Sophie se dit que, vu la manière dont il s'était mis à détailler le corps de Constance, c'était plutôt des « mauvaises manières » que Jacky X avait en tête. Il avait beau être le patron, le seul maître à bord après Dieu, il venait de trouver son propre maître. Ou plutôt sa maîtresse.

— J'en avais déjà vu, des filles gonflées à bloc, culottées, prêtes à tout pour décrocher un rôle, mais alors celle-là, c'est une synthèse ! marmonna Élisabeth, en entraînant Sophie vers la petite cage de verre installée entre la porte d'entrée de Feu King Prod, et le couloir menant au bureau de Jacky X. Bon, on va en profiter pour rédiger ton contrat, OK ?

L'affaire prit environ dix minutes. À l'issue desquelles, après avoir vainement espéré que Constance ressortirait du bureau et repartirait avec elle, Sophie se résigna à quitter seule les locaux de Feu King Prod.

Quand elle fut partie, Élisabeth consulta d'un coup d'œil la pendule murale rectangulaire, et eut un mince sourire, vite effacé. Cela faisait environ un quart d'heure que Jacky X était enfermé avec la rousse. Si elle connaissait son patron aussi bien qu'elle le croyait, elle n'allait pas tarder à voir la fille ressortir : en amour, Jacky X était plus « sprinter » que « coureur de fond »...

Effectivement, presque aussitôt, elle vit la rousse surgir du couloir. Celle-ci se passa la tête par l'ouverture de la cage de verre, et lança avec un sourire coquin :

— Votre patron m'a chargé de vous demander de ne le déranger sous aucun prétexte durant le quart d'heure qui va suivre : je crois qu'il a besoin de

récupérer, le pauvre chéri !

— Je sais, j'ai l'habitude... répondit Élisabeth d'un ton placide.

Elle suivit machinalement la rousse des yeux. Quand elle eut disparu, sur la droite du boulevard Vauban, Élisabeth réalisa qu'elle n'avait même pas demandé à la fille si elle était engagée ou non.

Du coup, ses sourcils se froncèrent.

C'était quand même un peu bizarre que la rousse ne lui en ait pas parlé d'elle-même : elle paraissait pourtant y tenir vraiment, à ce rôle.

Élisabeth haussa les épaules : elle réglerait ça avec Jacky X. Dès qu'il aurait « récupéré »...

Elle profita du temps qui lui restait à attendre pour mettre au propre le contrat de Sophie Garnier, alias Sophie Bonheur, et en faire une copie sur disquette. Disquette qu'elle alla ranger dans la petite armoire métallique vert foncé, prévue à cet effet : on avait beau faire dans le porno, on était des gens sérieux, chez Feu King Prod...

Ensuite, Élisabeth décida qu'il était temps d'aller secouer un peu Jacky X. Histoire de le faire redescendre de son petit nuage érotique.

Elle remonta le couloir d'un pas décidé, jusqu'à la porte du bureau, qu'elle ouvrit en grand. Sans frapper, comme elle le faisait d'habitude.

En une fraction de seconde, Elisabeth comprit que, de toute façon, si elle avait frappé, Jacky X n'aurait pas répondu.

Dans la fraction de seconde suivante, elle se dit que, pour une fois, elle allait perdre son impassibilité légendaire.

Pour se mettre à hurler à pleins poumons.

CHAPITRE IV



— C'est ça, le centre de l'univers ? s'exclama Aimé Brichot d'un air stupéfait. Dis donc, il avait fumé la moquette, ce jour-là, Dali, ou quoi ? C'est une gare comme n'importe quelle autre, à part la fresque du plafond, que, personnellement, je ne trouve pas terrible...

Boris Corentin jeta un coup d'œil circulaire dans le hall de cette fameuse gare de Perpignan, dont, effectivement, Salvador Dali a soutenu un jour que non seulement elle était le centre de l'univers, mais que ses structures étaient *identiques* à celle de l'univers.

— T'as raison, Mémé, il a peut-être un peu exagéré, le génie catalan ! Mais entre nous, franchement, on pouvait s'y attendre... Bon, c'est pas tout ça, mais on a école, je te rappelle. Logiquement, on devrait être accueillis et « pris en charge » par un certain...

— Commandant Corentin ? Capitaine Brichot ? fit une voix jeune et agréable dans leur dos.

Ils se retournèrent en même temps, et se retrouvèrent face à un homme d'environ vingt-cinq ans, blond, mince, des yeux d'un bleu très pâle, protégés par des lunettes dénuées de monture autour des verres rectangulaires. Il leur souriait d'un air chaleureux :

— Je suis le lieutenant Lepastoureau. Philippe Lepastoureau, chargé de vous piloter et de vous assister dans votre enquête si besoin est. Bienvenus à Perpignan !

Sa poignée de main était franche et énergique, ce qui plut à Boris : il avait toujours détesté celles qui étaient molles, fuyantes.

— Ma voiture est devant l'entrée, dit Lepastoureau. Vous voulez que je vous dépose d'abord à votre hôtel ? On vous a réservé deux chambres au *Mas des Arcades*. C'est un grand hôtel confortable, au sud de la ville, sur la route du Perthus et de l'Espagne.

— C'est gentil d'y avoir pensé, affirma Corentin, mais on verra l'hôtel plus tard. Conduisez-nous plutôt au siège du groupe Défi : autant se mettre dans le bain tout de suite.

— Comme vous voudrez, commandant, répondit Philippe Lepastoureau en s'installant au volant d'une Peugeot 306 grise.

— Écoutez, fit Boris en s'asseyant à la « place du mort », je sais bien que, par rapport à vous, vous devez nous considérer comme deux « vieux ». Mais je propose quand même qu'on laisse tomber les commandant, les vous et les monsieur : on se tutoie et tu nous appelles Boris et Aimé, ça joue ?

Corentin eut la surprise de voir le jeune lieutenant rougir et arborer un petit sourire timide.

— Je veux bien essayer, murmura-t-il en démarrant, mais je ne sais pas si je vais y arriver...

Le silence s'installa, tandis que la voiture pilotée souplement par Philippe Lepastoureau prit la direction du centre-ville. Il était onze heures du matin et la circulation était plutôt fluide.

Le nez à la vitre, Boris Corentin regardait le paysage urbain qui défilait lentement sous ses yeux. *À priori*, un paysage ni beau ni laid mais sans attrait particulier. Même si les portes des maisons, leurs balcons souvent vitrés, le châssis des fenêtres donnaient au cœur de la cité un charme espagnol plutôt pittoresque. Ce qui était bien le moins pour une citadelle qui fut effectivement espagnole jusqu'en 1659, date du traité des Pyrénées la cédant à la France de Louis XIV.

Une fois franchi le pont Arago enjambant la Têt, la 306 rejoignit la RN 9, qui remontait vers le nord en longeant la mer, en direction de Narbonne et Montpellier.

Rapidement, le centre-ville animé fit place à une banlieue plus tranquille, mais aussi plus tristounette, avant de se transformer carrément en zone commerciale, telle qu'il en existe désormais à l'orée de toutes les villes importantes de France, avec son cortège immuable de Carrefour, Halle aux Chaussures, Bricomarché, Conforama, et autres Toussalon ou Cuir Center.

Enfin, ultime métamorphose, de commerciale la zone devint industrielle, à peu près au moment où ils quittaient Perpignan pour entrer dans Pia. Les centres d'achats furent remplacés par des concessionnaires automobiles, des entrepôts, des garages, des ateliers de dessin industriel ou de maintenance informatique, etc.

Coin de banlieue sinistre, mort, désert. « Pas un troquet, pas une mobylette », aurait dit Coluche. De loin en loin, çà et là, subsistait étrangement une maisonnette d'habitation, dont on se demandait comment faisaient ses occupants pour ne pas mourir de cafard dans un tel environnement.

La voiture conduite par Philippe Lepastoureau fit le tour d'un petit rond-

point et s'engagea dans une voie rectiligne qui portait le joli nom de chemin de l'Étang-Long. C'était du reste tout ce qu'elle avait de joli. Deux ou trois cents mètres plus loin, la 306 vira à gauche, franchit un large portail ouvert à deux battants et se retrouva sur un parking planté d'arbres poussiéreux. Au fond, un bâtiment long et pas très haut, à la façade d'un bleu turquoise terni et pâli par les assauts du soleil catalan. À l'extrême-droite de la façade, un simple mot de quatre lettres tricolores et « italiques » : *DÉFI*.

Boris Corentin et Aimé Brichot sortirent de la voiture en même temps. Cette fois, ils étaient à pied d'œuvre. Ils laissèrent le jeune lieutenant passer devant et s'engouffrèrent à sa suite dans l'espèce de sas vitré séparant le parking des locaux proprement dits. S'y trouvaient une table basse et deux fauteuils en osier, une machine à boissons chaudes et une à rafraîchissements.

À l'intérieur, l'espace était grosso modo réparti en trois volumes, ouverts les uns sur les autres. À droite de la porte, se trouvait une grande salle carrée remplie de bureaux, chacun flanqué de l'inévitable ordinateur. Là travaillaient en majorité des filles, jeunes pour la plupart, parmi lesquelles l'œil exercé de Boris en repéra deux ou trois hautement « super-canons ».

Tout de suite à gauche, de l'autre côté d'une sorte de comptoir bas où s'entassaient plusieurs piles de revues, avaient été aménagés plusieurs petits espaces individuels, partiellement masqués par des paravents et décorés de plantes vertes.

Boris Corentin eut un petit sourire en coin. Paravents, plantes vertes, bureaux personnalisés : ça sentait le « ghetto à chefs »...

Enfin, toujours sur la gauche, mais plus vers le fond du bâtiment, une pièce toute en longueur, avec allée centrale et bureaux alignés de chaque côté. Les vieilles « une » punaisées aux murs, les tables lumineuses sur certains bureaux, le « chemin de fer »[2] dessiné au feutre noir sur un panneau blanc et lisse : tout indiquait qu'il s'agissait de la salle de rédaction proprement dite.

C'est d'ailleurs dans cette direction que se dirigea Philippe Lepastoureau sans hésiter. Au passage, Boris Corentin fut surpris de découvrir, accrochée à un pilier, une pointeuse. Il avait fréquenté un certain nombre de rédactions, au cours de sa carrière, et il était bien certain d'une chose : dans toutes sans exception, le moindre début de projet d'installation d'une pointeuse aurait immédiatement déclenché un tollé d'indignation et entraîné une grève générale des journalistes ! Il se dit que les mœurs étaient peut-être en train de changer, de ce point de vue-là ; ou bien, c'étaient les rédacteurs de la presse X qui étaient d'une nature plus « docile »...

Ils passèrent d'abord devant un bureau occupé par un type jeune, vaguement barbu, dont le crâne rasé s'agrémentait d'une superbe casquette à visière rouge vif ; puis devant un autre derrière lequel travaillait une femme un peu plus âgée, qui leur adressa un sourire chaleureux.

Enfin, Philippe Lepastoureau s'approcha du bureau situé à peu près à mi-

longueur de la salle de rédaction, sur la gauche, juste sous les fenêtres dont les stores à lamelles étaient tous baissés. Il était occupé par une jeune femme à lunettes, aux cheveux blonds mi-longs et retenus en arrière par une grosse pince plantée à la va-comme-je-te-pousse dans sa crinière ; elle maniait la souris de son ordinateur, les yeux braqués sur l'écran. La concentration imprimait une certaine tension à son visage régulier, mais ne parvenait pas à en masquer la beauté, ni l'exceptionnelle finesse des traits.

Debout derrière son siège, regardant lui aussi l'écran, se tenait un homme à la quarantaine bien entamée, assez grand, vêtu d'un costume gris clair. Ce qui frappait avant tout dans son visage, c'était l'étonnante luminosité de ses yeux, d'un bleu porcelaine intense.

— Tu n'as qu'à remonter un peu la photo, celle où elle a les cuisses écartées, d'un centimètre ou deux, était-il en train de dire à la fille assise, d'une voix parfaitement naturelle. Comme ça, si tu cadres un peu plus serrée celle où elle suce le type, tu devrais pouvoir rentrer les deux sans avoir besoin de toucher au texte. Et tu gardes la photo où elle broute le minou à la blonde pour la page d'ouverture. OK ?

— On marche comme ça, répondit la maquettiste sur le même ton professionnel. Je me demandais aussi si je n'allais pas détourner celle où le Noir éjacule sur ses seins, qu'est-ce que t'en penses, Kiki ?

Le « Kiki » en question réfléchit une paire de secondes avant de répondre :

— Mouais, pourquoi pas ? Essaie toujours, on verra ce que ça donne...

Aimé Brichot jeta un regard abasourdi à Boris Corentin. Mais celui-ci, malgré tout son flegme et ses nerfs d'acier, paraissait aussi décontenancé que lui par le côté vaguement surréaliste de la conversation à laquelle ils étaient en train d'assister malgré eux.

Enfin, « Kiki » se tourna vers eux, et reconnut aussitôt Philippe Lepastoureau, auquel il avait déjà eu à faire, le matin même, après la découverte du massacre de la nuit précédente.

— Rebonjour, lieutenant, dit-il, avec un très léger sourire. Vous êtes revenu avec des renforts, on dirait...

— Je vous présente le commandant Corentin et le capitaine Brichot : ils arrivent directement de Paris pour nous aider à mettre rapidement la main sur cette Ziggy. Boris, Aimé, voici le rédacteur en chef des publications du groupe Défi, Christian Goux.

Le nom fit immédiatement tilt dans l'esprit de Corentin. Il sollicita sa mémoire, qui lui fournit la réponse à sa question dans la demi-seconde.

— Goux avec un x ? demanda-t-il, en serrant la main que lui tendait le rédacteur en chef.

— Oui, pourquoi ?

— Oh, comme ça... Il se trouve que mon coéquipier et moi avons eu

l'occasion, il y a quelques mois, de rencontrer un journaliste qui s'appelait Didier Goux, lui aussi avec un x. Et je me demandais si vous étiez de la même...

— C'est mon cousin ! le coupa le rédac'chef, en souriant plus franchement, cette fois. Comment il allait, ce vieux pochtron ? Ça fait une éternité que je ne l'ai pas vu. Il picole toujours autant ?

— Eh bien... disons qu'il m'a paru avoir une certaine attirance pour les boissons alcooliques, en effet, répondit Boris très diplomatiquement.

— Dites plutôt que vous n'avez jamais réussi à le voir autrement que bourré ! conclut Christian Goux. Enfin, bon, je suppose que vous n'êtes pas là pour parler de mes histoires de famille, hein ! Ah, j'oubliais de vous présenter Nathalie, la plus jolie jolie maquettiste de tout le Languedoc-Roussillon.

— Arrête, Kiki ! protesta-t-elle, avec un petit sourire en direction de Boris.

— Bon, disons des seules Pyrénées-Orientales et n'en parlons plus, répliqua le rédacteur en chef.

Il se tourna vers Corentin et Brichot :

— Je suppose que vous voulez voir où s'est passé le... enfin la...

— Nous aimerions en effet voir le lieu du drame, fit Corentin très vite, pour le tirer d'embarras.

— Venez, je vais vous y conduire, on va passer par le fond. Après, si vous voulez, je vous ferai visiter le reste des locaux, que vous ayez une vision d'ensemble. D'ailleurs, il me semble que...

À ce moment précis, comme surgie de nulle part, une sorte de tornade blonde fondit sur leur petit groupe, dans un grand envol de tissu froufroutant.

— Ah ! Kiki ! s'exclama-t-elle d'une voix étonnamment grave. Je suis bien contente de te trouver : j'ai un problème avec mon courrier, il faut absolument que tu m'aides, mon Kiki d'amour !

Christian Goux prit la blonde par les épaules ; elle était pratiquement aussi grande que lui. Il lui désigna les deux policiers d'un mouvement du menton :

— Excuse-moi de te couper dans ton élan, ma chérie, mais ces messieurs sont de la police, et je dois m'occuper d'eux en priorité. Je te présente le commandant Boris Corentin et le capitaine Aimé Brichot. Messieurs, voici Amanda, notre spécialiste du courrier trans.

— Du courrier « transe » ? répéta Brichot, c'est quoi ça ?

— Trans, pour transsexuel, roucoula Amanda en s'approchant de Brichot. Vous savez bien : ces personnes qui se font opérer pour adapter leur sexe physique à leur sexe mental...

— Bien sûr, j'avais compris ! bougonna Brichot, à la fois honteux et furieux de n'avoir pas réagi au quart de tour.

Brusquement, la blonde Amanda se colla contre lui, et passa une main câline sur sa calvitie. Ce qui lui était facile, vu qu'elle le dépassait à peu près d'une tête.

— Alors, comme ça, vous vous appelez vraiment Aimé ? tenta-t-elle de minauder de sa voix grave. Ça vous va très bien, vous savez ? Personnellement, j'ai toujours eu un faible pour les petits chauves : ce sont souvent les plus vigoureux, au lit. C'est une chose que j'avais déjà constaté quand je m'appelais encore Jean-Marie. Ça vous dirait de dîner avec moi, ce soir ? En tête à tête, bien entendu...

Boris Corentin avait du mal à se retenir d'éclater de rire devant la mine effarée de son coéquipier qui, instinctivement, recula jusqu'à la fenêtre, suivi par Amanda, dont le sourire se faisait de plus en plus gourmand. Avec un brin de sadisme, il se demanda comment Mémé allait se tirer des griffes du transsexuel. Mais, finalement, Brichot fut sorti d'affaire par Christian Goux, le rédacteur en chef :

— Écoute, Amanda chérie, tu es bien mignonne, mais pour l'instant ces messieurs ont d'autres soucis en tête que d'assurer ton épanouissement sexuelle. Par conséquent, tu serais bien gentille de nous laisser. J'irai te donner un coup de main tout à l'heure, pour ton courrier.

La blonde haussa les épaules et prit un petit air boudeur :

— Qu'est-ce que tu peux peut-être méchant, des fois, mon Kiki ! Comment un garçon aussi mignon que toi peut-il être aussi cruel ?

— Encore en train de faire des simagrées, celui-là ! siffla une voix méprisante, dans le dos de Corentin et Brichot.

Ils se tournèrent en même temps, et découvrirent un homme d'une trentaine d'années, brun, les cheveux très courts, de taille moyenne, mince, les épaules étroites, et dont le visage aux traits fins était mangé par d'étonnants yeux vert émeraude.

— Pas « celui-là », gronda Amanda de sa voix grave : celle-là ! Je suis une femme, je te le rappelle ! Exactement comme les autres !

— Comme les autres, voyez-vous ça ! ricana le nouvel arrivant d'un ton profondément méprisant qui déplut à Corentin.

Il ne se sentait pas particulièrement concerné par le problème des transsexuels, mais il ne s'était jamais arrogé le droit de les juger pour autant, considérant que leur vie devait déjà être assez compliquée comme ça, sans qu'ils aient en plus à affronter la haine, le rejet, ou le mépris.

— Bon, ça va, vous deux, vous n'allez pas remettre ça ! interrompit Christian Goux, d'un ton las.

Il désigna le nouvel arrivant aux deux policiers :

— Je vous présente Philippe Lecoing, notre nouveau responsable de la vente par correspondance depuis trois mois. S'il n'est pas un modèle de

tolérance, comme vous venez de le constater, Philippe Lecoing est par contre un excellent commercial : son secteur se porte de mieux en mieux depuis qu'il l'a repris en main...

Tandis qu'Amanda s'éloignait d'un air outragé – non sans avoir adressé à Aimé Brichot, une ultime œillade gourmande –, Philippe Lecoing toisa les deux inspecteurs d'un regard dépourvu de toute chaleur. Puis, après un mouvement sec du menton, qui pouvait à la rigueur passer pour un « bonjour », il se tourna vers le rédacteur en chef :

— Je ne suis pas intolérant, contrairement à ce que tu crois, Christian. Simplement, je ne supporte pas les hommes qui essaient de se faire passer pour autre chose que ce qu'ils sont, c'est tout !

— Mais Amanda EST une femme, que tu le veuilles ou non ! ne put s'empêcher de répliquer Christian Goux.

Puis, comprenant qu'il était en train de relancer bêtement une polémique stérile, il s'interrompit net et désigna Corentin, Brichot et Lepastoureau au responsable de la VPC :

— Nous nous apprêtons, ces messieurs et moi, à visiter les locaux, et notamment le hangar où a eu lieu le... enfin, le crime, finit-il par lâcher comme si le mot avait du mal à franchir le barrage de ses lèvres. Tu nous accompagnes ?

— Mais, bien volontiers, répondit Philippe Lecoing, d'une voix brusquement radoucie, qui fit un effet étrange à Boris Corentin, sans qu'il soit capable de préciser exactement lequel.

Ils allaient tous suivre Christian Goux en direction de la porte du fond de la salle de rédaction, lorsqu'un portable se mit à sonner dans une poche. Aussitôt, comme toujours dans ces cas-là, au moins trois personnes se mirent à se fouiller fébrilement.

Ce fut finalement le lieutenant Lepastoureau qui « gagna ». Il empoigna son minuscule téléphone, et enclencha la touche de prise de communication :

— Oui ?... Parfaitement, mon commandant... Nous venons d'arriver au siège de Défi, et je... Quoi ? Bon sang, c'est pas possible !... OK, patron, j'y vais immédiatement.

Une fois la communication coupée, Philippe Lepastoureau tourna vers Boris Corentin un visage nettement plus pâle qu'une demi-minute plus tôt.

— Une tuile... souffla-t-il sobrement.

— J'avais cru comprendre, répondit Corentin. On peut savoir ce qui vous arrive ?

— Ce qui *nous* arrive, corrigea le lieutenant, en passant machinalement une main nerveuse dans ses cheveux blonds. Une certaine Élisabeth Sylvère, l'assistante du réalisateur de films pornos, Jacky X, vient d'alerter le Ciat : pour dire qu'elle avait découvert son patron dans son bureau, la gorge

tranchée de part en part !

Philippe Lepastoureau arrêta sa voiture de service, à la diable, moitié sur le trottoir du boulevard Vauban, moitié sur la chaussée. Devant l'immeuble abritant la société Feu King Prod, se trouvaient déjà deux voitures de police, dont les gyrophares bleus tournaient encore.

Les trois policiers jaillirent pratiquement en même temps de la 306 gris métallisé, suivis, avec un léger temps de retard, par Christian Goux qui avait insisté pour se joindre à eux.

Les quatre hommes, Boris Corentin en tête, se ruèrent dans le hall d'accueil, après avoir montré « patte blanche » au policier en uniforme qui interdisait l'accès de l'immeuble aux personnes non autorisées.

Les policiers hésitèrent durant une seconde, ne sachant pas s'ils devaient emprunter l'un des deux couloirs, ou au contraire prendre l'escalier qui desservait les étages supérieurs.

— Le couloir de droite, leur indiqua Christian Goux sans hésiter : le bureau de Jacky X est au fond.

Effectivement, de l'autre côté de la porte ouverte à double battant, régnait l'agitation méthodique – mais pouvant paraître désordonnée à un œil non professionnel – qui suit généralement la découverte d'un crime de sang : relevés d'empreintes, collecte systématique de tout ce qui peut servir d'indices, premiers interrogatoires des éventuels témoins, observations préliminaires, avant autopsie, sur le cadavre lui-même.

En l'occurrence, celui de François Domval, alias Jacky X, affalé sur la moquette de son bureau, le pantalon aux chevilles, la tête et le torse baignant dans la mare de sang qui s'était échappée de sa carotide droite, tranchée net.

Dans le coin le plus éloigné de la pièce, une jeune femme blonde, effondrée sur une chaise, les yeux rougis par les larmes, répondait aux questions de deux jeunes policiers en civil. Corentin se dit qu'il devait s'agir d'Élisabeth Sylvère, l'assistante du mort, celle qui avait découvert l'assassinat la première.

Plus que par le corps de la victime et la personne qui avait alerté la police, l'œil de Boris Corentin fut tout de suite attiré par l'inscription faite sur le mur, à gauche du bureau, en grosses lettres d'un rouge vaguement brunâtre.

Des lettres de sang.

Bien que l'inscription semblât avoir été tracée de manière plus hâtive que celle du hangar de Défi, Corentin identifia immédiatement l'écriture comme étant la même dans les deux cas. Cette fois-ci, la phrase était un peu plus courte :

ELLE les aura tous, et dans l'ordre.

— Je ne crois pas m'avancer beaucoup en disant qu'on a affaire au même meurtrier que celui de l'autre nuit... murmura Aimé Brichot, en rejoignant sa flèche. Même blessure « propre » à la gorge, même inscription bizarre sur le mur, tracée avec le sang de la victime.

— Ou plutôt à la même meurtrière, répondit Boris, puisqu'il paraît qu'on avait affaire, dans le premier cas, à une mystérieuse femme rousse surnommée Ziggy.

— C'est bien elle, affirma Philippe Lepastoureau, en les rejoignant à son tour. Je viens de voir le lieutenant Sandoze qui a interrogé Elisabeth Sylvère le premier. Elle lui a dit que, ce matin, il y avait casting pour un prochain film. Une jeune femme rousse s'est présentée après toutes les autres candidates, et elle est restée seule avec Jacky X dans son bureau. C'est peu après son départ que M^{lle} Sylvère a découvert le corps de son patron. D'après elle, personne n'aurait pu entrer sans qu'elle s'en aperçoive. Et puis, il y a également ceci, qui se trouvait sur la poitrine de la victime...

Philippe Lepastoureau brandit un petit sac de cellophane transparent, servant à emballer les indices pour les protéger de tout contact « parasite ».

À l'intérieur se trouvait un petit animal de plastique, semblable à ceux que l'on offre aux jeunes enfants.

Un petit cochon rose, la queue en tire-bouchon, le groin déformé par un large sourire.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire, cette histoire de petit cochon, bon sang ? s'exclama Brichot d'une voix étouffée.

— Ça, Mémé, si on le trouve, on aura fait un grand pas sur le chemin qui nous mènera au coupable, ou à la coupable.

— À propos de la coupable, fit timidement remarquer le lieutenant Lepastoureau, il y a une chose qui m'intrigue : pourquoi est-ce qu'elle ne prend aucune précaution pour ne pas être identifiée ? On dirait presque qu'elle fait exprès de laisser des témoins derrière elle. Pourquoi ?

Le front de Boris Corentin se barra d'un pli soucieux, et il poussa un petit soupir avant de répondre :

— Soit on a affaire à une malade mentale, le genre « tueuse en série » qui prend plaisir à narguer la police en lui facilitant le boulot ; soit, elle agit sans se cacher, parce que, pour une raison ou pour une autre, elle est certaine qu'on ne pourra jamais l'identifier. Personnellement, je pencherais plutôt pour la deuxième explication...

— Pourquoi ? demanda une nouvelle fois Philippe Lepastoureau.

Boris Corentin désigna l'inscription sur le mur du bout de l'index :

— À cause de ça. Les deux inscriptions se suivent, en quelque sorte. Dans la première, notre tueuse nous annonçait que quelqu'un était revenu d'entre les morts et que cette personne avait commencé sa vengeance. Là, elle nous

informe que tout se déroule conformément à un plan.

Corentin se frotta le menton d'un air perplexe :

— Ce qui me trouble le plus, voyez-vous, c'est ce « ELLE » écrit en majuscules. Ça ne peut pas être par hasard. Donc, ça doit signifier quelque chose dans l'esprit de Ziggy. Une quelque chose qu'on a intérêt à découvrir vite, si on veut limiter les dégâts. Parce qu'à lire ça, il me semble évident qu'on n'est qu'au début d'une série de morts violentes, dont personne, à part la tueuse, ne peut dire de quelle longueur elle sera...

— En tout cas, fit soudain Aimé Brichot, il y a au moins un truc dont on est sûr : cette série, puisqu'en effet série il semble y avoir, tourne autour du cinéma porno : d'abord un hardeur, et ensuite un réalisateur...

— Autour du cinéma porno, ou bien seulement autour de l'entreprise Défi, corrigea Boris Corentin.

— Je pencherais plutôt pour la deuxième solution, fit une voix sombre derrière eux.

C'était Christian Goux, dont l'air naturellement triste était devenu carrément lugubre.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Aimé Brichot.

— Eh bien, déjà, le fait que cette Ziggy ait été en possession de la clé lui permettant d'ouvrir la porte de nos locaux. Et puis, là, maintenant...

— Eh bien ? fit Corentin, d'un ton légèrement impatient.

Christian Goux plongea ses yeux bleus dans les siens, et articula d'une voix d'outre-tombe :

— Jacky X a déjà tourné trois films pour Défi. Et le casting de ce matin était justement destiné à mettre en chantier le quatrième.

— En effet, la coïncidence est troublante, murmura le lieutenant Lepastoureau. En tout cas, si vous avez raison, on devrait réussir à mettre rapidement la main sur cette Ziggy.

Boris Corentin le dévisagea d'un œil étonné :

— Ah oui ? Et pourquoi donc ?

Le jeune policier rougit légèrement, avant d'ajouter, d'une voix déjà moins assurée :

— Eh bien, mais... Parce qu'une femme rousse ayant des liens particuliers avec l'entreprise Défi, ça ne devrait pas être trop difficile à circonscrire, non ?

— Je n'en serais pas si sûr, si j'étais vous, mon vieux ! fit soudain un petit homme rondouillard, qui venait de surgir à côté d'eux.

Il se tourna vers Corentin et Brichot avec un large sourire, qui rendit sa face encore plus lunaire :

— Je suis le docteur Faugerot, le médecin-légiste. Raoul Faugerot...

Boris Corentin retint un sourire. Il avait dit ça avec la même fierté que s'il avait annoncé : « mon nom est Bond, James Bond ».

— Et pourquoi devrions-nous être plus prudents, selon vous, docteur Faugerot ? demanda-t-il, avec une politesse volontairement trop appuyée.

— Parce que la réalité est parfois bien différente des apparences, énonça pompeusement le toubib, avec un petit sourire supérieur.

— Mais encore ? fit sèchement Corentin, qui commençait à s'impatienter de ces circonvolutions oratoires stériles.

Le médecin-légiste parut comprendre qu'il était temps de remiser son stock d'aphorismes de comptoir et reprit instantanément un ton de voix professionnel :

— Figurez-vous que nous venons de retrouver quelques cheveux roux, sur les revers de la veste du mort. Qui peuvent donc, *a priori*, appartenir à son assassin.

— Et alors ? le pressa Aimé Brichot, presque aussi agacé que sa flèche.

— Alors, répondit le toubib, en continuant de fixer Boris Corentin, je peux d'ores et déjà vous dire qu'il s'agit de véritables cheveux humains, mais « morts ».

— Comment ça : « morts » ? demanda le lieutenant Lepastoureau, vous voulez dire...

Boris Corentin se tourna vers lui, et enchaîna d'une voix très calme, mais les mâchoires légèrement crispées :

— Que nous cherchons une femme rousse, alors que Ziggy peut parfaitement être blonde ou brune, ou même chauve. Tout simplement parce qu'elle porte une perruque en cheveux naturels ! ».

CHAPITRE V



L'index long et fin, prolongé par un ongle rouge sang, incroyablement acéré, se posa doucement sur le bouton de cuivre patiné. La femme rousse, élégante dans son tailleur vert pomme, parut hésiter à l'enfoncer, durant une fraction de seconde.

Finalement, après que ses longs cils recourbés eurent papilloté deux ou trois fois, très vite, elle se mordit légèrement la lèvre inférieure, et appuya résolument sur le bouton. Aussitôt, un carillon clair, sur deux notes, se fit entendre à l'intérieur de la grande maison surplombant la Méditerranée, quelque part entre le cap Canadell et le cap Cerbère, à un jet de pierre de la frontière espagnole.

Il était exactement neuf heures et demie du soir.

Dehors, le temps était délicieusement tiède, en dépit de la petite brise fraîche qui soufflait mollement depuis le large, où scintillaient, de place en place, les lumières des bateaux immobiles. Elle apportait, par instants, des effluves d'air marin chargé d'iode et de subtiles bouffées d'odeurs printanières.

La maison, bâtie sur deux étages, au toit en terrasse et aux murs crépis d'un blanc légèrement rosé, se découpait sur le ciel d'une nuit encore bleutée, malgré l'heure tardive, par les rémanences du jour tombant.

Il y eut un moment de silence qui parut très long à la femme rousse ; elle était même sur le point de faire demi-tour et de redescendre l'allée menant à la route, lorsque des pas se firent entendre, de l'autre côté de la porte de chêne sombre et massif ; des pas assez lourds, énergiques, qui claquaient sur un sol carrelé.

La porte s'ouvrit sans un bruit. Aussitôt, les notes lointaines d'un piano jazz parvinrent aux oreilles de la rousse, qui identifia aussitôt les premiers accords de *Everything happens to me*, le morceau de Thelonius Monk.

Et elle se retrouva face à un homme d'une cinquantaine d'années, aux tempes grisonnantes mais au visage énergique et souriant. Il était vêtu d'un pantalon de lin anthracite, d'une chemise blanche agrémentée, dans l'échancrure, d'un foulard de soie violet, et d'une veste d'intérieur noire, dont l'ampleur paraissait calculée pour masquer le début d'embonpoint de son propriétaire.

— Bonsoir... Alexandre, murmura la rousse d'une voix rauque, en marquant une imperceptible hésitation entre les deux mots.

— Vous êtes Constance, je suppose ? demanda l'homme, en inclinant légèrement la tête à droite. Félicitations : vous êtes encore bien plus belle que dans la description que vous nous avez donnée par téléphone, la semaine dernière. Mais entrez, voyons ! Ma femme et moi attendions impatiemment votre arrivée. Je suis sûr que vous allez beaucoup lui plaire. Autant qu'à moi, ce qui n'est pas peu dire...

Constance lui emboîta le pas, le long d'un large couloir aux murs encombrés de tableaux impressionnistes ou abstraits, au sol effectivement dallé d'un marbre gris, strié de veinules roses et vertes.

À mesure qu'ils avançaient, les accords de piano déroulés par Thelonius Monk montaient en intensité, enflaient jusqu'à emplir tout l'espace ; et Constance sentait les battements de son cœur s'accélérer, sous l'effet du combat qui se livrait en elle depuis que la porte de la grande villa s'était ouverte devant elle.

Elle ne devait pas. Elle n'avait pas le droit de trouver sympathique l'homme qui marchait devant elle. Il fallait qu'elle se force à le haïr, au contraire. Qu'elle ne pense plus qu'à ça. Qu'elle vide son cerveau de tout ce qui n'était pas cette haine-là.

Sinon, tout à l'heure, elle n'aurait peut-être plus la force de mener sa mission jusqu'au bout.

Elle ne trouverait plus le courage d'accomplir ce qu'elle était venue accomplir ici.

Elle renoncerait à tuer Alexandre et sa femme, que seul un miracle lui avait permis de retrouver, par le biais du magazine de petites annonces érotiques, publié chaque mois en supplément du magazine *Défi*.

Derrière lui, elle pénétra dans une pièce rectangulaire, assez vaste, dont l'un des grands côtés était uniquement constitué d'une immense porte-fenêtre donnant sur le large.

Loin sur la droite, au-delà d'une petite baie, on apercevait un groupe de lumières, que Constance identifia comme devant être celles de Port-Bou, la première petite ville en terre espagnole.

Comme l'un des panneaux vitrés était entrouvert, son oreille percevait, très affaibli, le murmure incessant monotone de la mer, en contrebas, qui venait se mêler aux accords de Monk, sans créer pour autant la moindre

discordance, mais au contraire une sorte de rythme harmonique, tel un tempo naturel et primitif.

À cette mélodie étrange, venait de temps à autre s'ajouter, comme une imperceptible modulation, le crépitement du feu qui brûlait dans la cheminée monumentale occupant presque tout le petit côté de la pièce opposé à la porte. Devant était disposé un grand tapis de laine rectangulaire, aux motifs d'inspiration orientale.

— Ma chère, fit soudain la voix d'Alexandre, laissez-moi vous présenter ma femme, Sybille...

Constance s'arracha à sa contemplation et tourna la tête vers la femme à demi allongée sur le canapé de velours grenat, situé en face de la baie vitrée. Dès qu'elle la vit, deux vers lui revinrent en mémoire :

Elle était brune et pourtant blanche

Ses cheveux tombaient sur ses hanches.

De fait, la femme qui la contemplait, la tête gracieusement inclinée sur son épaule droite, possédait de longs et épais cheveux noirs, tombant en cascade jusqu'au milieu de ses bras nus ; ils faisaient ressortir l'étonnante carnation laiteuse de son visage, mais aussi de son corps voluptueux, savamment découvert par un déshabillé de satin d'un jaune lumineux et profond à la fois.

En s'approchant du canapé, à l'invite muette d'Alexandre, Constance découvrit d'autres détails concernant la maîtresse de maison, détails qui l'émurent et la troublèrent beaucoup plus qu'elle ne l'aurait voulu.

Sybille possédait cette grâce un peu nonchalante qu'ont souvent les femmes sensuelles lorsqu'elles abordent la quarantaine et que leur corps d'odalisque, légèrement empâté, semble exhaler toute la volupté accumulée au cours de leur vie amoureuse. Quarante ans, c'était précisément l'âge qui, chez une femme, attirait le plus Constance, l'âge des minuscules rides d'expression qui s'installent au coin des yeux ; celui aussi des seins qui s'alanguissent et des chairs qui se font plus onctueuses à caresser...

Puis Constance découvrit aussi la bouche presque trop rouge, et les immenses yeux noirs de Sybille, fixés sur elle avec une intensité torride qui la fit frissonner malgré elle.

Quand son invitée ne fut plus qu'à un mètre du canapé, Sybille se leva avec une grâce naturelle merveilleuse. Dans le mouvement qu'elle fit, les pans de son déshabillé s'écartèrent légèrement, et Constance aperçut fugitivement les deux masses soyeuses de la poitrine qui jouait librement sous le satin. Sybille surprit son regard, et elle lui offrit un sourire lumineux et complice, tout en bombant involontairement le torse, dans une sorte de réflexe de femelle heureuse d'être admirée.

— Je suis vraiment ravie de t'accueillir chez nous, murmura-t-elle, en prenant Constance par les épaules, la faisant légèrement tressaillir. Notre

conversation de l'autre soir, au téléphone, m'a donné une très grande envie de te connaître... et de partager beaucoup de choses avec toi.

Comme pour bien faire comprendre à Constance quel genre de choses elle entendait partager avec elle, Sybille attira son corps mince et nerveux contre le sien, plus épanoui, et déposa un baiser léger au coin de ses lèvres. Puis, faisant un effort visible pour se détacher d'elle, elle lui désigna le canapé, derrière elles :

— Viens t'asseoir à côté de moi. Nous allons être comme des reines. Mon mari va nous servir le champagne et s'occuper de tout...

Une fois assise, Sybille leva vers Alexandre, immobile devant elles, un regard empli d'une tendresse avide, qui donna presque le vertige à Constance.

— N'est-ce pas, Alex, que tu vas bien t'occuper de nous ? murmura-t-elle, d'une voix que la ferveur faisait légèrement vibrer. Ça ne t'ennuie pas, au moins ?

Son mari lui rendit un regard au moins aussi éperdu, aussi intense, et répondit sur un ton d'adoration presque religieuse :

— Du moment que ça continue à te faire plaisir, mon amour, comment te servir pourrait-il m'ennuyer ? Je n'ai pas d'autre ambition que de te voir heureuse, tu le sais bien...

Tandis qu'Alexandre quittait le grand salon, baigné par une lumière tamisée orangée qui semblait venir de partout et de nulle part, Constance se dit que les mots qu'il venait de prononcer lui auraient certainement paru grotesques, venant de n'importe qui d'autre. Alors que là, ils...

Soudain, Constance sentit un bloc dur, à la fois glacé et brûlant, prendre possession de sa poitrine, l'empêchant presque de respirer.

La vérité, une vérité horrible pour elle, venait d'éclater dans son cerveau avec une force telle qu'elle crut, l'espace d'une seconde, qu'elle allait tourner de l'œil.

Ces deux-là, Sybille et Alexandre, Alexandre et Sybille, étaient éperdument, absolument amoureux. Ce qui les unissait, les fondait l'un dans l'autre, en quelque sorte, était de l'ordre de l'indicible, du merveilleux, au sens plein du terme.

Ils pouvaient bien passer des petites annonces X dans des revues spécialisées ; ils pouvaient bien recevoir chez eux des femmes, afin qu'elles participent à leurs ébats érotiques ; ils pouvaient même faire pire encore, se livrer à des actes bassement pornographiques, ça ne changeait rien à la vérité que Constance venait de découvrir avec une brutalité inouïe : Sybille et Alexandre étaient totalement, définitivement indestructibles.

Ou, plutôt, leur amour l'était. C'était comme un noyau de lumière qui irradiait d'eux et les rendait inviolables, inatteignables ; les protégeait des avanies humaines, telle une bulle divine.

Ce que ça signifiait, Constance ne le comprenait que trop bien. Et ça lui provoquait une souffrance terrible, un intense et intolérable sentiment de trahison envers ELLE.

Ça signifiait qu'elle ne parviendrait pas à les tuer, comme elle en avait l'intention en venant ici, et comme elle avait déjà tué les deux premiers de sa liste.

Constance sursauta lorsque Sybille passa doucement son bras autour de ses épaules, tandis que son autre main caressait doucement sa joue, pour l'inciter à tourner la tête vers elle.

Elle aurait voulu résister, se dégager de l'étreinte douce et enveloppante de Sybille, se lever et partir.

Au lieu de ça, avec un long frisson qui parcourut tout son corps à une vitesse sidérale, Constance se laissa aller dans les bras de sa voisine et tourna son visage vers elle.

Aussitôt, deux lèvres pulpeuses s'écrasèrent sur les siennes, et une langue chaude et agile força le barrage de ses dents, doucement mais impérieusement.

Alors, avec une sorte de timidité qu'elle n'avait plus connue depuis son adolescence et ses premiers baisers, Constance laissa sa propre langue partir vers l'inconnu...

Quand elle sentit que l'on répondait à sa caresse, Sybille perdit toute retenue. Plaquant son corps lourd contre celui de sa partenaire, elle glissa sa main dans l'échancrure de sa veste de tailleur, et entreprit de malaxer fiévreusement ses petits seins très fermes, aux pointes incroyablement dures et grosses. Sans que sa bouche ne se sépare de la sienne, elle émit une sorte de ronronnement de gorge ; un feulement de chatte heureuse.

Très vite, la main de Sybille quitta ses seins, et Constance sentit un feu presque intolérable lui embraser le ventre : les longs doigts de sa voisine venaient de s'immiscer sous sa jupe déjà à moitié relevée, et remontait rapidement le long de ses cuisses.

Alors, malgré la farouche résistance d'une partie de son cerveau, qui lui hurlait qu'elle n'avait pas le droit de se laisser aller, qu'elle devait s'arracher aux caresses de cette femme, qu'elle devait le faire pour ELLE, alors Constance s'avoua vaincue.

Au moment où les doigts impatients de Sybille atteignaient l'orée de son buisson ardent, elle glissa sa propre main entre les pans de son déshabillé ; puis, se faufilant au travers de la forêt sombre, touffue et moite d'humidité, elle prit avidement possession de la fleur nacrée qui n'attendait que sa caresse pour s'épanouir en une corolle délicatement parfumée...

Constance eut l'impression que le temps s'arrêtait. Que Sybille et elle allaient continuer à tanguer, comme ça, pour l'éternité, chacune les doigts enfoncés dans l'intimité ruisselante de son amante, faisant circuler le plaisir

de l'une à l'autre, avec une intensité telle qu'il semblait abolir les frontières naturelles entre leurs deux corps.

De fait, l'orgasme les faucha exactement en même temps. Leurs muscles se tétanisèrent, leurs corps s'arquèrent afin de s'empaler encore plus sûrement sur les doigts qui les torturaient si délicieusement.

Et, de leurs gorges déployées, du plus profond d'elles-mêmes, jaillit au même instant le même cri de délivrance heureuse.

— Mon Dieu, comme vous étiez belles dans le plaisir ! murmura alors Alexandre, que ni l'une ni l'autre n'avait entendu revenir dans le salon.

Il posa le seau à champagne et les trois flûtes sur la table basse en verre fumé :

— Est-ce que je peux vous servir, à présent ?

Sybille ne répondit pas. Revenant à elle, Constance prit conscience que le mari et la femme l'observaient tous les deux, d'un air mi-surpris, mi-inquiet.

Et c'est seulement alors qu'elle réalisa que son propre visage était inondé de larmes.

— Ma chérie, qu'est-ce qui t'arrive ? murmura Sybille, en lui essuyant doucement les joues avec le mouchoir brodé qu'elle venait de sortir de l'unique poche de son déshabillé. Tu m'en veux de t'avoir sautée comme une sauvage, c'est ça ? Il faut me pardonner, j'avais trop envie de toi, tu sais...

Au prix d'un violent effort sur elle-même, Constance parvint à s'arracher un sourire, et elle laissa sa tête aller contre l'épaule de Sybille, qui la prit dans ses bras pour la bercer, comme elle l'aurait fait avec un enfant perdu.

— Non, ce n'est pas ça, souffla Constance. Je suis très contente que tu m'aies... sautée, comme tu dis ! C'est... C'est autre chose... Vous ne pourriez pas comprendre...

Constance poussa un profond soupir et ferma à demi ses grands yeux noirs. Comment aurait-elle pu leur expliquer l'espèce de cauchemar éveillé dans lequel elle se débattait depuis des mois ? Comment auraient-ils réagi si elle leur avait dit, de but en blanc, qu'elle pleurait parce qu'elle ne se sentait plus la force d'accomplir ce pour quoi elle était venue chez eux, ce soir ?

À savoir, leur trancher la gorge à tous les deux, pour les punir de ce qu'ils lui avaient fait subir, à ELLE.

Comment dire à Sybille et Alexandre que c'était le seul moyen, pour elle, de sortir du cauchemar ? D'en dissiper à jamais les brumes ténébreuses, glaciales, effrayantes...

Constance prit une profonde inspiration, rouvrit les yeux, et réussit à sourire à Alexandre, toujours debout, immobile, devant le canapé.

— Eh bien, vous nous le servez, ce champagne ? murmura-t-elle d'une voix rauque et chargée de promesse.

Le maître de maison s'inclina avec un demi-sourire, et entreprit de faire

sauter le bouchon du magnum de Cristal Røederer.

— Tu réponds souvent aux petites annonces comme la nôtre ? demanda Sybille, sa bouche rouge tout près de l'oreille finement ourlée de Constance.

— Non, c'est la première fois, répondit celle-ci, soulagée de pouvoir, au moins une fois, dire la vérité. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne m'est jamais arrivé de rencontrer des couples... disons : partageurs. Mais, d'habitude, je préfère m'en remettre au hasard. Dans votre cas, ça a été différent. J'ai trouvé votre annonce rédigée d'une façon plus amusante, moins vulgaire que toutes les autres qu'il m'arrive de parcourir, à l'occasion. Du coup, j'ai eu envie de vous contacter, et c'est notre conversation de l'autre soir, au téléphone, qui m'a décidée à vous rencontrer...

— Et nous en sommes ravis, Sybille et moi ! dit Alexandre, en finissant de remplir la troisième flûte. De notre côté, nous adorons toutes les expériences nouvelles. Sur le plan érotique, je veux dire. Mais, contrairement à beaucoup de couples, Sybille et moi ne nous livrons pas à l'échangisme pour tenter de replâtrer notre mariage tant bien que mal : c'est juste un petit « plus », le piment qui relève le plat. En fait, au sortir de chaque soirée de ce genre, nous nous apercevons que nous tenons encore plus l'un à l'autre.

— En vérité, enchaîna Sybille, tout en promenant doucement ses mains sur le visage de Constance, Alex et moi, nous sommes dans une telle relation fusionnelle que c'est comme si nous ne formions qu'une seule et même personne ; comme si, ce soir par exemple, nous n'étions que deux dans cette pièce : Constance, et Sybille-Alexandre. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Je crois, oui... murmura la jeune femme, qui, malgré son calme apparent, luttait avec acharnement contre elle-même pour ne pas céder à la torpeur qui s'emparait de son corps et de son esprit, sous les caresses légères de Sybille.

Elle savait ce qu'elle devait faire, ce qu'elle allait faire. S'arracher aux bras de son amante, se lever du canapé, et leur expliquer posément qu'il valait mieux qu'elle s'en aille. Tout de suite.

Parce qu'elle s'était trompée, qu'elle s'était crue plus « libérée » qu'elle ne l'était en réalité. Qu'au fond, elle ne se sentait pas encore prête à faire l'amour avec un homme, elle qui avait toujours été attirée par les femmes.

Au moment où elle bandait ses muscles pour se lever, Alexandre leva l'index de la main droite, et dit, d'une voix un petit peu trop solennelle :

— Et maintenant, ma chère Constance, nous allons vous prouver que vous n'êtes pas tombée chez des gens comme les autres, mais chez de véritables stars de cinéma !

Sybille eut un petit rire de gorge, et tourna son visage sensuel vers Constance :

— Ne l'écoute pas, ma chérie, Alex raconte vraiment n'importe quoi...

— Comment ça, n'importe quoi ? se récria son mari. Nous n'avons pas tourné la meilleure scène d'un film mémorable, peut-être ? Bon, d'accord, nous étions masqués, et le film en question est... comment dire ? Un peu « spécial ». Mais tout de même, ça vaut le coup d'être vu ! Et puis, rien de tel pour créer une ambiance !

— Ce n'est peut-être pas nécessaire... murmura Constance, d'une voix qui tremblait imperceptiblement.

Mais Alexandre ne l'entendit pas. Il avait empoigné une « zapette » de bakélite noire, et enfoncé l'une des touches du petit boîtier. Aussitôt, Constance perçut un léger frottement, et elle vit l'un des panneaux lambrissés du mur de droite coulisser lentement, dégagant ainsi un espace dans l'épaisseur de la cloison.

À l'intérieur se trouvait un téléviseur ultraplat, à écran géant, et un magnétoscope.

Alexandre devait avoir prévu son coup, car dès qu'il mit les appareils sous tension, le film démarra exactement au début de la scène qu'il venait d'évoquer.

De nouveau, Constance sentit le bloc dur, glacé et brûlant, se reformer dans sa poitrine, et lui couper la respiration. Elle aurait voulu fermer les yeux, mais elle en fut incapable. Et, à la fois fascinée et révoltée, elle regarda se dérouler sur l'écran les terribles images qu'elle avait déjà vues des dizaines de fois, et qu'elle connaissait par cœur, jusqu'à la nausée.

Une petite blonde entièrement nue, plutôt maigrichonne mais nantie d'une paire de seins volumineux, était à quatre pattes sur le bord d'un lit, cuisses écartées et croupe cambrée au maximum. Devant elle, allongée sur le dos, une femme plus âgée qu'elle, brune, le visage en partie dissimulée par un loup de velours noir, exhibait complaisamment une toison luxuriante et bouclée, emperlée de désir.

Constance se mordit la lèvre inférieure, et retint de justesse le grondement qui montait de sa gorge.

La femme masquée, c'était Sybille, bien sûr. Et la petite blonde qui s'appropriait à subir ses assauts, c'était... C'était ELLE.

Sur l'écran, la petite blonde approcha ses lèvres pâles du ventre offert de la brune, et les plongea au cœur des chairs délicates et frémissantes.

Au même moment, un homme apparut dans le champ de la caméra, complètement à droite de l'écran. Plutôt bedonnant, arborant un ventre lourd à la peau blême et parsemée de poils noirs clairsemés, il avait la tête dissimulée sous une cagoule de cuir fauve, le faisant ressembler aux bourreaux du Moyen Âge, tels qu'on se les représente habituellement.

Le bourreau, c'était Alexandre. Le même Alexandre qui venait de prendre place sur le canapé, entre les deux femmes. L'exécuteur des basses œuvres...

Mais l'arme qu'il exhibait, dans le film, n'était ni une épée ni une hache. C'était le sexe roide et noueux qui jaillissait sous son ventre, à l'horizontale, pointé droit vers la croupe ondulante de la petite blonde, occupée à explorer de la langue les chairs tendres et frémissantes de la femme masquée.

Constance savait ce qui allait suivre. Elle l'attendait autant qu'elle le redoutait. Le bourreau allait empoigner ELLE par ses hanches étroites, et forcer l'entrée fragile de ses reins, jusqu'à la faire hurler.

Du coin de l'œil, Constance vit que Sybille avait déboutonné le pantalon d'Alexandre, qu'elle en avait fait jaillir un sexe raide et noueux, afin de le caresser doucement, d'un mouvement souple du poignet.

Ce même sexe qui, sur l'écran, s'apprêtait à violer la petite blonde totalement passive et hébétée. À la violer, ELLE...

Constance détourna légèrement la tête vers la droite, pour ne pas qu'Alexandre voie sa grimace de dégoût, au moment où les doigts masculins s'introduisaient sous la jupe de son tailleur et filaient en direction de son sexe.

C'est alors que la chose se produisit. Un phénomène totalement nouveau, inconnu, vaguement effrayant, même, pour Constance.

Le bloc de glace fondait à toute vitesse dans sa poitrine. Bientôt remplacé par une boule de chaleur, plus bas, au creux de son ventre. Une chaleur qu'elle connaissait bien, mais que jamais aucun homme n'avait été capable de faire naître.

La chaleur du désir.

Un désir qui gonflait, enflait, à mesure que les doigts d'Alexandre se faisaient plus insistants ; qu'ils glissaient entre les tendres pétales de son intimité, pour venir débusquer le petit bourgeon de chair dure qui réagit immédiatement à leur contact.

Et dans la même seconde où elle sentit son sexe s'ouvrir et s'emperler de rosée amoureuse, Constance comprit ce qui provoquait en elle ce désir étrange, presque anormal à ses yeux.

Elle réalisa qu'en visionnant le film une fois de plus, sa haine était revenue, intacte, rougeoyante, douloureuse.

Et avec la haine, le besoin de tuer.

Effrayée par ses propres réactions, Constance sut alors que c'était cette certitude de la mort, du double égorgement qu'elle allait pratiquer tout à l'heure, qui avait fait naître son désir pour Alexandre, par une sorte d'alchimie incompréhensible et monstrueuse.

Mais, au lieu de lutter contre cette union contre nature, Constance s'y abandonna totalement, avec une volupté morbide qui la déchira comme une foudre.

Écartant sans ménagement la main de Sybille, elle empoigna le membre palpitant d'Alexandre et se mit à l'agiter avec une sorte de rage. En même

temps, elle avança le bassin jusqu'au bord du canapé, releva sa jupe et écarta largement les cuisses, de façon à leur offrir l'effolante vision du buisson de son ventre, aussi flamboyant que sa chevelure.

— J'ai envie de ta queue ! souffla-t-elle, en une sorte de grondement sauvage. J'ai envie que tu me fasses ce que tu as fait à la petite blonde, dans ce film. Je veux que tu m'encules, tout de suite !

— Ah ! la petite chienne a ses chaleurs, on dirait ! rugit Alexandre, d'une voix changée, presque bestiale. Mets-toi à quatre pattes sur le tapis, vite ! Et tends bien ton cul : tu vas voir comme je vais te le défoncer !

Constance se laissa glisser en bas du canapé et prit la position qu'on exigeait d'elle. Avec stupéfaction, elle était bien obligée de s'avouer qu'elle avait réellement envie d'être sodomisée, alors qu'elle avait toujours énergiquement refusé d'accorder cette faveur aux rares hommes avec lesquels elle avait fait l'amour.

Mais là, elle savait pourquoi. Elle savait ce qui avait déclenché son désir.

Au moment où le sexe dur d'Alexandre, derrière elle, entra en contact avec le puits étroit et encore inviolé de ses reins, Constance glissa discrètement la main dans la poche droite de sa veste de tailleur.

Et son ventre s'embrasa lorsque ses doigts se refermèrent sur le métal froid et tranchant du scalpel.

CHAPITRE VI



Encore un, et ELLE pourra dormir en paix

Boris Corentin ne parvenait pas à détacher ses yeux de l'inscription, en lettres rouge brunâtre, qui maculait le mur au-dessus du canapé grenat, face à l'immense baie vitrée découvrant un panorama splendide.

Les sourcils froncés, il la lisait et la relisait, comme si, à force, les mots allaient d'eux-mêmes lui livrer leur secret, et le conduire directement à Ziggy, la tueuse.

Autour de lui, les hommes de l'Identité judiciaire et ceux de la police scientifique allaient et venaient en silence, traquant le moindre indice éventuel, dans le grand salon de la villa appartenant à Alexandre et Sybille Rochemont.

Lesquels gisaient l'un près de l'autre sur le tapis persan, qui, au cours de la nuit précédente, avait eu le temps de boire tout le sang qui s'était écoulé de leurs carotides tranchées. Avec, chacun, un petit cochon de plastique rose posé sur la poitrine.

Philippe Lepastoureau avait téléphoné dans la chambre d'hôtel de Boris Corentin peu après sept heures du matin. Pour lui apprendre que la femme de ménage des époux Rochemont, en arrivant dans leur villa du cap Cerbère, venait de découvrir ses deux patrons égorgés au milieu de leur salon. Et aussi une inscription bizarre sur le mur.

— Je vous prends en passant dans le hall de votre hôtel, avait conclu le jeune lieutenant. D'ici une petite demi-heure, ça vous va ?

— Je comprends de moins en moins, murmura soudain Aimé Brichot dans le dos de Boris Corentin, le forçant à se détourner de l'inscription en lettres de sang, sur le mur. Cette fois, les victimes sont des bourgeois tout ce qu'il y a de plus cossus, et je vois mal quel rapport ils pourraient avoir avec le monde du hard, et encore moins avec le groupe Défi...

Boris pivota sur les talons pour faire face à son coéquipier :

— Tu oublies les dizaines de films X qu'on a retrouvées tout à l'heure dans leur vidéothèque privée, Mémé. Sans parler du journal de petites annonces érotiques où on a retrouvé la leur, agrémentée d'une photo très explicite, même s'ils y apparaissent masqués tous les deux.

— Mais enfin, bon sang, Boris, on n'égorge quand même pas les gens sous le seul prétexte qu'ils regardent des films de cul chez eux ou qu'ils pratiquent l'échangisme entre adultes consentants ! gronda Brichot, en remontant machinalement ses lunettes sur son nez busqué.

— Non, pas sous ce seul prétexte, Mémé, fit Corentin d'un air sombre. Le tout, maintenant, est de trouver la vraie raison derrière ce prétexte. Et de la

trouver rapidement, avant que la tueuse à perruque rousse ne mette sa nouvelle menace à exécution...

Instinctivement, il relut pour la dixième fois l'inscription du mur :

Encore un, et ELLE pourra dormir en paix

— On n'a pas affaire à une tueuse en série ordinaire, si je puis dire, finit par murmurer Corentin. La personne qui commet ces meurtres est peut-être folle, sûrement même, mais elle obéit à un plan précis, mûrement préparé. Et elle tue au nom de quelqu'un d'autre ; d'une femme, vraisemblablement, et qui est morte... Morte à cause des victimes que nous avons sur les bras.

— Tu veux dire que si on trouve rapidement le lien entre M. et M^{me} Rochemont, Jacky X et Antoine Fischerlé, dit Mickey Mahousse, on réussira à déterminer qui doit être la prochaine victime de Ziggy, et à empêcher celle-ci de tuer une cinquième fois ? demanda Aimé Brichot.

— Je l'espère, en tout cas, soupira Boris, mais il y a tellement de choses qui ne collent pas...

— Par exemple ?

Corentin se détourna du mur, comme à regret, et alla se planter devant la grande baie vitrée ouvrant sur la mer :

— Par exemple, il y a ce que nous a dit le médecin-légiste, tout à l'heure, après avoir examiné Alexandre et Sybille Rochemont. Que, dans tous les cas, les victimes avaient été égorgées de la même façon : au moyen d'un bistouri et par quelqu'un sachant s'en servir en professionnel. Autrement dit, par un — ou une -chirurgien. Et j'ai beau me creuser la cervelle, je ne vois pas pour quelle raison un toubib s'en prendrait soudain à un hardeur, à un réalisateur de films X, puis à un promoteur immobilier respectable et à son épouse légitime. D'autre part, je ne...

Soudain, des éclats de voix furieuses leur parvinrent depuis le hall d'entrée de la villa, accompagnés de bruits divers.

— Je vais voir ce qui se passe, fit Brichot, en s'élançant vers la porte du salon, ouverte à deux battants.

Il revint quelques secondes plus tard, la mine plus sombre et les sourcils froncés.

— Ça commence à sentir mauvais, grommela-t-il, après avoir rejoint Corentin devant la fenêtre panoramique. Ce sont les journalistes de la presse locale qui font du raffut pour entrer et faire des photos. Ils exigent qu'on leur dise la vérité...

— Il fallait s'y attendre, grommela Boris, en haussant les épaules avec un certain fatalisme.

Le matin même, l'un des principaux quotidiens régionaux avait publié un petit article relatant la mort violente de Jacky X. Mais comme les journalistes n'avaient pas été mis au courant de ce qui s'était produit, deux jours plus tôt,

dans les locaux de Défi, ils n'avaient pas accordé à ce meurtre une importance exceptionnelle.

Mais maintenant qu'ils avaient fait le rapprochement avec le double assassinat des époux Rochemont, il fallait s'attendre à ce que tous les journaux, y compris ceux de Paris, ne sonnent le branle-bas de combat. Ce qui ne facilitait jamais une enquête, et risquait de semer une panique rapidement incontrôlable.

— Bon, écoute, Mémé, décida soudain Corentin d'une voix ferme. La presse, c'est le problème de ce cher lieutenant Lepastoureau et de ses collègues locaux, d'accord ? Nous, on se tire rapidement d'ici, le plus discrètement possible, histoire de pouvoir continuer à bosser au calme.

— Et on se tire pour aller où ? s'enquit Aimé Brichot, sans cesser de tortiller la pointe de sa moustache.

— À l'hôpital ! répondit Boris Corentin.

— Pourquoi ? Tu ne te sens pas bien ?

Boris lança un regard apitoyé à son coéquipier :

— Mémé, il faudrait peut-être envisager une petite cure de phosphore : tu as déjà oublié qui devait sortir de l'hôpital de Perpignan, ce matin à dix heures ?

— Bon sang, tu as raison ! s'exclama Brichot en se frappant le front. Sandrine Laval, alias Virginie Desfentes. L'actrice X qui a assisté au premier meurtre, dans le hangar de Défi...

— Tiens, je te parie que c'est elle, fit Boris Corentin, en jetant son mégot par la vitre ouverte de la 306 mise à leur disposition par le lieutenant Lepastoureau.

Aimé Brichot jeta un coup d'œil en direction de l'entrée de l'hôpital de Perpignan, une vingtaine de mètres en avant de leur voiture de service. Il découvrit, marchant vers eux, une fille d'environ vingt-deux ou vingt-trois ans, dont le visage triangulaire était mangé par deux immenses yeux d'azur, et encadré par une opulente chevelure d'un blond doré, presque lumineux. Le jean serré et le pull rouge très moulant qu'elle portait laissaient deviner un corps un peu potelé, mais de proportions parfaitement harmonieuses, avec une taille bien marquée et des seins qui paraissaient aussi fermes que volumineux.

— On s'y prend comment ? demanda Brichot, alors que la blonde arrivait à la hauteur de la 306.

— Comme ça, répondit Boris Corentin, en ouvrant la portière du côté passager où il était installé.

Il sortit de la voiture, la contourna, et se planta devant la fille avec son sourire le plus engageant.

— Bonjour, mademoiselle, vous êtes bien Virginie Desfentes, n'est-ce pas ? demanda-t-il, en donnant à sa voix des inflexions presque caressantes.

Le visage fin et régulier de la fille se renfroigna.

— Non, je ne suis pas Virginie Desfentes, bougonna-t-elle d'assez mauvaise grâce.

Corentin en était à se dire que, pour une fois, son flair légendaire l'avait trompé, lorsque la fille ajouta :

— En tout cas, je ne le suis plus, et je ne le serai plus jamais. Maintenant, je suis Sandrine Laval, et personne d'autre...

Boris tira sa plaque de commandant de police de la poche de son blouson de toile grise, et la montra discrètement à son interlocutrice, de façon à ne pas être remarqué par les hommes et les femmes qui circulaient autour d'eux, sur le trottoir.

— Je suis le commandant Boris Corentin, mademoiselle. Et là, au volant, c'est mon coéquipier, le capitaine Aimé Brichot. Nous sommes venus spécialement de Paris pour vous rencontrer, et pour mettre la main sur la personne qui a tué votre ami Mickey, l'autre soir. Si vous voulez bien monter dans la voiture...

Il lui ouvrit la portière arrière, avec un sourire engageant. Sans protester, Sandrine Laval s'installa sur la banquette, et Boris Corentin vint prendre place à côté d'elle, par l'autre portière. Dès qu'ils furent installés, Aimé Brichot démarra en douceur.

— Je suppose que vous m'emmenez au commissariat ? demanda Sandrine Laval, toujours aussi renfrognée.

— Mais non, pourquoi ? fit Boris Corentin avec un large sourire. En fait, mon coéquipier et moi, on s'était dit que ce serait beaucoup plus agréable de discuter à une terrasse ensoleillée. Il fait si beau et si doux, dans ce pays, au mois d'avril. Ça ne vous tente pas, un vrai petit déjeuner, mademoiselle ?

Pour la première fois, Sandrine Laval sourit. Elle leva la tête et détailla Boris rapidement. Quand son examen fut terminé, une petite flamme nouvelle brillait dans ses grands yeux bleus.

— J'avoue que ça me dirait assez, répondit-elle d'une voix nettement radoucie. Mais à une condition : que vous m'appeliez Sandrine, plutôt que mademoiselle !

Un quart d'heure plus tard, ils étaient attablés tous les trois, à une terrasse de la place Gambetta, une charmante petite esplanade triangulaire, bordée de maisons aux façades d'une beauté un peu austère, et dont la pointe ouvrait directement sur la vieille cathédrale Saint-Jean.

Aimé Brichot et Boris Corentin s'étaient contentés d'un café, mais Sandrine, elle, avait commandé un grand chocolat, accompagné de trois croissants et de deux pains aux raisins. Visiblement, la nourriture à l'hôpital

de Perpignan ne devait pas être des plus copieuses. Visiblement aussi, le cauchemar qu'elle avait vécu ne l'avait pas traumatisée au point de lui couper l'appétit.

— Je me rends compte à quel point c'était un plan nul, dit Sandrine, la bouche pleine, en réponse à une question de Corentin qui lui demandait comment elle avait eu l'idée de se lancer dans le porno. Tout ça, c'est à cause de ce pauvre Mickey. Je me disais que puisque je l'aimais, faire le même boulot était le meilleur moyen de me rapprocher de lui. Quelle conne...

Elle leva ses grands yeux bleus vers Boris, et lui sourit, d'un vrai sourire de petite fille :

— Vous savez quoi ? Eh bien, durant ces deux jours que je viens de passer à l'hosto, je n'ai rien eu d'autre à faire, entre deux examens psycho-machins, que de gamberger. Et je me suis rendu compte de quelque chose d'ahurissant : je croyais être folle amoureuse de Mickey et pourtant j'ai beau me triturer la cervelle dans tous les sens, je n'y trouve aucune trace de chagrin. Je n'éprouve rien, aucune tristesse, c'est comme s'il n'était pas vraiment mort. C'est bizarre, non ? Et pour moi, c'est pareil, ça me semble tellement irréel ce que j'ai vécu que j'ai l'impression que ce n'est pas moi qui suis concernée par cette histoire ; avec tout ce qui s'est passé, je devrais être complètement flippée, eh ben non ! Ça doit être le choc, je suppose...

Boris Corentin reposa sa tasse vide et lui rendit son sourire :

— Vous savez, Sandrine, le deuil, le chagrin, la peur... Ce sont des sentiments qui ne se commandent pas. Et surtout, personne n'a le droit de vous juger en bien ou en mal, quel que soit ce que vous éprouvez.

— Dites donc ! s'exclama Sandrine, vous « tes vachement intello, pour un flic, vous !

Et elle éclata de rire, comme une gamine espiègle. Elle redevint sérieuse très vite et, négligemment, posa sa main sur l'avant-bras de Boris, assis à côté d'elle :

— En tout cas, il y a une chose que je ne m'explique pas : pourquoi est-ce que cette Ziggy, m'a laissée en vie, tout en sachant que j'allais pouvoir, ensuite, l'identifier ?

Boris soupira et haussa les épaules :

— C'est précisément le genre de question auquel nous ne pouvons pas encore répondre, le capitaine Brichot et moi. Et si nous le pouvions, ça voudrait dire qu'on ne serait pas loin de mettre la main sur la femme qui a tué votre ami Mickey et les autres.

— Les autres ? sursauta Sandrine. Mais quels autres ? De quoi vous parlez, là ?

Les deux policiers échangèrent un bref regard. Avec une infime trace d'ironie dans celui de Brichot, à l'égard de sa flèche qui venait de se trahir

bêtement.

Puisque le mal était fait, et que, de toute façon, Sandrine Laval allait forcément apprendre les trois autres meurtres, Boris décida de prendre les devant, en les lui racontant.

— C'est incroyable ! finit par lâcher Sandrine, quand il eut fini. C'est une vraie hécatombe, alors ?

Mais, vous n'allez quand même pas me dire qu'une femme rousse peut circuler librement dans une ville comme Perpignan sans que personne ne la repère !

— Ce n'est pas une femme rousse, corrigea doucement Corentin : nous savons désormais qu'elle porte une perruque, pour commettre ses meurtres.

— C'est une femme rousse, rétorqua vivement Sandrine avec plus de force. C'est même une vraie rousse, je vous le garantis !

— Comment pouvez-vous être si sûre de la véritable couleur de ses cheveux ? demanda étourdiment Aimé Brichot.

Sandrine le dévisagea avec un petit sourire moqueur :

— Qui vous parle de ses cheveux ? Ce n'est pas en regardant à cet endroit-là qu'on sait si une femme est une vraie rousse ou pas !

Aimé Brichot se sentit devenir écarlate jusqu'aux oreilles, tandis que Boris Corentin saisissait Sandrine par les épaules, avec une sorte de fièvre.

— Tu es sûre de ce que tu dis ? demanda-t-il, sans même s'apercevoir qu'il passait brusquement au tutoiement.

— Je vous rappelle que quand on est arrivé dans l'entrepôt de Défi, Mickey et moi, Ziggy nous est apparue dans une combinaison de latex fluo, découpée en forme de cœur au niveau de sa touffe ! Eh bien, je peux vous assurer que la touffe en question était bel et bien rousse ! Je l'ai vue d'assez près, tout de même...

Boris Corentin cessa brusquement d'écouter ce que disait Sandrine Laval. Une question lancinante s'était mise à tourner en rond dans son esprit, ne laissant plus de place pour rien d'autre.

Pourquoi une femme naturellement rousse éprouverait-elle le besoin de s'affubler d'une perruque... rousse ?

C'était un mystère de plus qui s'ajoutait à tous les autres. Ou plutôt, Corentin avait l'impression que c'était une pièce supplémentaire d'un puzzle dont le dessin général leur échappait complètement.

Il finit par s'ébrouer mentalement, et tourna la tête vers Sandrine, qui terminait son troisième croissant.

— Je sais bien que ça risque de vous être assez désagréable, dit-il en revenant au vousoiement, mais j'aurais besoin que vous reveniez avec nous dans les locaux de Défi, pour que nous refassions, dans l'ordre, tout votre parcours de cette nuit-là. Il est possible qu'un détail vous revienne qui nous

permettrait de...

— Ça va, vous fatiguez pas, j'ai compris ! bougonna Sandrine, dont le demi-sourire démentait le ton renfrogné de la voix. Je suppose que je n'ai pas tellement le choix, c'est bien ça ?

Sans répondre, Boris Corentin régla la note et se leva, aussitôt imité par les deux autres.

— Tu reprends le volant, ou je continue à faire le chauffeur de ces messieurs-dames ? demanda Aimé Brichot, tandis qu'ils se dirigeaient vers la 306.

Au bout d'un quart d'heure d'une circulation fluide, ils arrivèrent dans la zone industrielle de Pia. Boris Corentin prit le rond-point qui desservait le chemin de l'Étang-Long, où se trouvaient les locaux de Défi.

Au moment où il garait la 306 sous les arbres du parking, il vit, juste devant lui, s'ouvrir la portière d'une Renault Mégane bleu nuit, dont il identifia immédiatement le conducteur.

C'était Philippe Lecoing, le responsable de la VPC du groupe, celui qui, la veille, devant eux, avait agressé verbalement Amanda, la transsexuelle.

Corentin vit Lecoing descendre dans sa voiture. Instantanément, une petite lumière rouge s'alluma dans son cerveau, et il fronça les sourcils.

Quelque chose venait de le frapper. Un détail incongru, bizarre, presque anormal.

Mais quoi ?

Il aurait fallu pouvoir rembobiner la courte scène, et se la repasser, comme au magnétoscope.

Alors que là, plus il essayait de comprendre ce qui venait de le choquer dans l'attitude de Philippe Lecoing – qui n'avait pourtant rien fait d'autre que de descendre de sa voiture –, et plus Corentin sentait qu'il ne trouverait pas ; qu'il ne trouverait plus.

Il descendit à son tour de la 306, et suivit Aimé Brichot et Sandrine Laval, en direction des locaux de Défi, à l'intérieur desquels Philippe Lecoing les avait précédés.

Mais, tout en marchant vers le bâtiment à la façade turquoise, il essayait quand même de « revisionner » la scène à laquelle il venait d'assister quelques secondes auparavant.

Sans bien comprendre pourquoi ni comment, Boris Corentin avait l'impression, non, la certitude, qu'il était en train de passer à côté de quelque chose d'important.

De primordial, même.

CHAPITRE VII



Un bruit de pas, dans le couloir de l'hôtel, immédiatement suivi par un gros éclat de voix masculine et un petit rire de femme, fit sursauter Constance, allongée sur le couvre-lit froissé, en cretonne rouge passé.

Elle faillit se lever et ouvrir la porte de sa chambre, pour demander au couple de parler moins fort. Voire pour carrément les engueuler, histoire de se décharger de la tension nerveuse qui ne cessait d'augmenter en elle, à mesure que les heures s'écoulaient.

Et puis, elle réalisa qu'il n'était que six heures et demie du soir, et que les gens avaient bien le droit de parler à voix haute, dans un couloir d'hôtel.

Surtout de ce genre d'hôtel.

Une grimace de dépit sur ses lèvres minces, Constance laissa ses grands yeux noirs errer tout autour d'elle. La chambre où elle passait une bonne partie de son temps, depuis deux semaines, ne devait pas dépasser les dix-sept ou dix-huit mètres carrés. Dans un coin, à gauche de la porte à la peinture écaillée, un paravent masquait le bac à douche, la cuvette des toilettes et le lavabo qui gouttait d'une façon parfaitement régulière, désespérante.

Le papier jaune, à petites fleurs marron, était pisseux d'humidité, malgré la sécheresse du climat catalan. Il faut dire que l'unique fenêtre donnait sur une petite cour, où s'entassaient les poubelles de l'hôtel, et où le soleil ne pénétrait jamais.

Et partout, autour, dans les étages, ce n'étaient que cris d'enfants, pleurs de bébés, hurlements de femmes et braillements d'hommes. Tout ça dans une bonne douzaine de langues différentes.

Le seul luxe de la pièce, c'était la télévision grand écran, posée sur la table de bois bancale, et le magnétoscope dernier modèle qui trônait à côté. Mais c'était un faux luxe, puisque c'était Constance qui avait apporté ces deux appareils avec elle, lorsqu'elle avait loué la chambre, deux semaines plus tôt.

Elle l'avait fait sous vrai nom : Constance Obéron. Parce que ça n'avait pas d'importance, ce nom-là ou un autre. Parce que, de toute façon, elle allait disparaître dans la nature, d'ici un jour ou deux.

Une fois sa mission terminée.

Une fois qu'elle aurait accompli la totalité du serment solennel qu'elle lui avait fait, sur sa tombe ; qu'elle avait fait à ELLE.

D'un geste profondément las, Constance saisit la télécommande grise, sur la table de chevet, et elle mit successivement sous tension le téléviseur et le magnétoscope. Le film qu'elle voulait voir était déjà dans l'appareil. « Calé » sur la première scène.

Elle n'avait pris que ce film avec elle. Toujours le même. Celui qu'elle visionnait chaque jour ou presque, jusqu'à l'écœurement, depuis des mois et des mois.

Constance fit défiler le court générique en accéléré, et revint en marche normale, au moment où une fille blonde, trop maigre, sortait d'un petit pavillon de banlieue, entouré d'un jardinet pimpant. Il y avait du soleil, le lilas blanc, dans le coin gauche de l'écran, était en fleurs.

Et la fille blonde, légère et court vêtue, marchait en souriant, visiblement sensible à la tiède caresse du printemps qui l'éclaboussait de ses parfums.

Constance sentit les larmes lui monter aux yeux. Comme chaque fois. Finalement, cette scène d'ouverture, dans son espèce d'innocence et de pureté, terrible prélude à la descente aux enfers qui allait suivre, c'était ce qu'elle supportait le plus difficilement, dans ce film.

Parce qu'elle la retrouvait intacte, ELLE. Telle qu'elle l'avait connue depuis toujours. Connue et aimée. C'était la ELLE d'avant, la ELLE du paradis, si différente de l'autre. Et, en même temps, ce qui broyait le cœur de Constance à chaque fois, c'est que, malgré son sourire et ses grands yeux bleus rêveurs, on sentait qu'ELLE marchait déjà sur la pente inexorable qui allait la conduire jusqu'à l'instant fatal ; jusqu'au geste irréparable...

Par un rapide zoom avant, la caméra fit un bref gros plan sur le visage souriant de la blonde. Constance appuya sur la touche « pause », afin de garder ce visage un peu plus longtemps, pour s'en repaître. Comme si l'intensité de son regard sur cette image arrêtée allait trouver le pouvoir de lui insuffler un peu de vie. Comme si elle, Constance, allait soudain être capable de traverser l'écran, de plonger dans le film, et d'y retrouver ELLE.

ELLE, c'est-à-dire Pauline.

Pauline Obéron.

Sa petite sœur.

Des larmes pleins les yeux, Constance passa de nouveau en avance rapide. Elle voulait en arriver directement à la scène « clou » du film. Celle qui, chaque fois, avait le pouvoir de fortifier sa haine envers ceux qui avaient fait subir « ça » à sa sœur.

Lorsqu'elle revint en marche normale, Pauline Obéron, se trouvait dans une sorte de cave gothique, simplement éclairée par une ampoule nue qui tombait de la voûte en pierre.

Elle était entièrement nue, à genoux sur la pierre dure et humide, les mains liées par une grosse chaîne, elle-même fixée à un anneau métallique scellé dans le mur.

À côté d'elle se tenait un homme, le fouet à la main, nu lui aussi, à l'exception des poignets de force en cuir noir clouté qui ornaient ses poignets. Il arborait une impressionnante érection, dont le spectateur le moins averti aurait pu deviner qu'ELLE n'allait pas tarder à faire les frais.

En découvrant le visage du « bourreau » sur l'écran, Constance eut un petit sourire sans joie, à travers ses larmes. Celui-là, au moins, ne ferait plus de mal à aucune fille. Elle avait fait ce qu'il fallait pour ça.

Car le hardeur en question n'était autre qu'Antoine Fischerlé, alias Mickey Mahousse.

Mickey que Constance avait proprement égorgé, trois nuits plus tôt, dans le hangar de Défi. Sans plaisir, mais sans faiblesse non plus. Simplement parce qu'elle l'avait promis à Pauline, silencieusement, le jour de son enterrement, un an plus tôt.

De même qu'elle lui avait promis de supprimer de la même façon tous ceux qu'elle jugeait responsable de la mort de sa petite sœur. Le réalisateur du film, Jacky X, pour commencer. Puis, Alexandre et Sybille, le couple « amateur » qui, masqué, avait participé au tournage.

À présent, il ne lui en restait plus qu'un à s'occuper. Un homme qui ne se doutait probablement de rien, mais qui, dans quarante-huit heures au plus, se viderait à son tour de son sang, la carotide proprement tranchée.

Un homme que Constance côtoyait tous les jours depuis plus de six mois maintenant. Et qu'elle trouvait plutôt sympathique et agréable à fréquenter.

Mais qui allait mourir quand même.

Même si elle connaissait le film par cœur, Constance ne put réprimer un bref gémissement de souffrance, lorsque le fouet manié par Mickey s'abattit pour la première fois sur les reins de Pauline, qui poussa un cri de douleur strident.

— Tu vas voir ce que tu vas prendre, espèce de pute ! rugit Mickey,

totale dans son rôle de bourreau sadique. Tu vas être traitée comme la chienne que tu es, espèce de raclure ! Je vais te défoncer le cul jusqu'à ce que tu me supplies, que tu rampes à mes pieds comme une larve, comme un déchet ! Je vais te...

Constance ferma les yeux et se boucha les oreilles pour ne plus entendre les flots d'injures ordurières, ignobles, que le scénariste avait cru bon de placer dans la bouche du bourreau interprété par Mickey Mahousse.

C'était plus fort qu'elle : elle n'avait jamais pu écouter cette scène jusqu'au bout. Les mains toujours plaquées sur les oreilles, elle se força quand même à rouvrir les yeux.

Au moment où ses paupières se soulevaient lentement, Mickey était en train de s'agenouiller derrière Pauline, toujours enchaînée au mur. Il l'empoigna par les hanches et mit son énorme sexe en contact avec le petit ceillet brun et plissé, niché entre les fesses blanches et trop maigres de la blonde.

La caméra zooma, afin d'offrir aux spectateurs un gros plan de ce qui allait suivre. Sur l'écran, on ne voyait plus que le pieu de chair palpitant de Mickey, et le temple fragile qu'il s'apprêtait à profaner.

Constance se mordit la lèvre au sang, quand, d'un seul coup de reins, le membre noueux se rua à l'intérieur des chairs délicates et sans défense.

Aussitôt, la caméra effectua un gros plan bref sur le visage de Pauline Obéron, les yeux remplis de souffrance et la bouche ouverte sur un cri que Constance n'entendit pas, mais qu'elle ressentit dans chaque fibre de son propre corps, avec une violence encore plus atroce que les autres fois.

Au point qu'elle crut qu'elle allait se mettre elle-même à hurler de douleur.

Laissant le film suivre son cours inexorable, Constance enfouit son visage dans l'oreiller d'un blanc douteux. En se maudissant, une fois de plus, pour n'avoir pas été capable de comprendre ce qui arrivait, d'empêcher ce qui était finalement arrivé.

Un an plus tôt, presque jour pour jour.

Constance avait vingt-six ans, Pauline vingt. Elles vivaient ensemble, à Paris, dans un petit deux pièces de la rue Monsieur-le-Prince, à deux pas de la faculté de médecine où Constance achevait ses études de chirurgie.

Du plus loin qu'elle s'en souvenait, Constance avait toujours joué pour sa cadette le rôle d'une seconde mère, beaucoup plus présente que la vraie. La « génitrice », comme l'appelait Pauline avec mépris-et colère.

Durant toute leur enfance, les deux sœurs avaient été trimballées d'un pays à l'autre, au gré des nominations successives d'Armand Obéron, leur ambassadeur de père. Quant à Geneviève Obéron, sa femme, elle prenait très au sérieux son rôle d'ambassadrice... mais beaucoup plus à la légère celui de

mère, trouvant très pratique de confier sa progéniture à la cohorte de domestiques autochtones que l'on trouve dans toutes les ambassades de la planète.

Dès qu'elle avait été majeure, Pauline avait plaqué ses parents – qui, d'ailleurs, s'en fichaient à peu près complètement – pour venir vivre à Paris, chez sa grande sœur. Elle lui avait annoncé fièrement qu'elle comptait se lancer dans le cinéma.

En fait, « se lancer dans le cinéma » avait très vite consisté, pour Pauline Obéron, à traîner dans les cafés, les boîtes branchées, avec des apprentis-comédiens qui ne feraient jamais rien, à boire et à se défoncer avec eux.

Ça consistait aussi à coucher, sans désir ni plaisir, avec de pseudo-réalisateurs, dans l'espoir sans cesse déçu de décrocher un petit rôle dans un film fantôme. Et, accessoirement, à perdre, chaque fois, un peu plus de l'estime de soi-même.

Mais, de tout ça, de cette rapide dégringolade de sa sœur, Constance n'avait rien vu. Bien sûr, elle se rendait bien compte que Pauline ne faisait pas grand-chose de ses journées, qu'elle rentrait chaque nuit un peu plus tard, et dans des états pas toujours très nets.

Mais elle ne voulait pas savoir. Elle avait ses études à terminer, sa carrière à mettre sur rails...

Et puis, un soir, Pauline lui avait annoncé qu'elle venait de décrocher son premier rôle important. Aux vagues questions de Constance sur la nature du rôle en question, elle avait fait des réponses encore plus vagues.

— Ce sera une sacrée surprise, pour toi et pour les parents, s'était-elle contentée d'affirmer, avec un drôle de sourire. La génitrice ne va pas en revenir, crois-moi...

Un mois plus tard, les yeux de Constance s'étaient ouverts. Brutalement, cruellement. Précisément le jour où, par la poste, elle avait reçu la cassette du film que Pauline venait de tourner, et dont elle était la pitoyable héroïne.

Un film hard de l'espèce la plus sordide. Dans lequel elle tenait le rôle d'une perpétuelle victime à qui l'on fait subir tout ce qui peut exister en matière de sévices pornographiques.

Le jour-même, Constance avait reçu un coup de téléphone de sa mère, qui avait reçu, de son côté, la même cassette.

— Tu te rends compte, ma chérie, des répercussions déplorables qu'une telle monstruosité pourrait avoir sur la carrière de ton père, si ça venait à se savoir ? avait pleurniché la « génitrice » dans le combiné.

Constance lui avait raccroché au nez, sans un mot.

Pauline n'avait pas reparu de toute une semaine. Mortellement inquiète, Constance était quand même retournée à ses cours à la fac et à ses gardes dans les hôpitaux. Parce que, malgré tout, la vie continuait...

Elle s'était arrêtée brutalement le 14 avril, la vie. Plus précisément, celle de Pauline.

En rentrant de cours, Constance l'avait trouvée recroquevillée dans la baignoire, baignant dans une mare de sang.

La gorge vilainement tailladée en plusieurs endroits.

À la main, Pauline tenait encore le scalpel qu'elle avait trouvé dans le tiroir du bureau de sa grande sœur et dont elle s'était servie pour se mutiler horriblement, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Et, ce jour-là, d'une certaine façon, Constance Obéron était morte, elle aussi.

Depuis un an, il n'y avait plus qu'une chose qui la maintenait en survie artificielle. Une chose qui tenait en un seul mot : vengeance.

Une vengeance qui était désormais sur le point de s'accomplir tout à fait. Il ne restait plus qu'un dernier détail à régler.

Un ultime coup de scalpel à donner...

Lentement, Constance souleva sa tête de l'oreiller dans lequel elle l'avait enfouie, et la tourna vers l'écran de télé. Il fallait qu'elle regarde le film jusqu'à la fin. Pour y puiser le courage d'aller jusqu'au bout. Pour y retremper sa haine.

La cave moyenâgeuse avait fait place à une chambre bourgeoise. Pauline, sur le lit, se faisait prendre simultanément par deux hommes, qui riaient aux éclats tout en la besognant à grands coups de reins ; en même temps, elle léchait consciencieusement le sexe touffu d'une fille brune habillée en soubrette de comédie.

Dans quelques secondes, Constance le savait, les deux hommes allaient échanger leurs positions : celui qui violait les reins de sa sœur allait se ruer dans son ventre béant, et vice-versa.

Soudain, Constance se redressa d'un bond sur le lit.

Sur l'écran, après quelques soubresauts saccadés, l'image venait de s'immobiliser et était maintenant parcourue d'espèces d'éclairs blancs scintillants.

Constance sauta au bas du lit et se dirigea vers la table bancale. Le cœur battant d'inquiétude, elle appuya sur la touche *eject* du magnétoscope. La cassette sortit d'environ deux centimètres de son logement. Constance la saisit et tira dessus nerveusement.

Trop nerveusement.

Le boîtier de plastique noir sortit sans difficulté, mais la bande magnétique resta coincée à l'intérieur de l'appareil, entortillée sur elle-même, inutilisable.

Constance sentit une vague de panique la submerger. Son film ! Il était foutu ! Et elle n'en avait qu'une seule copie, celle-là. Durant une seconde, elle se maudit pour ce qu'elle avait fait la veille au soir, dans la villa de Sybille et

d'Alexandre.

Avant de partir, elle avait sorti la cassette du magnétoscope, et, sur le chemin du retour, elle l'avait jetée dans la mer. Maintenant, elle regrettait de ne pas l'avoir gardée.

Constance Obéron resta immobile, hébétée, la cassette inutilisable dans la main droite, pendant plusieurs secondes. Puis, elle se reprit.

Empoignant sa veste de tailleur, sur le dossier de l'unique chaise, elle se précipita vers la porte de la chambre.

Il n'était que sept heures moins le quart, elle avait encore le temps... »

Vingt minutes plus tard, Constance fit arrêter son taxi au coin de l'avenue Joffre et de la rue Henry-Bataille. Juste devant le sex-shop à la façade curieusement discrète. Là, elle était à peu près certaine de trouver un exemplaire de « son » film.

Simplement parce que le film en question était une production Défi, et que le sex-shop de l'avenue Joffre appartenait également à Défi.

Constance pénétra dans une salle rectangulaire, assez vaste et aérée, dont les murs jaunes étaient parsemés d'écrans de télé diffusant des films X sans le son. Au milieu de la pièce se trouvait un grand comptoir ovale, jaune et rouge, qui faisait plus penser à un bar qu'à un comptoir de boutique. Derrière, un jeune type brun, très mignon, les cheveux coiffés au gel, discutait avec un client d'une cinquantaine d'années, petit et maigrichon, qui tenait une cassette à la main.

Constance n'avait aucune envie de perdre du temps à chercher son film, et elle s'avança directement vers le « bar » pour demander au petit brun mignon de le lui trouver lui-même.

— Je vous le programme dans la cabine « Tabatha Cash », était en train de dire celui-ci, tout en prenant la cassette des mains du client. Vous pouvez y aller : les cabines de projection sont au fond, en bas de l'escalier...

À ce moment-là, les yeux de Constance se posèrent machinalement sur la jaquette de la cassette en question, et elle crut que son cœur allait s'arrêter de battre, tandis que tout son sang se ruait à son cerveau.

Le film que ce type avait choisi de visionner, c'était précisément celui qu'elle était venue acheter. Les pupilles dilatées, elle regarda le dos voûté du client disparaître en bas des quelques marches et tourner à droite, vers la cabine indiquée.

Dans quelques secondes, ce type allait se repaître du corps de Pauline, filmé sous tous les angles et dans toutes les positions. Il allait probablement se masturber en la regardant se faire violer, humilier, avilir. C'était insupportable. Il n'y avait qu'elle, Constance, qui avait le droit de voir ce film. Elle, et elle seule...

Sans réfléchir, Constance bondit vers le premier présentoir venu et prit

n'importe quel film au hasard, qu'elle tendit au jeune vendeur :

— Vous pouvez me programmer celui-là, s'il vous plaît ?

— Pas de problème, répondit-il d'une voix chaleureuse. Vous n'avez qu'à...

— Attendez, l'interrompit Constance, en s'efforçant de sourire d'un air coquin. Je voudrais que vous me le programmiez dans la cabine voisine de celle où vient de s'installer ce monsieur, là...

Le vendeur lui sourit d'un air entendu :

— C'est comme vous voulez, mademoiselle ! C'est la cabine « Brigitte Lahaie ». Vous pouvez aller vous installer... et bon film !

Constance traversa la salle et descendit les quatre marches conduisant aux neuf cabines individuelles de projection. Elle constata qu'en effet, chacune d'elle portait le nom d'une hardeuse célèbre, plutôt qu'un banal numéro.

Au mur, une inscription la laissa stupéfaite durant quelques secondes : On est prié de ne pas uriner dans les cabines.

Ce qui en disait long sur le niveau d'éducation et d'hygiène de la clientèle qui fréquentait ce genre d'endroit...

Constance pénétra donc dans la cabine qu'elle avait demandé qu'on lui attribue. À l'intérieur, un écran de télé, deux fauteuils et, juste à droite en entrant, une sorte de petite trappe de bois qui coulissait d'avant en arrière.

Un sourire glacial éclaira brièvement les traits de Constance, tandis qu'elle refermait la porte derrière elle. Cette petite trappe allait lui faciliter grandement la tâche.

Dans beaucoup de sex-shops, les cabines de ce genre sont percées de trous ronds, faits par les clients dans les cloisons mitoyennes. Ça permet d'y glisser son sexe et de se faire caresser ou sucer par le type qui est de l'autre côté, dans la cabine voisine. Fellation anonyme, bouche et doigts inconnus : le degré zéro du sexe et de l'amour...

Ici, prenant les devants, les « concepteurs » de l'endroit avaient choisi d'aménager directement des systèmes de double trappe : si chaque spectateur ouvrait la sienne de son côté, il se retrouvait en communication directe avec son voisin. On n'arrêtait pas le progrès...

Constance ne prit pas la peine de s'asseoir. Sans même jeter un regard sur l'écran, où s'agitait une petite brune prise par deux gigantesques Noirs, elle ouvrit la trappe de communication avec la cabine « Tabatha Cash ». Comme elle s'y attendait, le type avait lui aussi ouvert la sienne.

Il avait sorti son sexe et se masturbait lentement, les yeux rivés sur l'écran que Constance ne pouvait pas voir. Mais où elle savait pertinemment ce qui se passait...

En entendant le glissement de l'autre trappe, le client tourna la tête. Et poussa un petit cri de surprise. Dans l'ouverture d'environ vingt centimètres

sur dix, s'encadrait un sexe de femme d'un roux flamboyant. Un sexe que deux doigts aux ongles sanglants caressaient voluptueusement, rien que pour lui, pour son plaisir à lui.

Instinctivement, le type accéléra les mouvements de ses doigts, crispés autour de son membre tendu au maximum. Depuis qu'il, fréquentait ce genre de cabines, dans d'autres sex-shops que celle-ci, certes, c'était la première fois qu'une chance aussi inouïe s'offrait à lui : se trouver à côté d'une femme, d'une vraie femme. Ça devait être son jour de chance, probable.

Il en fut totalement persuadé, lorsque la vision affolante de ce sexe flamboyant fut remplacée par celle d'une bouche féminine souriante, qui murmura :

— On peut passer un moment ensemble ? Je suis hyperexcitée, tu sais, à te voir branler ta belle grosse queue...

Il crut que son cœur allait exploser dans sa poitrine. Sans hésiter, il souffla :

— Viens dans ma cabine, la porte n'est pas fermée à clé.

Sans se douter qu'il venait d'avoir là la plus mauvaise idée de toute sa vie. La plus mauvaise et la dernière.

Richard, derrière son comptoir, fut très surpris de voir la superbe cliente rousse revenir vers lui au bout de dix minutes à peine.

— Le film ne vous a pas plu ? s'enquit-il aimablement. Vous n'avez pas eu un bon contact avec votre voisin de cabine ?

La rousse sourit d'une façon particulière, et répondit d'une voix bizarrement un peu essoufflée :

— Si, très bon contact, au contraire. Mais je suis pressée, là... Ah, au fait, à propos de mon voisin, justement : il m'a demandé si vous vouliez bien changer son film et lui programmer *Pretty X Girl* ?

— Pas de problème, assura Richard, en extrayant le premier film de l'un de ses magnétoscopes, rangés sous le comptoir.

— Tenez, ne le rangez pas celui-là, fit Constance avec un grand sourire : je crois bien que je vais l'acheter pour me le regarder tranquillement chez moi...

Quand elle eut payé, elle sortit de la boutique, sous le regard un peu intrigué de Richard. Bizarre, cette fille...

Il haussa les épaules. Après tout, qu'est-ce qu'il en avait à fiche ? De toute façon, quand on gérait un sex-shop, il valait mieux ne s'étonner de rien, il était bien placé pour le savoir.

À sa montre, il constata qu'il était déjà huit heures moins le quart, et qu'il n'allait pas tarder à pouvoir fermer. Déjà souriant à l'idée de la soirée qui l'attendait, Richard quitta son comptoir et se dirigea vers les cabines, afin de vérifier combien étaient encore occupées, et avertir les clients qu'ils devaient

se préparer à « replier les gaules » comme il avait l'habitude de le dire, plutôt à juste titre, en l'occurrence.

Elles étaient toutes vides, à l'exception de la « Tabatha Cash », comme l'indiquait la petite loupote rouge, au-dessus de la porte. Richard frappa trois coups discrets et dit à mi-voix :

— Monsieur ? Je suis désolé, mais nous fermons dans moins de dix minutes...

Pas de réponse. Richard sourit : le type devait être tellement absorbé par son film qu'il en perdait l'ouïe. « Finalement, c'est peut-être vrai que « ça » rend sourd ! », songea-t-il, avant de frapper une nouvelle fois, un peu plus fort.

— Monsieur ? Nous allons vraiment fermer. Monsieur ? Vous m'entendez, monsieur ? Monsieur !

Cette fois, Richard avait pratiquement crié. Sans déclencher la moindre réaction, le plus petit mouvement de l'autre côté.

La gorge serrée par un mauvais pressentiment, Richard se dit que le type avait peut-être fait un malaise. Ça lui était déjà arrivé, une fois, et il n'avait pas du tout aimé.

Richard abaissa la poignée de la porte, constata que celle-ci n'était pas fermée au verrou, et l'ouvrit.

Là, en une fraction de seconde, il regretta amèrement que son client n'ait pas été victime d'un simple malaise.

Ça lui aurait sûrement valu moins d'emmerdes que de le découvrir baignant dans le sang qui s'échappait à gros bouillons de sa gorge ouverte.

CHAPITRE VIII



Richard avait beau fouiller dans ses souvenirs, il était sûr de ne jamais avoir vu autant de flics aller et venir dans son magasin. Il faut dire que c'était également la première fois qu'il découvrirait un homme fraîchement égorgé dans l'une des cabines de projection. Pour le coup, la soirée dont il se promettait monts et merveilles était bel et bien à l'eau...

Richard en était là de ses pensées moroses, lorsque deux hommes pénétrèrent en trombe dans la boutique et foncèrent droit sur son comptoir. Le premier, il le connaissait : c'était Christian Goux, le rédacteur en chef des publications de Défi. Donc, plus ou moins son boss. L'autre, un jeune mec blond à lunettes, Richard ne l'avait jamais vu. Mais il sentait le flic à vingt mètres, malgré son air plutôt « cool ».

— Lieutenant Lepastoureau, se présenta le « flic cool » d'une voix sèche. Avez-vous vu arriver deux policiers répondant aux noms de Corentin et de Brichot ?

Richard fit un signe de tête affirmatif :

— Ils sont arrivés, y a pas cinq minutes. Ils ont filé directement à la cabine où s'est produit le... la... enfin, à la cabine, quoi !

Philippe Lepastoureau et Christian Goux dévalaient déjà les quelques marches conduisant à la zone de projection vidéo.

Boris Corentin et Aimé Brichot étaient debout dans le couloir desservant les cabines, tandis que deux types des services scientifiques relevaient les empreintes sur la poignée et le pourtour de la porte.

— Alors, ça y est, « elle » a recommencé ! soupira Christian Goux, qui semblait de plus en plus abattu par les événements. Et, une fois de plus, elle s'en prend à Défi...

— Non ! répondit Boris Corentin d'un ton catégorique.

— Comment ça, non ? s'étonna Lepastoureau. Vous croyez que c'est quelqu'un d'autre qui...

— D'après le témoignage du vendeur, là-bas, c'est bien une femme rousse qui est entrée en contact avec la victime, le coupa Corentin. Et, apparemment, personne d'autre qu'elle n'a pu lui trancher la gorge avant de ressortir tranquillement par la porte.

— Eh bien, alors ? fit Christian Goux, d'un ton un peu agacé et impatient.

Corentin se tourna vers lui, avec un petit sourire froid. Quelqu'un qui le connaissait mieux que le rédacteur en chef, aurait pu déceler, au fond de ses yeux, une petite flamme caractéristique. Celle qui anime le regard du chasseur quand il vient de flairer la piste toute fraîche d'une proie intéressante.

— Cher monsieur, je voulais simplement faire remarquer que, cette fois, le contexte est différent. Si effectivement nous avons bien affaire à la même meurtrière, en revanche, ce crime ne faisait pas partie de son plan initial. C'est une improvisation, en quelque sorte.

— Vous êtes sûr ? demanda Philippe Lepastoureau, presque aussi dépassé que Christian Goux.

— Pas d'inscription sur les murs, pas de petit cochon de plastique rose sur le corps de la victime... résuma laconiquement Aimé Brichot. En gros, le forfait n'est pas « signé », si vous voulez.

— De plus, j'en ai eu la confirmation par Richard, le tenancier de l'endroit : la victime n'était encore jamais venue ici. Donc...

— Donc, enchaîna Lepastoureau, qui reprenait ses esprits, ça voudrait dire que ce pauvre type et Ziggy la tueuse se sont retrouvés ici par le plus grand des hasards. Et qu'un détail quelconque, chez lui, a poussé la rousse à le tuer.

— Exact, confirma Corentin. Ce qui veut dire qu'elle vient de faire son premier faux pas. Car si elle a agi sous le coup d'une pulsion, elle a sûrement commis une erreur, laissé échapper un indice, n'importe quoi...

— Reste à essayer de trouver ce qui, chez la victime, a pu exaspérer la tueuse au point qu'elle passe à l'acte, observa Brichot, en triturant la pointe de sa moustache.

— Ça peut être une particularité physique, commença Philippe Lepastoureau, les sourcils froncés, ou encore une chose qu'elle l'aurait entendu dire, ou bien...

Boris Corentin claqua des doigts, un sourire gourmand flottant sur ses lèvres.

— Toi, ou je ne te connais pas, ou bien tu viens d'avoir une idée

lumineuse, nota Aimé Brichot.

— Lumineuse, je n'en sais rien, mais une idée, en tout cas ! Qu'est-ce qu'il a fait, ce type en entrant ici ? Il a choisi un film, et il est venu s'enfermer dans cette cabine pour le regarder.

— Oui, et alors ? demanda le jeune lieutenant.

Boris Corentin regarda les trois autres tour à tour, lentement, avant de laisser tomber :

— Alors, et si c'était le film en question qui avait déchaîné la violence de Ziggy ?

Se bousculant presque, les trois policiers se ruèrent vers les marches ramenant à la salle principale du sex-shop. Suivis, avec un temps de retard, par un Christian Goux de plus en plus largué.

— Le film ! s'exclama Corentin à l'adresse de Richard, en s'accoudant au comptoir. Montrez-nous le film que la victime avait choisi !

Un instant décontenancé par la soudaineté de l'attaque, Richard réalisa finalement ce qu'on attendait de lui, et il prit un air désolé :

— Non, ça, j'ai pas : il ne m'en restait qu'un exemplaire, et figurez-vous que la femme rousse me l'a acheté avant de s'en aller d'ici...

— Elle l'a acheté ? s'exclamèrent, ensemble, Corentin et Brichot.

— Ben oui... C'est un magasin, ici, vous savez...

Les deux policiers échangèrent un bref regard entendu, sachant qu'ils pensaient exactement la même chose : si Ziggy, après avoir égorgé le type, avait acheté et emporté le film qu'il visionnait, c'est qu'ils avaient vu juste, et que la solution de l'énigme se trouvait bel et bien dans ce film. Ou, du moins, qu'elle avait un rapport avec lui... Sauf qu'il avait disparu, le film en question...

— L'ordinateur ! gronda alors Boris, en désignant l'écran allumé, sous le comptoir. Vous devez bien garder en mémoire les références des articles que vous vendez, non ?

— Ah oui, c'est vrai, je n'y pensais plus ! fit Richard, en se mettant à pianoter fébrilement sur le clavier. Voilà, je l'ai retrouvé ! Tiens, c'est une production de chez nous ! Je veux dire, de Défi.

— J'en étais sûr, grommela Corentin pour lui-même avant de poursuivre : le titre ? Quel est le titre ?

— Voilà, ça arrive, répondit Richard. Alors... Ah ! ça s'appelle *Le Châtiment de Peggy la Cochonne* et c'est...

— La cochonne ! s'exclama Aimé Brichot le premier. Mais dis donc, Boris, tu ne crois pas que ça a un rapport avec...

— Avec le petit cochon que Ziggy dépose sur le corps de ses victimes ? le coupa Corentin d'une voix excitée. Ça me paraît évident, Mémé ! Maintenant,

il faut absolument savoir ce qu'il y a DANS ce film.

— Ça peut se faire, intervint Christian Goux. Étant donné que c'est produit par Défi, on doit forcément en avoir un exemplaire au moins, quelque part, dans nos locaux. Et sans doute même des dizaines d'exemplaires ! Si vous voulez, on fait un saut au bureau et on se le visionne...

— Allons-y ! décréta Boris Corentin en se précipitant vers la porte, suivi par les trois autres.

Une fois sur le trottoir de l'avenue Joffre, où la circulation était encore dense malgré l'heure relativement tardive, Boris respira un grand coup, histoire de reprendre tout son calme.

Depuis quelques minutes, il était persuadé qu'il avait la solution à portée de main. Qu'il suffirait d'un rien, d'une pièce infime s'ajoutant au puzzle, pour qu'il découvre qui était la meurtrière.

Un rien qu'il espérait fermement découvrir dans le film intitulé *Le Châtiment de Peggy la Cochonne*. Pour, ensuite, remonter la piste jusqu'à la tueuse.

Le tout était d'y parvenir avant qu'elle n'ait fait une nouvelle victime, puisqu'elle avait elle-même annoncé, selon ses propres inscriptions sanglantes, un cinquième et dernier meurtre.

CHAPITRE IX



Les mains crispées sur son volant, Charles Casanova transpirait à grosses gouttes, l'esprit tellement obnubilé par sa proie que, pas un instant, il ne songeât qu'il aurait pu baisser la vitre de sa bagnole pourrie, une vieille 504 Peugeot qui avait largement dépassé son espérance de vie.

Devant lui, un taxi remontait l'avenue Joffre lentement, au rythme de la circulation, en direction de la banlieue nord de Perpignan. Et Charles Casanova gardait les yeux braqués sur la nuque de la passagère qui se trouvait installée à l'arrière.

Une nuque recouverte par une splendide chevelure rousse.

Cette fois, il était sûr de son coup : cette salope-là, il allait se la faire, elle était pour lui. Il allait l'aborder, la ramener dans son studio minable et la fourrer par tous les trous jusqu'à ce qu'il n'arrive plus à bander.

Le fait que la fille rousse qu'il suivait puisse l'envoyer paître – comme, en général, toutes les femmes qu'il trouvait le courage d'aborder – n'effleurait même pas le cerveau un peu limité de Charles Casanova. Pourquoi une fille qui fréquentait les sex-shops l'aurait-elle repoussé ? Si elle prenait son pied dans ce genre d'endroits, c'est qu'elle aimait la bite, point final. Et comme, toujours dans l'esprit de Charles Casanova, une bite en valait une autre, pourquoi pas la sienne ?

Quand il avait vu la rousse héler ce taxi, en sortant du sex-shop, il l'avait suivi, comme ça, sans réfléchir. Dans un sens, ça valait mieux, car s'il avait pris le temps de la réflexion, le taxi aurait eu celui de traverser la ville de part en part avant que lui ait simplement pensé à enclencher la première...

Sa nuit d'orgie avec la rousse, il la voyait plein cadre. Un feu d'artifice ! Du Rocco Siffredi en technicolor ! Il allait la faire fumer par tous ses orifices, la salope ! En quelques heures, il allait laver au moins quarante ans de petites humiliations quotidiennes. Parce que ça ne lui avait pas manqué, les humiliations, à Charles Casanova.

D'abord, il y avait ce nom, justement. Il avait renoncé à comptabiliser les plaisanteries stupides que lui valait le fait de s'appeler comme « l'autre », le célèbre séducteur du XVIII^e siècle. Celui que les piliers du *Bar des Copains* appelaient « le vrai ».

Et c'était ça, au fond, le problème : lui, il était le faux. À qui, en toute logique, il n'arrivait jamais que des plans foireux. Notamment avec les femmes, auprès desquelles une timidité malade jointe à un physique d'obèse caractérisé était tout sauf un passeport pour la volupté, il était malheureusement bien placé pour le savoir.

Mais la rousse, là, devant, dans son taxi, elle était pour lui, c'était sûr. Belle et bandante comme c'était pas permis. Même « Casanova-le-vrai » n'avait pas dû s'en taper souvent des pareilles...

Ils roulaient à présent en direction de la banlieue industrielle qui s'étendait

entre la mer et l'autoroute de Narbonne, et Charles commençait à trouver ça un peu bizarre : qu'est-ce qu'une pétasse aussi bourgeoise pouvait bien aller foutre dans un endroit aussi sinistre, à plus de huit heures du soir ?

Arrivé à Pia, au rond-point de l'Étang-Long, il vit les feux de stop du taxi s'allumer. Prudemment, pour ne pas se faire repérer tout de suite, Charles Casanova se gara le long du trottoir. Il vit la voiture s'arrêter complètement et, peu après, la rousse en descendre.

Elle resta immobile quelques secondes au bord du trottoir, comme si elle attendait que son chauffeur ait disparu pour se mettre à marcher dans une direction quelconque. De fait, dès que la Mercedes grise fut repartie vers Perpignan, la rousse se dirigea vers le chemin de l'Étang-Long.

— Mais où elle peut bien aller par là, bordel ? grommela Charles Casanova à voix haute. Y a que des foutues usines et des putains d'entrepôts dans ce coin !

Il lui laissa prendre de l'avance, puis se mit à rouler le plus lentement possible derrière elle. À un moment, il la vit obliquer brusquement sur la gauche et disparaître à sa vue. Suant d'angoisse à l'idée de la perdre, il accéléra.

Son sourire réapparut lorsqu'il la revit. La rousse était en train d'ouvrir la porte d'un bâtiment et de s'engouffrer à l'intérieur. Et Charles Casanova se dit que si elle venait traîner là, sa future conquête, c'est que c'était *vraiment* une salope en chaleur.

Parce que le bâtiment où elle venait de disparaître était celui qui abritait le groupe Défi, producteur de revues, de livres, de films et de gadgets érotiques en tous genres.

Charles Casanova coupa le moteur de sa 504 et alluma une cigarette, dont il souffla la première bouffée avec volupté.

Il n'avait plus qu'à attendre que la rousse ressorte, pour lui faire le grand jeu et l'emballer.

Simple comme bonjour.

— Voilà, je l'ai ! fit Christian Goux, avec la mine de cocker triste qui ne le quittait plus depuis la visite du sex-shop, en faisant irruption dans le local de duplication et de doublage des cassettes X.

En y pénétrant, quelques minutes plus tôt, Aimé Brichot avait été ébahi de découvrir les quelque cent magnétoscopes qui tournaient à longueur de journée, afin de dupliquer les films qui seraient ensuite proposés à la vente.

Christian Goux brandissait la cassette du film qu'ils étaient venus visionner : *Le Châtiment de Peggy la Cochonne*. Boris Corentin la lui arracha presque des mains, et se mit à lire avidement les indications portées sur la

jaquette.

Sous le titre, il était précisé : « 100 % amateur ». Et, encore en dessous, le nom du réalisateur, un certain Nick Mamère. Et, bien sûr, aucun nom d'acteurs ou d'actrices, puisqu'il s'agissait d'amateurs.

— Jusque-là, je ne vois rien capable d'éclairer notre lanterne, constata Aimé Brichot, désappointé, qui lisait en même temps que sa flèche.

— Moi, si ! fit Christian Goux d'un ton lugubre. Nick Mamère...

— Eh bien, quoi, Nick Mamère ? demanda Corentin d'un ton un peu trop brusque.

— Ce qu'on appelle les films « 100 % amateurs » n'en sont généralement pas. Seulement, comme ça excite de plus en plus de monde de s'imaginer qu'ils regardent des « vrais gens » en train de baiser, on s'arrange pour leur fournir ce qu'ils demandent...

— Ce qui veut dire, enchaîna Corentin, que vous tournez des films avec des professionnels, mais en vous débrouillant pour que ça ait l'air d'un tournage amateur, c'est bien ça ?

— C'est exactement ça, oui. Du coup, les acteurs et les actrices – des débutants la plupart du temps – n'ont pas leur nom mentionné, et le réalisateur prend un pseudo différent de son pseudo habituel, pour ne pas être identifié.

— Mais bien entendu, reprit Corentin qui commençait à comprendre où le rédacteur en chef voulait en venir, pour vous qui êtes producteur du film, ce pseudo est transparent...

— Exact, fit Christian Goux, d'une voix complètement éteinte. Et il se trouve que Nick Mamère est le nom qu'avait choisi Jacky X pour tourner ce film...

— La deuxième victime ! souffla Aimé Brichot, tout excité.

— Et ce n'est pas tout, poursuivit Christian Goux. Le hardeur qu'on voit sur la jaquette, là, était encore un débutant inconnu, il y a un an, mais il a commencé à faire son chemin, depuis. Il s'était même trouvé un nom « d'artiste »...

— Mickey Mahousse, je suppose ? demanda Boris Corentin, sûr de la réponse.

— Mickey Mahousse, murmura Christian Goux en écho.

— Maintenant, je comprends pourquoi Ziggy a laissé la vie sauve à Sandrine Laval, s'écria soudain Corentin.

— Ah ? Et pourquoi ? demanda le lieutenant Lepastoureau.

— Parce qu'elle n'a pas participé à ce film ! triompha Boris. Donc, on est sur la bonne piste : la clé de tous ces meurtres se trouve DANS le film !

— Eh bien, il n'y a plus qu'à le visionner, soupira Christian Goux en introduisant la cassette dans l'un des magnétoscopes qui tapissaient le mur.

Il allait enfoncer la touche *on*, lorsque la porte s'ouvrit ; et Philippe Lecoing, le responsable de la VPC, s'engouffra à l'intérieur de la pièce où ils se trouvaient.

Boris Corentin eut l'impression très nette qu'il sursautait en découvrant leur présence, et qu'une lueur de panique passait dans ses yeux vert émeraude.

— On vous a fait peur ? demanda-t-il aimablement.

— C'est que... je ne m'attendais pas à trouver du monde à une heure pareille, répondit Lecoing, d'une bizarre voix de fausset, qui se rétablit rapidement en cours de phrase. Je suis revenu parce que je voulais vérifier l'état de mes stocks avant la réunion de demain, et...

— Eh bien, puisque tu es là, prends une chaise et installe-toi confortablement : il y a séance de cinoche gratuite ! fit Christian Goux.

Philippe Lecoing obéit machinalement, comme si son esprit était ailleurs.

— Tiens, rends-toi utile, garde-moi ça ! dit encore le rédacteur en chef, en lui lançant la boîte de la cassette.

Surpris, Philippe Lecoing écarta les genoux et plaça ses deux mains entre ses cuisses pour rattraper la boîte en question. Ce qui fit froncer les sourcils à Boris Corentin.

Mais, comme le film démarrait, il reporta son attention vers l'un des cinq écrans de télé.

La première scène représentait une fille blonde, assez maigre mais nantie d'une poitrine volumineuse, qui marchait en souriant dans une rue ensoleillée.

— Vous la connaissez, celle-là ? demanda Boris Corentin à Christian Goux.

— Inconnue au bataillon, répondit celui-ci laconiquement.

— Dans ce cas, passez en avance accélérée, qu'on évite de perdre du temps. Et tenez-vous prêt à revenir à la normale à tout moment...

En marche rapide, le côté parfois un peu sordide de ce type de film disparaissait au profit d'un aspect presque comique. Voir ces hommes et ces femmes s'agiter frénétiquement les uns dans les autres faisait un peu penser à une poursuite ou à une scène de bagarre dans un film muet de Mack Sennett ou de Chariot. De fait, Boris put constater que tous les spectateurs avaient un léger sourire au coin des lèvres.

Sauf Philippe Lecoing, dont un tic nerveux relevait spasmodiquement le coin gauche de la bouche, et dont les tempes étaient couvertes de transpiration.

— Vous ne vous sentez pas bien ? lui demanda gentiment Boris.

L'autre s'efforça de sourire et passa une main machinale sur son front moite :

— Si, si, ça va aller. Ça va peut-être vous sembler bizarre, vu le job que je

fais, mais j'ai toujours eu une sainte horreur de ce genre de films. Les vendre, ça va, mais les voir...

— Moi, c'est pareil, assura Aimé Brichot avec une mine dégoûtée. Je trouve que ça ressemble plus à de la boucherie qu'à de l'érotisme, et finalement je...

— STOP ! hurla soudain Boris Corentin, en sautant sur sa chaise.

Avec une fraction de seconde de retard, Christian Goux arrêta le défilement de la bande sur scène de lit. La petite blonde du début était occupée à caresser du bout de la langue le sexe écartelé d'une femme brune masquée, tandis que, derrière elle, un homme un peu bedonnant, également masqué, la sodomisait à grands coups de reins.

— Revenez un peu en arrière, ordonna Corentin d'un ton sans réplique. Juste avant que le couple masqué ne monte sur le lit...

Christian Goux obéit et revint jusqu'au moment où on voyait le couple nu et enlacé, face à la caméra. Corentin désigna l'écran de l'index :

— Ça ne te rappelle rien, Mémé, ce cadrage ?

— Euh... Comme ça, au débotté, j'avoue que...

— C'est exactement la photo que Sybille et Alexandre Rochemont ont choisie pour illustrer leur petite annonce d'échangisme ! laissa tomber Corentin.

— Bon sang, tu as raison ! s'exclama Brichot, en remontant ses lunettes d'un index nerveux. Je la reconnais maintenant. Donc, ça veut dire que ce couple masqué, c'est eux. Ils ont participé au film ; en vrais amateurs, eux, par contre.

— Eh bien maintenant, fit Boris, il n'y a plus qu'à regarder soigneusement tout le film, et à identifier le plus vite possible les autres participants. Car, dans le tas, il y en a un qui est en danger de mort.

Un lourd silence retomba dans la salle de duplication. Qui vola en éclats lorsque Christian Goux remit le film en avance normale.

La scène suivante était celle de la cave moyenâgeuse. Dans le bourreau au fouet, tout le monde identifia instantanément Mickey Mahousse, la première victime de Ziggy la tueuse. Mais dès qu'il commença à déverser sur la petite blonde son torrent d'injures obscènes, Boris Corentin sursauta.

— C'est étrange, murmura-t-il, je n'ai jamais vu jouer ce garçon et, pourtant, sa voix m'est familière... Très familière, même...

— C'est normal, répliqua Christian Goux en souriant : cette voix, c'est la mienne !

— La vôtre ? sursauta Aimé Brichot. Comment ça, la vôtre ?

— C'est tout simple, expliqua le rédacteur en chef. Tous les films que nous produisons, mais aussi les titres étrangers dont nous rachetons les droits, sont post-synchronisés ici, dans le studio qui se trouve derrière cette vitre. En

principe, on fait appel à des comédiens et comédiennes professionnels, mais, de temps en temps, il arrive que l'un ou l'autre se décommande à la dernière minute. Dans ces cas-là, pour ne pas tout paralyser, on fait faire le travail par un membre du personnel, homme ou femme selon les besoins.

— Et il se trouve que, ce jour-là, c'est à vous qu'on a demandé de doubler Mickey Mahousse, compléta Boris Corentin en riant. Dites donc, il faut être drôlement polyvalent, dans votre boulot !

Il redevint instantanément sérieux :

— Je suppose que puisque ce chef-d'œuvre du septième art est une production Défi, vous devez avoir les noms – je veux dire : les vrais noms – de tous les acteurs qui y ont participé ?

Christian Goux fit la moue :

— Hélas non, justement, j'y réfléchissais, mais tout le casting a été fait par une boîte parisienne, à qui nous avons reversé une somme globale pour payer les comédiens. Et comme la boîte en question a fait une faillite frauduleuse il y a environ six mois...

Sans s'appesantir sur ce coup de déveine, Boris Corentin se tourna vers son coéquipier :

— Mémé, je crois qu'on n'a plus de temps à perdre : tu vas illico appeler Rabert et Tardet, leur demander de se procurer ce film en urgence, de le visionner, et de tout faire pour établir l'identité des comédiens qui y ont participé. Et dis-leur bien que ça urge ! Bon, en ce qui nous concerne, je crois qu'on n'a plus rien à faire ici pour ce soir...

Cinq minutes après, le temps d'éteindre les magnétoscopes sous tension, ils étaient dehors, dans la tiédeur parfumée de la nuit catalane.

Pendant qu'ils attendaient que Christian Goux ferme les portes à clé, ils virent un gros homme d'une cinquantaine d'années s'extraire péniblement d'une 504 hors d'âge et venir vers eux, l'air très inquiet.

— Pardon, messieurs, grasseya-t-il, je vois que vous fermez les portes, là : ça veut dire que la fille rousse, elle va rester là-dedans toute la nuit ?

Boris Corentin eut l'impression qu'on lui coulait du plomb fondu dans la colonne vertébrale.

— Une femme rousse ? gronda-t-il en saisissant malgré lui le gros bonhomme par les revers de sa veste douteuse. Quelle femme rousse ? Vous avez vu une femme rousse entrer dans ce bâtiment ? Quand ?

— Ben... il y a une bonne heure, bégaya Charles Casanova. Quand je l'ai vue sortir de la sex-shop de l'avenue Joffre, je me suis dit comme ça que ça devait être une bourgeoise qu'avait le feu au... enfin, vous comprenez, quoi ! Bref, du coup, je l'ai suivie et elle m'a amené jusqu'ici. Moi, pas con, je me suis dit : Charles, mon vieux, tu attends gentiment qu'elle ressorte, et tu te l'emballes vite fait su'l'gaz ! C'est qu'il y a pas de mal à s'faire du bien, pas

vrai ? D'autant qu'elle avait l'air vraiment salope... C'est pour ça que je vous demande si elle passe toute la nuit là-dedans, parce que, dans ce cas-là, j'ai plus qu'à me mettre la bite sur l'oreille et à rentrer la fumer tout seul à la maison, moi !

Boris Corentin, Aimé Brichot et Philippe Lepastoureau échangèrent le même regard crépitant d'une sorte d'excitation sauvage.

Tous les trois, d'un même mouvement, dégainèrent leur arme de service, et défirent le cran de sécurité, provoquant un mouvement de recul chez le malheureux Charles Casanova.

Ziggy la tueuse était revenue sur les lieux de son premier meurtre.

Ils n'avaient plus qu'à la cueillir.

CHAPITRE X



— Tu auras beau dire, Boris : ça fait quand même drôle d'aller s'enfermer dans un tonneau pour pouvoir se soulager la vessie et se laver les mains !

Corentin regarda son coéquipier avec un petit sourire légèrement ironique :

— Tu vois, Mémé, ça doit être de là que vient l'expression bien connue, « faire de la mousse dans le tonneau » !

— Ah, elle est fine, celle-là ! grommela Aimé Brichot, tandis que

Sandrine Laval, assise en face de Boris, éclatait d'un petit rire joyeux.

C'était en effet l'une des particularité du *Domaine de Rombeau*, une cave-auberge située à Rivesaltes, en plein cœur du vignoble du même nom : les toilettes de la terrasse couverte avaient effectivement été aménagées dans deux énormes barriques à vin, de plus de deux mètres de haut.

L'intérieur valait l'extérieur. Ancien mas de vigneron, le restaurant était installé dans deux immenses salles, dont le sol était dallé de grands carreaux rouges visiblement très anciens, et qui devaient bien faire une douzaine de mètres sous plafonds. Lesquels plafonds étaient à tuiles et poutres apparentes.

Dans la plus grande des deux salles, encore vide à cette heure relativement précoce de la soirée, étaient aménagées des ouvertures monumentales, de style vaguement roman, et cerclées de briques rouges.

Toutes les tables, suffisamment espacées les unes des autres pour permettre une conversation tranquille, étaient garnies d'un chandelier. Le long des murs blanchis à la chaux, entre les tables, un peu partout, des arbustes en pot apportaient une touche de verdure et de fraîcheur qui devait être bienvenue en plein été.

Imitant Sandrine, qui venait de déclarer qu'elle mourait de faim, Boris Corentin se plongea dans l'étude de la carte. Mais ses yeux se posèrent sur l'intitulé des plats sans parvenir à les déchiffrer.

Il tournait et retournait dans sa tête ce qui s'était passé, une heure plus tôt, dans les locaux de Défi.

Après ce que leur avait déclaré le – si mal -dénommé Charles Casanova, Aimé Brichot, Philippe Lepastoureau et lui, arme au poing, avaient passé au peigne fin les différentes pièces, salles et entrepôts qui constituaient l'ensemble des locaux du groupe.

À la recherche de Ziggy la tueuse, que Casanova affirmait avoir vu entrer et ne jamais ressortir.

Ils avaient eu beau fouiller, ils n'avaient pas trouvé âme qui vive. Or, il n'était pas possible de quitter les lieux autrement que par l'entrée principale, celle du parking, à moins d'escalader le haut grillage, ce qui semblait impossible à une femme vêtue d'un tailleur serré, comme l'était la femme que Charles Casanova avait « pistée » jusqu'ici. Donc...

Eh bien, donc rien. Le mystère. Un de plus. Ziggy – si c'était bien elle – était entrée chez Défi (pour y faire quoi ?), et après, elle s'était littéralement volatilisée.

Dès que Brichot fut ressorti de son tonneau et revenu s'asseoir à place, la serveuse s'avança pour prendre leur commande. C'était une jeune fille blonde, coiffée d'une natte, mince, très jolie, extrêmement souriante, qui répondait au prénom d'Agnès. Elle avait légèrement rosi quand Boris lui avait murmuré qu'il lui allait très bien, ce qui, manifestement, avait fortement déplu à Sandrine.

Laquelle, semblait-il, se remettait plutôt bien du drame qu'elle avait vécu trois jours plus tôt. Et il était évident, même pour l'observateur le moins attentif, que l'attrance grandissante qu'elle éprouvait pour Boris Corentin n'était pas pour rien dans sa « résurrection ».

— Vous avez fait votre choix ? demanda la belle Agnès, avec un lumineux sourire, qui semblait, chez elle, vraiment spontané, et non dicté par quelque impératif commercial.

Aimé Brichot rouvrit l'immense carte et annonça fièrement qu'il prendrait une chiffonnade de jambon *Serrano*, suivi de la grillade Rombeau, qui se composait d'agneau, de porc, de saucisse et de boudin catalan. Le tout, arrosé par un vin du domaine, de préférence frais.

— Pour le fromage et les desserts, on verra plus tard, crut-il bon de préciser.

Boris Corentin jeta à son coéquipier un regard découragé :

— C'est quand même curieux, Mémé : on dirait vraiment que tu as un don particulier pour, sur une carte que tu ne connais pas, repérer tout de suite les plats les plus chargés en cholestérol !

— Oh, ça va ! se renfrogna Brichot, tandis que Sandrine éclatait à nouveau d'un petit rire cristallin. Pour une fois, j'ai bien le droit de me laisser un peu aller, non ?

Boris Corentin se tourna vers Sandrine, assise à sa droite :

— Et toi, tu as choisi quoi ?

— J'ai pas choisi, ça me fatigue, il y a trop de trucs. Choisissez pour vous et commandez la même chose pour moi, ça ira très bien...

Fort de ce « mandat », Corentin opta pour un velouté de moules décortiquées à l'étuvée de blancs de poireaux, suivi d'un filet de thon grillé aux lardons et aromates.

Deux minutes plus tard, pour la plus grande satisfaction d'Aimé Brichot dont les papilles gustatives tournaient à vide, Agnès déposa sur la table le gros pichet de rosé du domaine qu'ils avaient commandé.

Au même instant, une sorte de double tornade violemment colorée s'engouffra dans le restaurant.

Aimé Brichot se sentit devenir tout pâle en reconnaissant Amanda, le transsexuel qui s'occupait du courrier des lecteurs, à Défi.

— Boris, au secours ! implora-t-il, réellement inquiet. Sinon, cette créature est capable de me violer devant tout le monde !

Corentin n'eut pas le temps de répondre : les ayant reconnus, Amanda fondit sur leur table, avec force exclamations de joie et petits rires ravis. Elle traînait dans son sillage, un autre transsexuel, aussi blond qu'elle-même, nanti d'une poitrine sculpturale et d'une croupe rebondie dont on voyait à peu près tout, étant donné que sa robe bleue à paillettes et à volants était fendue de

partout, et découvrirait telle ou telle partie de son corps au moindre des mouvements qu'elle – ou il ? – faisait. »

— Je vous présente ma copine Cynthia ! claironna Amanda. Elle n'est pas encore opérée, elle, mais elle est quand même très féminine... et d'une sensualité torride !

En disant ça, elle avait jeté un regard appuyé et canaille à Boris Corentin. Boris que la dite Cynthia regardait par en dessous en papillonnant des cils et un sourire gourmand sur ses lèvres remodelées, rouges et brillantes.

— C'est vraiment génial de se retrouver ici, non ? poursuivit Amanda. On va demander de rapprocher les tables, comme ça on pourra dîner tous ensemble. Je sens qu'on va passer une soirée absolument dingue !

Du coin de l'œil, Boris regarda Sandrine. Vu sa mine renfrognée, elle n'avait pas l'air de trouver si « géniale » que ça l'idée d'Amanda. Mais, d'un autre côté, il voyait mal comment il pouvait refuser ce dîner en commun. Il se résigna donc à subir les assauts de charme de Cynthia, qui semblait le trouver de plus en plus à son goût, et la mauvaise humeur consécutive de Sandrine, qui ne faisait pas le moindre effort pour cacher sa hargne envers les deux « filles » qui venaient lui pourrir son dîner.

Sans attendre que les serveurs rameutés ne rapprochent une deuxième table à la leur, Amanda s'installa à la place restée libre, à droite d'Aimé Brichot.

— Je suis tellement contente de te revoir, mon chou ! roucoula-t-elle, en enroulant ses deux bras nus autour de son cou.

Et, avant que le malheureux Aimé ait pu seulement envisager une stratégie de défense quelconque. Amanda plaqua ses lèvres pulpeuses sur sa moustache et l'embrassa avec une sorte de voracité goulue.

Boris Corentin aurait sûrement trouvé comique l'air de profonde panique de son coéquipier subissant les assauts du transsexuel, si, à la même seconde, la main de Cynthia, qui avait pris place à sa gauche, n'était venue se poser sur sa cuisse. Très haut sur sa cuisse...

Gentiment, mais avec une fermeté suffisante, il prit la main en question et la posa sur la cuisse, largement dénudée, de Cynthia.

— Je suis désolé... murmura-t-il, avec un petit sourire d'excuse. Vous êtes très belle, mais...

— Seulement, il y a encore des hommes qui préfèrent les vraies femmes ! ne put s'empêcher de dire Sandrine, d'un ton rogue, presque agressif.

Amanda sursauta, et, du coup, se détacha de Brichot, au grand soulagement de celui-ci.

— Mais moi, aussi, je suis une vraie femme, qu'est-ce que tu crois ! fit-elle, avec un petit sourire triste, en regardant Sandrine droit dans les yeux. Et moi, ça ne m'est pas tombé dessus à la naissance, la féminité. J'ai souffert

pour devenir ce que je suis. Si tu savais le nombre de nuits que j'ai passées à pleurer, le nombre de fois où j'ai été à deux doigts de me faire sauter la cervelle, tu aurais honte de penser ce que tu viens de dire, ma petite !

Du coup, Sandrine devint écarlate, et elle baissa rapidement les yeux, pour échapper au feu du regard d'Amanda.

— Excusez-moi, balbutia-t-elle. Je suis désolée... Je... Je suis quelquefois très conne...

Amanda posa sa main sur celle de Sandrine ; son sourire avait retrouvé sa gaîté habituelle :

— Mais non, tu n'es pas conne, ma chérie ! Tu es jalouse, c'est tout ! Tu en pines pour ce beau flic à gueule d'amour et tu as eu peur que Cynthia te le pique !

La Cynthia en question se pencha en avant et tourna la tête vers Sandrine, qui rougissait de plus belle, à cause de l'allusion plus que directe d'Amanda.

— Pardonne-moi, je ne savais pas qu'il était pour toi, dit-elle d'une voix un peu trop grave, mais harmonieuse et douce. En tout cas, tu as bien de la chance : il est d'un sexy ! Fais-moi signe si jamais tu te lasses de lui...

— Dites donc, les filles, s'exclama Boris d'une voix faussement choquée, ça ne vous gêne pas de parler de moi comme si je n'étais pas là ? J'aime bien jouer à l'homme-objet de temps en temps, mais il ne faut quand même pas exagérer, hein !

Après un temps de réaction d'une seconde ou deux, les trois filles éclatèrent de rire ensemble, et même Aimé Brichot parvint à retrouver un peu de sa sérénité. Il y fut aidé par la belle Agnès, qui apportait les entrées.

— Vous parliez de féminité, il y a un instant, fit Boris en direction d'Amanda, pour achever de dissiper les tensions entre eux cinq. C'est quoi, pour vous, exactement ? Et comment est-ce qu'on peut l'acquérir ? Si tant est qu'on le puisse...

Amanda alluma lentement une Dunhill, comme pour se donner le temps de la réflexion.

— C'est une question compliquée, finit-elle par dire, les yeux dans le vague. En fait, il y a deux choses bien distinctes, si vous voulez. Il y a d'abord la féminité que l'on sent en nous, souvent depuis le plus jeune âge. Cynthia, l'autre jour, me disait qu'elle ne se rappelait pas s'être jamais considérée comme un garçon. En fait, c'est ça : on est né fille, mais dans un corps de garçon. Cette féminité-là, elle est évidente pour nous, indéniable. Et surtout, elle est complète, totale ; aussi parfaite que celle d'une femme née dans un corps de femme. Seulement, après, il y a la traduction extérieure de cette féminité. La façon dont nous la faisons percevoir aux autres. Et là, c'est plus compliqué...

— Plus compliqué pourquoi ? demanda Aimé Brichot qui, malgré lui,

commençait à trouver de l'intérêt aux idées que développait Amanda. À cause du rejet des autres ? De l'intolérance qui...

— Non, ce n'est pas ça qu'Amanda veut dire, intervint Cynthia. Ce n'est pas une question de grands principes ou de philosophie : c'est une affaire de minuscules détails ; de ces petits riens qui nous trahissent, indiquent aux autres – et surtout à nous-mêmes – que nous ne sommes pas totalement des femmes. Et qui, donc, nous renvoient dans notre « prison masculine », si je puis dire.

— Des détails ? répéta Sandrine, qui semblait avoir évacué sa mauvaise humeur initiale. Quel genre de détails ? La façon de marcher, de jouer avec ses cheveux, des choses comme ça ?

— Oui, par exemple, approuva Amanda. Et puis, il y a des choses auxquelles on ne pense pas, surtout au début, de ces choses que les femmes « d'origine » font sans même s'en apercevoir, simplement parce qu'elles l'ont toujours faites.

— Des choses comme quoi ? demanda Corentin.

— Eh bien, tenez, reprit Amanda, pas plus tard que tout à l'heure, j'ai fait remarquer à Cynthia qu'elle descendait du taxi comme un homme, pas comme une femme. C'est-à-dire qu'elle sortait la jambe droite de la voiture, puis la jambe gauche. Comme si elle portait un pantalon. Alors qu'une femme habituée à porter des jupes et des robes sait très bien qu'il y a toujours un mateur en embuscade pour aller regarder ce qu'il y a sous la jupe ou la robe en question. Donc, elle ne descend pas de voiture de la même façon : elle serre les genoux et fait coulisser ses deux jambes en même temps sur le côté. Voilà, ça c'est vraiment le genre de petits réflexes qui sont les plus durs à acquérir et à reproduire avec naturel. Et si on...

— Qu'est-ce qui t'arrive, Boris ? l'interrompt Aimé Brichot d'une voix inquiète. Tu ne te sens pas bien ? Tu as vu un fantôme ou quoi ?

Tous les regards convergèrent vers Corentin, qui, effectivement, avait la mine hagarde et la pupille dilatée de quelqu'un qui vient d'apercevoir un spectre.

— Non, non, ça va, finit-il par murmurer, d'une voix détimbrée, comme absente. Ne vous occupez pas, c'est juste une idée un peu farfelue qui vient de me traverser l'esprit...

Autour de lui, la conversation reprit, sur le même sujet, mais Boris Corentin n'écoutait plus. Les voix des uns et des autres ne formaient plus qu'un vague bourdonnement indistinct autour de lui ; et même ce qu'il était en train de manger n'avait plus le moindre goût, tellement il était absorbé, englouti par l'idée qui venait de s'imposer à lui avec une force terrible.

Quand Amanda avait expliqué que les hommes et les femmes ne descendaient pas de voiture de la même manière, il avait senti une violente décharge électrique lui traverser le corps de part en part, avant de venir

embraser son cerveau.

Maintenant, il tournait et retournait sans cesse l'idée qui avait germé en lui au même instant, essayant de se persuader que c'était impossible, que c'était trop fou, qu'il était en train de délirer.

Mais, en même temps, Boris Corentin se rendait compte que si, par hasard, son idée était la bonne, toutes les questions concernant Ziggy, la tteuse rousse, allaient trouver leurs réponses en même temps.

CHAPITRE XI



Un courant électrique intense, délicieux, affolant, parcourut tout le corps de Constance Obéron, lorsque ses doigts effleurèrent comme par mégarde le bras nu de Charlotte.

— Pardon... murmura-t-elle, comme malgré elle.

— Il n'y a pas de mal, répondit la jeune et jolie blonde, d'une voix si douce qu'elle était déjà, presque, une caresse.

Cela faisait un peu plus d'une demi-heure que Constance avait abordé Charlotte. Elles étaient seules toutes les deux, à deux tables voisines, dans la première salle, au décor design, du *Républic'Café*, sur la place du même nom.

Constance était sortie de son hôtel – ou plutôt, elle l'avait fui, littéralement – pour voir du monde ; des gens « normaux », avec des

préoccupations normales, menant des conversations normales. Histoire d'oublier, pendant une heure ou deux, le cauchemar sanglant où elle se débattait et dont elle n'arrivait pas à sortir.

Elle était venue s'attabler au *Républic'Café*, parce qu'elle savait y rencontrer du monde, des jeunes principalement, y entendre de la bonne musique. En tout cas, elle n'avait aucun « plan drague » en y entrant.

Et puis, à la table en face de la sienne, Charlotte lui avait souri. Constance lui avait rendu son sourire, puis, cinq minutes plus tard, elle avait demandé au garçon qui circulait entre les tables de renouveler leurs deux consommations. Du coup, Charlotte était tout naturellement venue la rejoindre à sa table, son verre de Martini à la main.

Charlotte était du genre bavarde. Au bout d'un quart d'heure, vingt minutes, Constance savait tout d'elle. Qu'elle avait dix-neuf ans, qu'elle vivait seule à Perpignan où elle étudiait le droit commercial, que ses parents étaient vigneron dans les Corbières, qu'elle aimait à la fois Mozart et le rap, qu'elle avait adoré le dernier roman de Michel Houellebecq, qu'elle détestait la politique et les plats en sauce...

Constance l'avait laissé parler, sans l'interrompre ; sans vraiment écouter non plus. Son babillage lui faisait du bien, l'enveloppait dans une sorte de cocon protecteur, une bulle transparente à l'intérieur de laquelle il lui semblait que plus rien de désagréable ne pouvait l'atteindre.

Et puis, Charlotte était tout à fait son genre de fille. Blonde, le visage rieur, presque enfantin, une sorte de moue boudeuse sur les lèvres, quand elle réfléchissait ; et aussi ce corps jeune, frais, un peu grassouillet, à la peau dorée ; et enfin le volume des seins et la rondeur de la croupe, bien mis en valeur par le tee-shirt rose moulant et la minijupe de stretch noir.

En fait, Constance n'avait commencé à s'intéresser vraiment à Charlotte que lorsque celle-ci, ses grands yeux sombres plongés dans les siens, lui avait soufflé, d'une voix qui tremblait légèrement :

— En fait, je n'aime pas beaucoup les mecs : je les trouve brutaux, intéressés, pas assez tendres. Et puis, ce corps anguleux, poilu...

Constance avait reçu le message cinq sur cinq : Charlotte était en train de lui faire savoir qu'elle avait un penchant pour les femmes, et qu'elle était toute disposée à aller plus loin avec elle.

Et, en y réfléchissant, c'était exactement ce dont elle avait besoin, pour chasser les fantômes qui ricanaient à l'intérieur de sa tête : s'envoyer en l'air avec une belle nana sans problèmes, jouir d'elle et la faire jouir. Après, elle se sentirait mieux...

Elle tressaillit lorsque la main de Charlotte se posa doucement sur sa tempe droite et caressa ses cheveux bruns et très courts, d'une coupe presque masculine.

Elle était tellement habituée à sa perruque rousse, épaisse, opulente, que le

contact des doigts féminin sur son crâne la surprit.

Charlotte continuait de caresser ses cheveux, son front, sa joue... Constance sentit une brusque chaleur enflammer son ventre, et elle décida de brusquer les choses.

— Je trouve qu'il y a de plus en plus de monde, ici, ça devient étouffant, dit-elle en se levant. Tu ne veux pas qu'on aille prendre un autre verre dans un endroit un peu plus tranquille ?

— Où ça ? demanda Charlotte, en se levant à son tour, sans la moindre hésitation.

Constance la regarda droit dans les yeux, et murmura d'une voix caressante :

— Dans ma chambre d'hôtel, par exemple...

Les joues rondes de Charlotte s'empourprèrent légèrement, elle baissa les yeux en battant des paupières, et sa respiration s'accéléra imperceptiblement.

— D'accord, souffla-t-elle.

Quand elles furent hors du *Républic'Café*, Charlotte glissa tout naturellement sa main dans celle de Constance, et elles partirent du même pas lent, flâneur.

— Tu sais, l'hôtel où je suis descendue est tout sauf luxueux, murmura Constance, tandis qu'elles abordaient les premières rues tortueuses et étroites du quartier Saint-Jacques, étrange « ville dans la ville » où cohabitaient les communautés gitane et maghrébine.

Charlotte pressa tendrement les doigts de sa compagne :

— On s'en fout du luxe. Ce que je veux, c'est être seule avec toi. C'est encore loin ?

En l'espace de quelques rues, en pente assez raide, l'atmosphère avait changé du tout au tout : immeubles délabrés, linge aux fenêtres, fortes odeurs de cuisine, notamment d'ail et d'huile d'olive chaude, Charlotte avait l'impression qu'elle venait d'être transportée hors d'Europe par un coup de baguette magique.

Malgré l'heure déjà avancée, d'énormes « mamas » gitanes, la plupart vêtues de noir, discutaient sur le pas des portes, assises sur de simples chaises d'osier qui disparaissaient presque sous leurs gigantesques croupes. Même les adolescentes, trop maquillées, et habillées, elles, de couleurs criardes, étaient déjà à la limite de l'obésité. C'étaient elles qui surveillaient distraitemment les gamins dépenaillés et rieurs qui jouaient au milieu de la rue et dans les caniveaux, en poussant des cris stridents, escortés par deux ou trois chiens maigres, sales, le poil hirsute et l'œil chassieux.

Enfin, Constance et Charlotte débouchèrent sur la grande place du Puig, toute en longueur, le cœur du quartier, occupée sur la gauche par une caserne construite par Vauban, et récemment transformée en HLM. Au fond, on

apercevait la colline Puig-des-Lépreux, surmontée par l'église Saint-Jacques, pur produit catalan datant du début du XIII^e siècle et reconstruite au XIV^e.

À droite, au bout de la place, dans un renforcement des façades lépreuses, Constance s'arrêta brusquement devant un immeuble, étroit et tout de guingois, de quatre étages. Au-dessus de la porte étroite, ouvrant sur un corridor très sombre dont on ne distinguait rien depuis la rue, une enseigne lumineuse à laquelle il manquait deux lettres indiquait : *Hô el Andal usie*.

— C'est là que tu vis ? fit Charlotte, quand même un peu surprise de l'état délabré du bâtiment. Mais qu'est-ce qui t'a pris de venir t'enterrer dans un bouge aussi minable ?

— J'avais besoin d'être tranquille, répondit Constance, d'une voix un peu trop sèche, en l'entraînant dans le corridor, où régnait une suffocante odeur d'oignons frits, à laquelle venaient se mêler des relents tenaces de vieille urine.

Les deux filles grimpèrent les deux étages, escortées par les pleurs d'enfants, les hurlements de radios ou de télévisions, les cris des femmes et ceux, plus sourds, des hommes qui leur répondaient ou les invectivaient.

C'était la vie ; la vie à l'état brut, qui sourdaient sous chaque porte mal close, qui s'écoulait à pleins bords dans l'escalier de bois gémissant et noir.

— Eh ! dis donc : c'est peut-être un hôtel merdique, mais les chambres sont drôlement bien équipées ! s'exclama Charlotte, en découvrant le téléviseur et le magnétoscope flambant neufs.

— Ils ne sont pas fournis, répondit Constance avec un petit sourire indulgent, c'est moi qui les ai apportés, pour me tenir compagnie, le soir...

— Et tu regardes quoi ? demanda Charlotte, en s'approchant de la table sur laquelle les appareils étaient posés.

Avant que Constance ait pu détourner son attention, les yeux de la petite blonde se posèrent sur une cassette vidéo, qu'elle saisit avec une exclamation de stupeur :

— *Le châtiment de Peggy la Cochonne* : mais c'est un film de cul, ça, on dirait ! Tu regardes ça, toi ? Alors là, ça m'en bouche un coin, je ne t'imaginais pas en train de...

— C'est strictement professionnel ! gronda Constance, qui s'était précipitée vers Charlotte, et tentait de lui reprendre le film des mains.

— Oh, mets-le en route, s'il te plaît ! supplia Charlotte, d'une petite voix de gamine capricieuse. Je n'en ai encore jamais vu un vrai, j'ai envie de me rendre compte de ce que c'est.

— Je pense qu'il vaudrait mieux pas, souffla Constance, qui était devenue toute pâle, et avait brusquement lâché la cassette, comme si elle lui brûlait les doigts.

Sans attendre la permission sollicitée, Charlotte en profita pour

l'enclencher dans le magnétoscope, et mettre la télé sous tension, au moyen de la télécommande. Puis, sans autre forme de procès, elle alla s'allonger sur le lit, dont elle tapota la cretonne douteuse du plat de la main, pour inciter son amie à venir s'étendre à côté d'elle.

Mais Constance resta debout au milieu de la chambre, tétanisée, ses pupilles dilatées rivées à l'écran qui venait de s'allumer.

Là, devant elle, sa sœur souriait au printemps environnant, marchait dans une rue ensoleillée ; Pauline marchait vers son enfer...

L'image s'accéléra brusquement, faisant violemment sursauter Constance.

— C'est chiant, ce début, dit Charlotte, à sa gauche. Je vais aller voir plus loin pour entrer tout de suite dans le vif du sujet. Ah, voilà, ça devient intéressant...

Charlotte venait de repasser en avance normale. Sur l'écran, à quatre pattes, la croupe cambrée au maximum, « l'héroïne » léchait consciencieusement le sexe écartelé de la femme masquée, tandis que, derrière elle, l'homme au masque de bourreau la pilonnait à grands coups de reins.

En gros plan, la caméra s'attardait sur le membre viril, luisant et congestionné, qui allait et venait dans le ventre de sa partenaire, écrasant les pétales fragiles et tendres de son intimité.

Un soupir un peu rauque fit légèrement tourner la tête à Constance, en direction du lit.

Charlotte avait remonté sa jupe sur ses hanches, et, les yeux fixés sur l'écran, caressait ses cuisses pleines du bout des doigts, effleurant le renflement de sa petite culotte de coton blanc, ce qui lui arrachait à chaque fois un gémissement presque plaintif.

Constance se mordit violemment la lèvre inférieure. Cette fille qu'elle connaissait à peine était en train de prendre du plaisir en regardant Pauline se faire souiller, avilir ! Elle jouissait du spectacle de ce sexe répugnant forçant les chairs délicates de sa sœur !

Comme si elle avait soudain été animée d'une vie propre, autonome, sa main se glissa dans la poche droite de sa veste de tailleur. Quand ses doigts rencontrèrent le métal froid et dur du scalpel, Constance tressaillit de la tête aux pieds, et une voix se mit à hurler « *non !* », à l'intérieur de son crâne.

Sa main jaillit alors de sa poche, son bras se détendit en direction du chambranle de la porte. Ses doigts arrachèrent littéralement la prise qui se trouvait juste à côté, éteignant du même coup le magnétoscope et l'écran de télé. Recouvrant aussitôt ses esprits, Constance se planta face au lit et parvint à sourire à peu près naturellement.

— On a mieux et plus agréable à faire, toi et moi, qu'à regarder un film sordide, tu ne crois pas ? murmura-t-elle d'une voix qui tremblait encore un

peu.

D'abord surprise par le geste brusque de Constance, Charlotte se reprit très vite. Elle lui sourit d'un air gourmand, passa un petit bout de langue rose sur ses lèvres desséchées par le désir qui l'enflammait, et, sans répondre, lui ouvrit les bras.

Constance se jeta sur elle comme une affamée. Leurs corps se soudèrent, leurs lèvres se joignirent, leurs langues se mêlèrent, leurs bras s'étreignirent.

Sans cesser de s'embrasser à pleine bouche, les deux femmes roulaient et tanguaient sur le lit, dont les gémissements métalliques du sommier se mêlaient aux leurs, chacune s'efforçant d'arracher les vêtements de l'autre en des gestes maladroits et saccadés.

Enfin, elles furent nues.

Constance se sentait devenir folle de désir, rien qu'en humant le parfum frais, légèrement ambré, -qui se dégageait de la peau veloutée et blanche de Charlotte.

Arc-boutée au-dessus de son corps pantelant, offert, elle plongeait sur sa poitrine volumineuse, et se mit à téter délicatement les mamelons rose vif ; elle crut défaillir de plaisir en les sentant grossir, durcir, s'ériger sous les infimes morsures qu'elle leur infligeait.

En même temps, d'un geste impérieux, elle faisait glisser sa main droite jusqu'à la forêt blonde qui ombrait le ventre frémissant de Charlotte.

— Je t'en prie, fais-moi jouir ! implora celle-ci d'une voix mourante, tandis que son ventre était soulevé par une houle puissante, sous l'action des doigts experts de Constance. J'ai tellement envie de toi...

Le visage empourpré, les yeux dilatés par la fièvre érotique qui avait pris possession d'elle, Constance se redressa, pivota sur elle-même, de façon à se placer tête-bêche au-dessus du corps frémissant et, sans hésiter, elle plongeait ses lèvres avides au cœur du mystère moussu et parfumé qui palpitait entre les cuisses rondes de Charlotte.

Dans la seconde suivante, Constance sentit les deux bras de sa partenaire ceindre ses reins, afin d'attirer sa croupe cambrée vers son visage. Tout son corps se tendit lorsque la langue de Charlotte, d'abord timide puis plus hardie, pénétra doucement son ventre, à la recherche du point le plus brûlant de son être, le petit bourgeon dur et gonflé, siège du plaisir à venir. Et elle le débusqua sans la moindre difficulté...

— Tu es sûre que tu ne veux pas m'accompagner chez mes copines ? demanda une nouvelle fois Charlotte en finissant de s'habiller. Elles sont très sympas, tu sais... même si elles n'aiment que les hommes !

Allongée et nue sur le lit, Constance sourit, avec ce qui sembla être à Charlotte un peu de tristesse :

— Non, tu es gentille, mais je préfère rester un peu seule, ce soir. Des

choses auxquelles je dois réfléchir... Mais j'ai été vraiment très heureuse de t'avoir rencontrée, ma chérie...

— Tu as envie qu'on se revoie ? Tu m'as rendue vraiment dingue, tu sais ? Je crois que je n'ai jamais joui aussi profondément, aussi longtemps...

Une ombre passa fugitivement sur le visage de Constance, qui répondit d'une voix presque absente :

— Je l'espère. Mais pas avant quelques jours. Avant, il faut que je... Enfin, j'ai des trucs importants à régler.

— Pas de problème ! fit joyeusement Charlotte, en grimpaant à genoux sur le lit.

Elle embrassa Constance à pleine bouche, et, mutine, effleura du dos de la main la toison de son ventre, la faisant légèrement sursauter.

— Allez, il faut que je me sauve ! dit-elle en bondissant vers la porte. J'espère que je ne vais pas me faire violer dans l'escalier de ton hôtel infâme !

Dès que Charlotte eut disparu, Constance sentit sa tension nerveuse tomber brusquement, et elle éclata en sanglots.

Elle avait réussi ! Bien qu'elle ait mis le film de Pauline en marche, Charlotte était repartie vivante de sa chambre ! Elle avait été plus forte que la pulsion meurtrière qui, à présent, l'enserrait de plus en plus étroitement dans ses filets gluants et noirs. En faisant normalement l'amour à cette fille, elle s'était délivrée.

Des larmes de soulagement continuant à dévaler le long de ses joues rougies, Constance se leva lentement du lit, avec l'idée d'aller prendre une douche très chaude.

Mais au lieu de se diriger vers le paravent qui délimitait la « salle de bains », elle marcha, presque sans s'en rendre compte, vers la porte de la chambre. Là, avec des gestes d'automates, elle saisit la prise qui pendait de la table, et l'enfonça dans le mur. Puis, avec les mêmes mouvements de somnambule, ou de droguée, elle attrapa la télécommande et appuya sur le petit bouton vert pomme.

Aussitôt, l'écran de télé s'éclaira, et le film reprit là où il s'était arrêté une heure plus tôt.

C'est-à-dire au début de la scène où Pauline se faisait sodomiser brutalement par Mickey Mahousse, tandis que sa voix l'insultait, l'humiliait, la rabaisait plus bas que terre, la traitait comme moins qu'un animal.

Les mâchoires serrées, les yeux fixes, un étrange rictus flottant sur ses lèvres minces, Constance laissa le film continuer, et se dirigea vers le petit placard dont la porte ne fermait plus hermétiquement depuis longtemps.

Elle ouvrit le battant en grand, et tressaillit lorsque ses yeux se posèrent sur l'objet qu'elle savait y trouver.

Un objet dont elle s'était crue délivrée, durant le bref instant d'euphorie

qui avait suivi le départ de Charlotte.

Mais dont elle venait de comprendre, en remettant le film en marche, qu'elle ne pourrait pas en être pleinement débarrassée tant qu'elle n'aurait pas accompli son dernier acte de vengeance.

Mené son plan jusqu'à son ultime conclusion.

Alors, d'un geste un peu raide, saccadé, Constance étendit le bras à l'intérieur du placard.

Et ses doigts se refermèrent sur la perruque rousse qui s'y trouvait.

Qui l'y attendait.

CHAPITRE XII



Les lèvres douces et chaudes enserrèrent doucement le membre d'une taille et d'une raideur impressionnante. Puis, lentement, elles l'engloutirent, centimètre par centimètre, tandis que la langue agile et brûlante s'enroulait autour, tel un fourreau vivant.

Boris Corentin allongé sur le lit de sa chambre du *Mas des Arcades*, poussa un profond soupir de bien-être, savourant chaque seconde de la savante fellation que Sandrine, entièrement nue et agenouillée à sa droite, lui prodiguait en ronronnant de plaisir.

À la fin du dîner au *Domaine de Rombeau*, l'ex future star du porno n'avait fait aucune difficulté pour suivre Corentin et Brichot jusqu'à l'hôtel, au sud de Perpignan, où Philippe Lepastoureau leur avait réservé deux chambres contiguës.

Elle n'en avait pas fait davantage quand Boris avait commencé à la déshabiller ; elle lui avait même rendu la politesse.

Et, depuis, après plus d'une heure de joute érotique torride, Sandrine continuait à faire preuve d'un enthousiasme inextinguible, d'un appétit insatiable.

Au jugé, tandis que la bouche vorace de la jeune femme continuait de le sucer voluptueusement, Boris envoya sa main droite au contact de sa croupe ronde cambrée vers lui. Aussitôt, comme si elle n'attendait que ce contact, Sandrine creusa encore plus les reins, afin de faire ressortir le profond sillon où se dissimulait sa fleur la plus délicate.

Au moment où les doigts masculins atteignaient leur « point de chute », le téléphone se mit à sonner sur la table de nuit.

Avec un grognement de contrariété, Boris Corentin étendit le bras et décrocha. Sans que, pour autant, Sandrine cessât de l'engloutir en ronronnant de plaisir.

Dès qu'il reconnut la voix du capitaine Rabert, qui l'appelait depuis le quai des Orfèvres, il fut instantanément en alerte. Il repoussa gentiment Sandrine, afin que les « agaceries buccales » qu'elle lui faisait subir ne le distraient pas.

— Boris ? fit la voix éraillée de Rabert dans le combiné. C'est moi. Bon, ça a marché mieux et plus vite que prévu. Et je crois que Tardet et moi, on a glané des trucs qui vont t'intéresser...

— Attends une petite seconde, tu veux ? fit Boris, avant de se tourner vers Sandrine : tu veux bien me rendre un service ? Va frapper à la porte à côté et demande à Mémé qu'il me rejoigne ici dare-dare...

Sandrine sauta au bas du lit et se rua hors de la chambre... sans paraître s'apercevoir qu'elle était complètement nue.

— Oui, je t'écoute, fit Boris dans le combiné.

— On a trouvé l'identité de la petite blonde qui tient le rôle principal dans ton film. Gratiné, entre parenthèses, le film, dis donc...

— Bon, on ne s'égare pas ! fit Corentin, d'un ton impatient.

— Oui, excuse... Alors voilà : il s'agit d'une certaine Pauline Obéron. Mais c'est la suite qui est plus intéressante. Figure-toi que cette Pauline était la fille d'un haut diplomate français. Elle avait plus ou moins rompu avec ses parents et vivait avec sa sœur aînée, Constance, à Paris. Autant la cadette était du genre marginale et paumée, autant l'aînée était brillante et bosseuse. Elle terminait ses études, il y a un an. Et tu sais des études de quoi, Boris ? De

chirurgien ! Toi qui cherches une manieuse de scalpel, ça devrait faire ton affaire, non ?

La porte de la chambre se rouvrit, pour laisser entrer une Sandrine toujours aussi nue et un Aimé Brichot rouge tomate, qui avait le plus grand mal à ne pas regarder la croupe pleine qui ondulait juste devant lui.

— Ce qui ferait mon affaire, répliqua Corentin à Rabert, tout en branchant le haut-parleur du téléphone, c'est que tu m'expliques pourquoi tu parles des sœurs Obéron au passé.

— C'est là que l'histoire devient assez corsée, répondit Rabert à l'autre bout du fil. Figure-toi que, quelques semaines après le tournage de ce film X, Pauline s'est suicidée. Et tu sais par quel moyen ?

— En se tranchant la gorge avec un scalpel piqué à sa sœur, répondit Corentin sans hésiter.

— Mais enfin, comment tu le sais ? s'ébahit Rabert.

— Je ne le sais pas : je le déduis, lâcha Corentin. Bon, après ? On sait pourquoi elle a fait ça ?

— Oui, elle a laissé une lettre à sa sœur, que celle-ci a communiquée aux collègues qui l'ont interrogée. Je pourrai te faxer le texte en question à ton hôtel, si tu veux. En gros, elle explique qu'elle a tourné ce film par provocation envers sa famille, mais que, depuis la fin du tournage, elle se sent avilie, salie, humiliée, et qu'elle ne pourra plus jamais supporter de se regarder dans une glace.

— OK, je vois le gâchis, soupira Corentin. Cela dit, ça n'explique pas pourquoi tu parles aussi de Constance au passé...

— Évidemment, si tu m'interromps tout le temps, on n'y arrivera pas ! protesta Rabert. Si tu me laissais parler, tu saurais déjà qu'il y a six mois environ, Constance Obéron s'est volatilisée dans la nature. Du jour au lendemain, elle a cessé de suivre ses cours à la fac de médecine, elle a arrêté de payer son loyer, et personne, y compris ses parents, n'a plus eu la moindre nouvelle d'elle. Voilà, c'est tout ce qu'on n'a pu recueillir depuis le coup de fil de Mémé, hier soir.

— Bravo, les gars, c'est du beau boulot, apprécia Boris Corentin.

— Ah, encore un détail ! fit Rabert, au moment de raccrocher : Constance Obéron, l'aînée, donc, avait une petite particularité physique. Je suppose que tu devines laquelle, malin comme tu es ?

— Elle était rousse, lâcha sombrement Corentin, avant de reposer le combiné sur son support.

— Eh bien, au moins, maintenant, on sait qui tue et pourquoi, fit remarquer Aimé Brichot, la tête tournée vers la fenêtre pour ne pas trop voir le corps nu et appétissant de Sandrine, agenouillée au pied du lit. Constance Obéron n'a pas supporté le suicide de sa sœur, et elle a décidé de la venger en

supprimant tous ceux qu'elle estime responsables de sa mort, c'est-à-dire les hommes et les femmes qui ont participé de manière directe au tournage du film. Il n'y a plus qu'à diffuser son identité, son signalement précis, et...

— J'ai peur que ce soit moins simple que ça, Mémé, fit Corentin d'une voix très sombre.

— Moins simple ? répéta Brichot. Pourquoi, moins simple ?

Boris Corentin haussa les épaules et poussa un profond soupir :

— Je ne sais pas exactement. Pour l'instant, ça reste très nébuleux dans ma tête. C'est le nom de famille des deux sœurs qui m'a fait tiquer : Obéron.

— Il t'a fait tiquer pourquoi ? demanda timidement Sandrine, qui avait fini par s'apercevoir du spectacle qu'offrait son corps nu, et par s'envelopper dans le drap bleu ciel du lit de Boris.

— Justement, si je le savais... En fait, dans l'absolu, je suis d'accord avec Mémé, et je me dis qu'on devrait foncer sans attendre. Mais, d'un autre côté, j'ai l'impression confuse que je ferais mieux d'attendre, et de chercher à comprendre d'abord pourquoi ce nom d'Obéron a fait tilt dans ma tête.

— Dilemme cornélien ! prononça Aimé Brichot avec une emphase un peu comique. Eh ! qu'est-ce qui t'arrive encore ?

Boris Corentin venait de bondir sur ses pieds, les yeux crépitant d'une excitation soudaine. Sous le regard ébahi des deux autres, il se mit à arpenter la chambre en murmurant des paroles indistinctes.

Ce que Sandrine et Aimé ne pouvait pas voir, c'est que tout se mettait en place, dans le cerveau surchauffé de Boris Corentin. Il avait suffi que Brichot, par hasard, prononce ce mot de « cornélien », pour que, telle une boule de flipper rebondissant contre un *bumper*, sa pensée ne ricoche dans la bonne direction, et qu'il comprenne pourquoi ce nom d'Obéron l'avait frappé.

Et le pire, ce qui l'excitait le plus, c'est que, s'il voyait juste, la découverte qu'il pensait avoir faite cadrait admirablement bien avec l'idée complètement folle qui l'avait saisi, deux heures plutôt, alors qu'ils étaient encore à table. Il ne restait plus qu'un point de détail à vérifier...

— Est-ce que, par hasard, tu aurais chez toi *Le Songe d'une nuit d'été* ? demanda-t-il à brûle-pourpoint, en se plantant devant Sandrine.

— De Shakespeare ? demanda-t-elle.

— Évidemment, de Shakespeare ! soupira Boris, avec un rien d'impatience. Tu en connais beaucoup d'autres, toi ?

— Celui de Mendelssohn, au moins ! répondit-elle du tac au tac, en défiant Boris du regard.

— Touché ! fit celui-ci en souriant. Bon, sérieusement, tu l'as ou pas ?

Sandrine fit la grimace :

— J'ai bien peur que non...

— C'est pas grave ! s'exclama Corentin, en bondissant sur ses vêtements empilés sur le dossier de la chaise. On doit bien pouvoir trouver, à Perpignan, un libraire qui loge au-dessus de sa boutique : il suffira de le réveiller pour qu'il nous trouve ça. Allez, en route !

— Boris, fit alors Aimé Brichot, ce n'est pas que je mette en doute tes facultés mentales, mais...

— Mais tu te demandes ce que le grand William vient faire là-dedans ? C'est bien ça ? Je préfère ne rien te dire avant d'avoir vérifié un truc, Mémé. Vois-tu, l'idée qui me tourne dans la tête est tellement incroyable que j'en arrive à me demander moi-même si je ne suis pas complètement barjo !

Trois quarts d'heure plus tard, ils en étaient à leur troisième librairie, et Brichot commençait à trouver la plaisanterie saumâtre. S'il n'avait pas eu une absolue confiance en sa flèche, il se serait même sûrement fâché.

— Tiens, elle est là ! fit Boris, en désignant la vitrine protégée par un rideau de fer, située dans la rue de l'Argenterie. Arrête-toi, Mémé !

Vu l'heure – il était plus de onze heures du soir – et les circonstances, Brichot fit grimper la 306 à cheval sur le trottoir, sans trop s'embarrasser des règles du stationnement en zone urbaine.

Boris Corentin jaillit de la voiture aussitôt, et, empoignant le rideau de fer à deux mains, se mit à le secouer de toutes ses forces, déclenchant un raffut métallique qui devait s'entendre à l'autre bout de la rue.

Exactement comme il l'avait fait – sans succès – aux trois autres librairies qu'ils avaient visitées. À la deuxième, ils avaient même été interpellés par une patrouille. Heureusement, leurs plaques de policiers et l'assurance qu'ils travaillaient en coopération étroite avec le lieutenant Lepastoureau, avaient arrangé l'affaire.

— Holà, monsieur le libraire ! cria Corentin d'une voix de stentor. Ouvrez, c'est urgent !

Il en était à répéter son injonction pour la troisième fois, quand l'une des deux fenêtres situées juste au-dessus de la boutique s'éclaira, puis s'ouvrit.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda une voix d'homme, ensommeillée mais visiblement pas contente. C'est vous qui faites tout ce ramdam ? Et arrêtez de secouer le rideau de fer comme ça : vous allez me le bousiller !

Corentin leva les yeux et découvrit une tête ronde, presque complètement chauve, qui devait avoir une cinquantaine d'années, dépassant du col tire-bouchonné d'une veste de pyjama à rayures violettes.

— Police ! dit-il sans se démonter, en brandissant sa plaque au-dessus de sa tête ; il est primordial que nous consultations tout de suite l'un de vos ouvrages. C'est peut-être une question de vie ou de mort !

L'autre hésita un moment, ce que Boris Corentin, conscient du côté un peu surréaliste de sa requête, comprit parfaitement. Finalement, le libraire

chauve soupira :

— Entrez par la porte à votre droite : on passera au magasin par la cour...

Trente secondes plus tard, Corentin, Brichot et Sandrine se retrouvèrent face à un homme minuscule chaussé de mules à pompons du même violet que les rayures de son pyjama. Un esthète...

— Vraiment, on se demande ce qui vous passe des fois par la tête, dans la police ! grommela-t-il, en ouvrant la porte de service de sa librairie. Et c'est quel livre qu'il vous faut ? C'est même pas dit que je l'aie en rayon, encore !

— *Le Songe d'une nuit d'été*... et pas celui de Mendelssohn ! répondit Corentin, avec un petit sourire en coin à l'intention de Sandrine.

— Ah, vous avez de la chance, se radoucit le petit homme chauve : je me souviens de l'avoir vu pas plus tard qu'avant-hier, en remettant de l'ordre dans les *Classiques Garnier*. Normalement, il devrait être quelque part par là, à droite... Ah, le voilà !

Boris Corentin s'empara du petit volume à la couverture souple, avec une sorte d'avidité. Il allait se précipiter vers la porte de service, mais il se ravisa, fouilla ses poches, en tira un billet de cinquante francs qu'il glissa dans la poche de poitrine du pyjama du libraire :

— Tenez, vous n'aurez pas complètement perdu votre soirée. Vous donnerez la monnaie à votre commis, si vous en avez un...

— Bon, tu vas peut-être nous expliquer, maintenant ? s'impacienta Aimé Brichot, quand ils furent de nouveau sur le trottoir.

Boris Corentin attendit qu'ils soient arrivés à l'aplomb d'un réverbère pour ouvrir le livre, avec une sorte de fièvre. Il ne tourna que quelques pages, pour s'arrêter à la liste des personnages de la pièce, que, traditionnellement, les éditeurs impriment juste avant le début du texte lui-même.

— J'en étais sûr ! fit aussitôt Boris, tout joyeux. Tenez, regardez...

Et il marqua de la pointe de l'ongle deux noms de la distribution.

— Mais c'est pourtant vrai que le roi des fées s'appelle Obéron ! s'exclama Sandrine, en lisant par dessus le bras de Boris. Je l'avais complètement oublié...

— Et ce n'est pas tout : regarde comment s'appelle le menuisier qui ne joue qu'un tout petit rôle dans la pièce...

— Lecoing ! souffla Sandrine, ébahie.

Aimé Brichot haussa les épaules et dit avec une certaine humeur :

— Et c'est pour ça que tu nous as fait cavalier dans tout Perpignan ? Bon, OK, le roi des fées s'appelle Obéron, comme Constance et Pauline, et le menuisier s'appelle Lecoing, comme Philippe Lecoing, le responsable VPC de Défi. Et alors ? C'est une coïncidence amusante, rien de plus...

— Ce n'est pas une coïncidence, et ce n'est pas amusant du tout, répliqua

Corentin, d'une voix redevenue grave, presque lourde. Et ce, pour une raison qui va vous paraître aberrante au premier abord, mais qui est pourtant la seule plausible, celle qui explique tout.

Boris Corentin prit une profonde inspiration, comme s'il hésitait encore à « lâcher sa bombe ». Puis, il regarda tour à tour les deux autres dans les yeux, et laissa tomber, en martelant chacune des syllabes qu'il prononçait :

— Ce n'est pas une coïncidence, pour la bonne raison que Constance Obéron et Philippe Lecoing ne sont qu'une seule et même personne !

Sandrine Laval et Aimé Brichot en restèrent sans voix pendant d'interminables secondes.

— C'est complètement dément... finit par murmurer Brichot, en regardant sa flèche d'un air sincèrement inquiet.

— Pas du tout ! fit Corentin, avec feu. Au contraire, c'est ce qui permet de tout expliquer ! Tout ce qui nous semblait incohérent et mystérieux jusqu'à maintenant, devient limpide et rationnel.

— Eh bien, vas-y, explique, le pressa Sandrine, qui commençait à se prendre au jeu.

— D'abord, on se demandait comment Ziggy, la tueuse, avait pu se procurer la clé des locaux de Défi, commença Corentin, l'air concentré : question résolue, si l'on admet que la tueuse en question est également connue sous l'identité de Philippe Lecoing, l'un des responsables du groupe. Ensuite, Sandrine nous a affirmé que la femme qui avait tué son ami Mickey était une vraie rousse. Or, nous savons aussi qu'elle porte une *perruque* rousse. Pourquoi ?

— Eh bien, justement, je te le demande, grommela Brichot, la mine renfrognée.

— Moi, j'ai trouvé ! s'exclama Sandrine, de plus en plus excitée ! Parce que, pour devenir Philippe Lecoing, Constance Obéron s'est fait couper les cheveux et s'est fait teindre en brune – ou en brun... pour ne pas se faire repérer.

— Bravo, tu piges vite ! le complimenta Boris, la faisant rougir de plaisir. De même qu'elle devait probablement porter des lentilles sombres pour masquer ses yeux verts naturels. Verts comme ceux... de Philippe Lecoing. Et il y a un autre mystère qui se dissipe du même coup. Tout à l'heure, ce Charles Casanova qui affirmait qu'une femme rousse était entrée à Défi et n'en était jamais ressortie, eh bien il avait tort : elle en était ressortie. Elle était même juste là, sous ses yeux, à côté de nous...

— Mais sous l'apparence de Philippe Lecoing qui, effectivement, nous a rejoints en cours de projection du film, et a même paru un peu décontenancé de se trouver face à nous, souffla Aimé Brichot, qui commençait à comprendre que sa flèche « déliait » moins que jamais.

— Tout juste, Mémé ! jubila Corentin, heureux de voir son fidèle coéquipier lui emboîter le pas. Et c'est pour ça qu'on pouvait toujours chercher à piéger une femme rousse, c'est pour ça que Ziggy la tueuse ne se cachait pas : elle était sûre que personne n'aurait l'idée de venir soupçonner un homme brun, qui plus est respectable chef de la vente par correspondance d'un groupe de presse ayant pignon sur rue !

Aimé Brichot remonta machinalement ses lunettes sur l'arête de son nez légèrement busqué :

— Admettons que tu aies raison, Boris, aussi dingue que ça paraisse. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment l'idée t'est venue...

— Une suite de petits faits insignifiants en eux-mêmes, mais qui, mis bout à bout, ont fini par signifier quelque chose. D'abord, il y a eu cette agressivité surprenante de Lecoing par rapport à Amanda, la transsexuelle, à qui il a déclaré qu'il ne supportait pas les hommes qui essayait de se faire passer pour des femmes. Il ne le supportait pas chez les autres, parce qu'il était en train de faire exactement la même chose, mais en sens inverse. Mais ce qui a été déterminant, s'est produit le lendemain, quand on est revenu à Défi, après être allé chercher Sandrine à sa sortie d'hôpital.

Quand on est arrivé sur le parking, Philippe Lecoing était précisément en train de quitter sa propre voiture. À ce moment-là, j'ai eu une impression bizarre, que j'ai été incapable de m'expliquer sur le coup...

— Mais que, bien entendu, tu t'es expliquée plus tard, fit Aimé Brichot, avec un brin d'ironie que Corentin ne releva pas.

— Oui. Le voile s'est déchiré ce soir, quand nous étions à table, et qu'Amanda a entrepris de nous expliquer que les hommes et les femmes ne descendaient pas de voiture de la même manière. Là, j'ai brusquement compris ce qui m'avait choqué, la veille : devant moi, Lecoing était descendu de voiture exactement comme une femme habituée à porter des jupes !

Tout en parlant, ils s'étaient mis à marcher droit devant eux, au hasard des rues. Ils débouchèrent sur une petite place ronde, garnie de bancs publics vert foncé. Sans même se consulter, Sandrine et Aimé s'assirent sur l'un d'eux. Boris Corentin, trop excité pour se tenir immobile, resta debout devant eux.

— Il y a encore autre chose, dit-il avec un petit sourire, tout en fouillant dans la poche de son blouson. Un troisième petit détail. Tiens, Mémé, attrape !

Sans prévenir, Corentin venait de lancer sa plaque de policier en direction de son coéquipier assis. Instinctivement, Brichot serra les genoux et mit ses mains en coupe à hauteur de ses cuisses, pour la rattraper.

— Ça va pas la tête ! protesta-t-il. Qu'est-ce qui te prend de me faire des coups pareils ?

— Tu vois, Mémé, sourit Corentin sans se démonter, pour ne pas que ma plaque tombe par terre, tu as commencé par serrer les genoux, avant de réunir

tes mains pour la choper au vol.

— Ben oui, et alors ?

— Alors, une femme habituée à porter des robes ou des jupes aurait fait exactement le contraire : elle aurait *écarté* les genoux, de façon à tendre le tissu entre ses cuisses, comme un panier naturel. Et c'est exactement ce qu'a fait Lecoing quand Christian Goux, cet après-midi, lui a lancé sans prévenir la boîte du film que nous nous apprêtions à visionner.

— Désolée d'intervenir, mais je ne marche pas, fit soudain Sandrine. Ce que tu racontes est impossible, Boris...

— Et pourquoi donc ? demanda celui-ci, les sourcils froncés.

— À cause de la voix, répondit Sandrine. Tout simplement à cause de la voix. La personne qui a tué Mickey avait une vraie voix de femme. Or, j'ai entendu comme vous Philippe Lecoing parler, et lui, il a bien une voix d'homme. Donc...

— Donc, rien du tout ! la coupa Corentin. N'importe quel comédien un peu doué est capable de déguiser sa voix, et même de lui faire changer de sexe : rappelez-vous de Dustin Hoffman dans *Tootsie*...

Boris Corentin prit le temps d'allumer une cigarette, avant de poursuivre :

— Et puis, pendant qu'on est dans les références cinématographiques, souvenez-vous du film d'Hitchcock, *Psychose*, joué par Anthony Perkins : Norman Bates, son personnage, quand il prend les oripeaux de sa mère morte pour tuer, lui prend également sa voix, comme s'il était possédé par la défunte.

— Mais Norman Bates est fou à lier ! protesta Sandrine, avec un haussement d'épaules.

Corentin la dévisagea d'un air grave :

— Et tu crois que Constance Obéron ne l'est pas, folle, pour avoir mis sur pied et exécuté un plan aussi sanglant ? Non, franchement, je pense que le problème de la voix tombe de lui-même, si on accepte de considérer Constance Obéron comme un hybride de Dustin Hoffman et d'Anthony Perkins...

— En admettant que tu aies raison, finit par dire Brichot, de meilleure grâce, et je dois dire que tout ce que tu racontes est de plus en plus convaincant à mes yeux, il y a quand même une chose qui ne colle pas.

— Je sais ce que tu veux dire, fit Corentin, nettement plus sombre : le dernier message inscrit par la tueuse, celui qui nous annonçait une dernière victime. C'est ça ? « Encore un, et ELLE pourra dormir en paix »...

— Ben oui. Parce que, si j'admets ta théorie, et que je me repasse le film dans ma tête, la malheureuse Pauline Obéron a eu des rapports sexuels avec Sybille et Alexandre Rochemont : égorvés. Elle en a eu aussi avec Mickey Mahousse : égorgé. Et le film a été tourné par Jacky X : égorgé.

— Plus le pauvre type du sex-shop, qui n'a eu que le tort de choisir précisément ce film-là au moment où Constance entrait pour l'acheter, fit observer Corentin, les sourcils froncés. Mais tu as raison, Mémé, moi aussi je bute sur la même question que toi : qui peut bien être cette dernière victime promise, puisqu'il n'y a personne d'autre dans le film ?

Le silence retomba, uniquement troublé par des rires et des éclats de voix joyeuses, provenant d'un des étages de l'immeuble situé derrière leur banc.

— On peut peut-être chercher une nouvelle piste en se basant sur l'ordre dans lequel les meurtres ont été commis, vu que Constance Obéron ne semble avoir rien laissé au hasard, murmura Brichot, les yeux dans le vague, comme s'il se parlait à lui-même. Et puis, rappelez-vous de la deuxième inscription : « ELLE les aura tous, et dans l'ordre »...

— Explique-toi, l'encouragea Corentin, intéressé.

— Eh bien, je ne sais pas, mais je me dis que si elle a fini par le couple Rochemont, c'est parce qu'ils sont les moins coupables à ses yeux : après tout ce sont des amateurs, et ils ne lui ont fait subir, dans le film, que des choses... « acceptables », dirons-nous. Ensuite, dans l'échelle de culpabilité, vient Jacky X, puisque c'est lui qui a conçu et réalisé le film tout entier. Et qui a embauché Pauline Obéron.

— Mais justement ça ne colle pas, votre théorie ! s'insurgea brusquement Sandrine.

— Et pourquoi ça ? demanda Aimé Brichot, un peu froissé de la contradiction.

— Mais parce que Jacky X me semble, dans votre optique, bien plus coupable que Mickey, qui n'a tourné qu'une scène avec elle et n'a fait qu'obéir au scénario, comme n'importe quel hardeur !

— Oui, mais quelle scène ! reprit Brichot avec feu, parce qu'il ne voulait pas lâcher son idée aussi facilement. Rappelez-vous : Mickey insulte Pauline, il la traîne dans la boue, l'avilit, la réduit à l'état d'un animal, presque d'un morceau de viande ! On peut très bien imaginer que, dans l'esprit malade de sa sœur, ce sont ces propos abjects qui ont finalement poussé Pauline au suicide...

Aux derniers mots de son coéquipier, Boris Corentin sentit un froid glacial prendre possession de son cerveau. Il demeura un instant tétanisé par ce qu'il venait d'entrevoir, puis il se précipita sur Aimé Brichot, et l'empoigna par les épaules, le soulevant presque de terre :

— Mémé, tu es absolument génial ! Grâce à toi, je sais maintenant qui devrait être la prochaine victime de Constance Obéron !

Aimé Brichot dévisagea sa flèche d'un air ahuri :

— Tu veux me répéter ça, Boris ?

— C'est simple, Mémé, tragiquement simple. Tu viens de développer

l'idée selon laquelle, dans l'esprit de Constance Obéron, les humiliations verbales endurées par sa sœur devaient elles aussi être punies de mort.

— Oui, mais Mickey a déjà payé pour ça ! le contra Brichot. C'est lui qui...

— Lui qui les a dites ? le coupa doucement Boris Corentin. Non, Mémé, ce n'est pas lui. Tous ces films sont postsynchronisés, après tournage, par des comédiens professionnels. Or, rappelle-toi, ce qu'on a appris, cet après-midi, à propos du doublage du film qui nous concerne, et appris par le principal intéressé : que, ce jour-là, le type qui devait doubler Mickey s'est décommandé, et qu'il a fallu le remplacer au pied levé par un membre de la rédaction de *Défi*. C'est ce remplaçant-là qui, dans l'esprit malade de Constance, a insulté, rabaissé, avili sa sœur. Et c'est lui qu'elle va désormais essayer de tuer...

— Bon sang, tu as raison ! souffla Brichot d'une voix blanche. Donc, sa prochaine victime c'est...

— C'est Christian Goux, le rédacteur en chef de *Défi* ! laissa tomber Boris Corentin.

CHAPITRE XIII



Affalé dans son grand fauteuil de cuir vert, un pastis à la main, Christian

Goux tentait de suivre, d'un œil éteint, les péripéties amoureuses d'une bande de jeunes crétins californiens qui, sur l'écran de télé, gesticulaient, ouvraient et fermaient la bouche, aussi silencieux pourtant qu'un lot de poissons rouges virevoltant dans leur bocal.

Pour la bonne raison que le rédacteur en chef de Défi venait précisément de couper le son au moyen de sa télécommande.

Pour ce qui est d'assurer une production honorable de décibels vocaux, Roselyne, sa femme, s'en chargeait. À la fin du repas, qu'ils avaient pris dans la véranda jouxtant le salon de leur maison d'Ortaffa, un village situé au sud de Perpignan, à quelques kilomètres d'Argelès-sur-Mer, Roselyne avait, comme presque chaque soir, décidé de faire du rangement. Christian ne l'avait pas découragée. Lui-même, que ces questions domestiques ne passionnaient pourtant guère, trouvait que le salon – et toute la maison, d'une manière plus générale – commençait à ressembler un peu à l'arrière-boutique d'un brocanteur particulièrement bordélique.

D'un autre côté, ça s'accordait assez bien avec l'état du petit terrain entourant la maison : maniaque de la récup', Christian Goux avait pour habitude de rapporter à la maison tout ce que les autres, les gens « normaux » emportaient à la déchetterie la plus proche. Vieilles machines à laver, moteurs de tondeuses à gazon, pneus mal rechapés, parpaings, rouleaux de grillage ou piquets de bois : tout ce qui « pouvait toujours servir » finissait à un moment ou à un autre par échouer dans le jardin de Christian Goux. Jardin qui, de ce fait, tendait un peu plus chaque jour à ressembler à un camp de réfugiés kosovars brusquement déserté par ses occupants sous la pression des milices serbes.

Donc, Roselyne avait décidé de ranger. Opération qui consistait à arpenter le salon dans tous les sens, prenant un pantalon non repassé ici pour le reposer là, à déplacer un compotier de trente centimètres, à s'interrompre pour arroser deux plantes vertes (sur six), puis à reprendre le pantalon non repassé pour le remettre à sa place initiale, c'est-à-dire par terre, au pied de la chaîne stéréo. Le tout, en bavardant à jet continu, sautant sans s'interrompre un quart de seconde d'un sujet à l'autre, avec une endurance vocale et pulmonaire qui était au moins la marque d'une santé à toute épreuve et d'une résistance physique sans borne.

Pendant ce temps, dans la cuisine seulement séparée du salon par un comptoir, Julie, la fille que Christian Goux avait eu d'un premier mariage, faisait la vaisselle, en silence et avec une efficacité sans reproche.

C'était une jeune fille de dix-neuf ans, blonde, le sourire lumineux, des formes agréables à l'œil – et sans doute au toucher –, et qui, de plus, avait hérité du magnifique regard bleu de son père.

Le torchon dans la main droite et une assiette dans l'autre, elle contournait le comptoir et vint se planter à côté du fauteuil où était vauté Christian, manifestement fascinée par le blondinet qui grimaçait en silence sur l'écran de

télé.

— Wouaoh ! c'est Matthew Trucmuche (son père ne comprit rien du nom qu'elle venait de prononcer) ! Je l'adore ! Il est trop mignon !

Christian Goux s'était peu à peu habitué à ce que, dans le langage de Julie, et probablement des autres filles de sa génération, être mignon ne suffisait plus : il convenait de l'être *trop*.

Soudain, il se produisit deux choses très inhabituelles. D'abord, Roselyne se tut pendant plusieurs secondes d'affilée. Ensuite, justement à cause de cet extraordinaire interruption de parole, Christian eut l'impression que quelqu'un, dehors, agitait son portail à commande électronique, comme si on voulait l'ouvrir de force, ou bien qu'on était en train de passer par-dessus.

Il s'apprêtait à se lever de son fauteuil pour aller voir, quand le bruit cessa. Et Roselyne se remit à babiller.

« Sûrement un chat qui a sauté le portail, pensa Christian. Il va encore faire ses saloperies dans mes semis... »

Ce n'était pas un chat. Ni aucun autre représentant du règne animal.

C'était pire.

En entendant la porte-fenêtre de la cuisine s'ouvrir, Christian tourna machinalement la tête vers la gauche.

Et tout son sang se figea dans ses veines, tandis qu'il lui semblait que son cœur suspendait ses battements pour un temps indéterminé.

La femme qui venait de surgir au beau milieu de la cuisine, il ne la connaissait pas ; il était sûr de ne l'avoir jamais vue.

Et pourtant, en une fraction de seconde, il l'avait identifiée avec une terrifiante certitude.

C'était la fameuse, l'insaisissable Ziggy. Ziggy la tueuse, qui avait déjà quatre meurtres à son actif.

Christian Goux était malheureusement certain de ne pas se tromper, à cause de deux détails qui l'avaient tout de suite frappé.

D'abord, il y avait la splendide chevelure rousse qui retombait en cascade sur les épaules bardées de cuir noir de la fille.

Et surtout, il y avait le scalpel qu'elle tenait fermement dans sa main droite.

Les yeux fixes et les poings serrés, Boris Corentin se pencha par-dessus le petit comptoir luisant de crasse, et enveloppa d'un regard glacial les innombrables replis graisseux qui, considérés globalement et avec indulgence, pouvaient à la rigueur passer pour un être humain, de sexe probablement féminin.

— Écoutez, madame, articula-t-il posément, je ne vous demande pas si c'est dans vos habitudes ou non d'entrer dans les chambres de vos locataires absents. Je vous demande juste de me donner la clé de Philippe Lecoing, et de le faire immédiatement !

Matée, la tenancière de l'hôtel *Andalousie* décrocha du tableau de bois, derrière elle, une petite clé métallique, qu'elle tendit à Corentin sans le regarder, en grommelant des paroles incompréhensibles, mais assurément pas très aimables pour lui, ni pour la police française en général.

Dès qu'il l'eut en main, Corentin s'engouffra dans l'escalier de bois, saturé d'odeurs pas franchement agréables, suivi par Aimé Brichot. Au deuxième, face à la porte derrière laquelle logeait Philippe Lecoing, il y donna trois coups brefs, par acquis de conscience. Il n'y eut aucun bruit, aucun mouvement à l'intérieur.

— Moi je dis qu'un type qui gagne bien sa vie et qui vient se loger dans un endroit pareil, il maquille forcément quelque chose de louche, murmura Brichot, tandis que sa flèche enfonçait la clé dans la serrure.

— « Maquiller » est le mot juste, pour parler de quelqu'un qui change de sexe comme de chemise ! répliqua sombrement Corentin, en ouvrant grand la porte de la chambre misérable.

Leurs deux regards furent aussitôt attirés par la télé et le magnétoscope derniers modèles. Boris Corentin traversa la chambre en trois enjambées, et ouvrit le placard qui se trouvait à gauche des appareils.

Il y trouva deux costumes d'homme et trois tailleurs de femme. Plus des dessous et des chemises, eux aussi masculins et féminins.

— Ça se passe de commentaires, fit Aimé Brichot. Eh ! Boris, regarde ça...

« Ça », c'était la jaquette d'un film vidéo, qu'il venait de dénicher derrière un tas de chaussettes d'homme. Et dont le titre était *Le Châtiment de Peggy la Cochonne*. Mais la boîte en question était vide, et le film – Corentin s'en assura aussitôt – n'était pas non plus dans le logement du magnétoscope.

En revanche, dans l'espace étroit séparant celui-ci du poste de télévision, il mit la main sur un agenda de cuir fauve. Dès qu'il l'eut ouvert, les dernières traces de doute qui pouvaient encore habiter son esprit s'envolèrent.

À la date de chacun des meurtres précédents, Constance Obéron-Philippe Lecoing avait noté soigneusement la manière dont elle-il s'y était pris (e) pour entrer en contact avec ses victimes et les supprimer.

Boris tourna fiévreusement deux pages de plus, pour arriver à la date d'aujourd'hui.

Les quelques mots lui provoquèrent une brusque poussée d'adrénaline. Constance-Philippe avait écrit :

Plus qu'un et c'en sera fini. À partir de demain, Pauline pourra enfin

dormir en paix ; et moi aussi, peut-être.

— Mémé, appelle immédiatement chez Christian Goux. Dis-lui de se barricader chez lui et de n'ouvrir à personne, à part à nous ! dit très vite Boris.

Brichot dégaina son portable et composa le numéro du rédacteur en chef, qu'il avait pris la précaution de mettre en mémoire, dès leur arrivée à Perpignan, trois jours plus tôt.

— Ça ne répond pas, dit-il, après avoir laissé sonner une dizaine de coups. Ils doivent être sortis, probable...

Boris Corentin se planta face à son coéquipier, qui fut frappé par l'expression tendue de sa flèche.

— Mémé, tu ne te souviens pas de ce que nous a répondu Christian Goux, en fin d'après-midi, quand on lui a proposé de venir dîner avec nous au *Domaine de Rombeau* ? Il a dit, à peu près texto : « Vous êtes gentils, mais ma fille arrive ce soir de Montpellier, et j'ai prévu de dîner avec elle et ma femme à la maison. » Il a bien dit *à la maison*, Mémé ! Donc, si personne ne répond au téléphone...

— Ça peut vouloir dire que ni lui, ni sa femme, ni sa fille ne sont déjà plus en état de le faire, conclut sombrement Aimé Brichot.

— On ne répond pas, on ne décroche pas, on laisse sonner ! ordonna d'un ton impérieux la femme rousse, quand le téléphone portable se mit à carillonner sur la table basse du salon.

Quand la sonnerie se tut enfin, au bout de quelques secondes d'un épais silence, Christian Goux parvint à avaler sa salive.

— Qu'est-ce que vous nous voulez ? demanda-t-il d'une voix qui parvint à ne pas trop trembler. Qu'est-ce que vous avez contre moi ? Je ne vous connais même pas...

Constance Obéron sourit, d'un air profondément triste qui frappa Christian Goux, malgré l'inconfort de la situation présente.

— Oh, mais si, tu me connais... Kiki ! fit-elle d'une voix douce. Tiens, regarde...

Alors, médusé, le rédacteur en chef vit « l'inconnue » se débarrasser de sa perruque rousse, pour apparaître avec des cheveux bruns, coupés très court.

Puis, elle porta la main successivement à ses deux yeux, afin d'enlever les lentilles qui coloraient son regard naturel. De noirs, ses yeux devinrent d'un superbe vert émeraude. Et Christian Goux s'aperçut qu'effectivement, ainsi transformé, le visage de cette fille commençait à lui être familier, mais sans qu'il soit encore capable de dire où il l'avait vu.

— Tu ne me situes pas encore bien, hein ? dit la fille, avec le même sourire las. Attends, je vais achever la transformation...

Elle ferma à demi les yeux, ses sourcils se plissèrent comme sous l'effet d'une concentration intense, ses narines palpitèrent deux ou trois fois. Quand elle rouvrit les yeux, Christian Goux eut l'étrange certitude qu'elle était réellement devenue quelqu'un d'autre.

— Et maintenant, est-ce que tu me reconnais ? demanda-t-elle d'une voix méconnaissable, une voix plus grave et plus dure, une voix d'homme.

Christian Goux eut l'impression de recevoir un grand coup de poing dans le plexus solaire, et il eut du mal à retrouver une respiration normale.

Effectivement, l'être qui venait de lui parler de cette voix mâle, il le connaissait. Il le connaissait même très bien, puisqu'il le voyait tous les jours de la semaine depuis plusieurs mois.

C'était Philippe Lecoing, le responsable des ventes par correspondance du groupe Défi.

— C'est dingue ! murmura-t-il, en faisant mine de se lever de son fauteuil.

Plus rapide que lui, Constance saisit Julie par le bras et la plaqua contre elle. Puis, tout en la maintenant solidement, elle appliqua la lame effilée de son scalpel contre sa gorge, juste à la hauteur de la carotide.

Roselyne poussa un cri bref de panique, et se laissa tomber dans le canapé, le corps secoué par des sanglots sans larmes.

— Ne bouge surtout pas, Christian ! ordonna Constance, en reprenant sa voix de femme. Au moindre geste de l'un de vous deux, je tranche la gorge de cette jolie petite poulette, c'est bien compris ?

— Laisse-les partir, répondit Christian Goux. Elles n'ont rien à voir avec tout ça. C'est à moi et à moi seulement que tu en veux, pour je ne sais quelle raison. Alors, laisse-les partir, elles...

— Du calme ! l'interrompt Constance d'une voix sèche. C'est moi qui décide de qui part et qui reste, d'accord ? Et puisque tu ne sais pas pour quelle raison je suis ici, chez toi, eh bien je vais te l'apprendre...

D'un coup d'épaule, elle se défit de son petit sac à dos, et, sans lâcher Julie, elle le lança sur les genoux de Christian Goux :

— Tiens, il y a un film, là dedans. Un film que tu connais, je crois. Vas-y, mets-le en route : je veux que ta petite famille voie ce que tu as fait subir à ma sœur...

Christian Goux ouvrit la bouche pour tenter de discuter, mais il la referma sans rien dire. Ça ne servait à rien : cette créature, qui menaçait la vie de sa fille avec le même scalpel qui lui avait déjà servi à égorger ses précédentes victimes, elle était folle, folle à lier.

Mieux valait ne pas la contrarier, faire ce qu'elle voulait. Et, éventuellement, si le hasard se mettait enfin du bon côté, profiter d'un moment d'inattention, ou de simple relâchement, pour arracher Julie aux griffes de cette malade...

— Mets sur avance rapide, siffla Constance, dès que les premières images apparurent. Ce n'est pas ce pas-sage-là que je veux que tu revoies... Voilà, stop ! Maintenant, remets le film en marche normale et reviens t'asseoir gentiment.

En revenant vers le fauteuil, Christian Goux croisa le regard de sa fille. Il y lut une terreur intense ; tellement intense que Julie semblait au-delà des cris, des pleurs, des suppliques. Elle restait immobile, très droite, le teint blême, les traits *en apparence* inexpressifs.

Et soudain la voix de Christian Goux emplît le salon ; sa voix sortant des haut-parleurs de la télévision, et débitant des horreurs, tandis que, sur l'écran, Mickey Mahousse sodomisait Pauline Obéron à grands coups de reins rageurs.

— Tu vois ? Tu vois ce que tu lui as fait ? gronda Constance, d'une voix qui tremblait imperceptiblement. C'est vous, vous tous, ignobles porcs, qui l'avez tuée ! Vous l'avez poussée au suicide, uniquement par intérêt, et pour servir vos instincts les plus bas, les plus bestiaux ! Et quand on se conduit comme des porcs, il faut s'attendre, un jour ou l'autre, à être saignés comme des porcs ! Et c'est exactement ce que j'ai décidé de faire ! Et je l'ai fait ! J'ai commencé à le faire ! Et la vengeance de Pauline se termine ce soir ! Par ma main ! Et je t'assure qu'elle ne tremblera pas, Christian, quand elle enfoncera la lame dans ta gorge de pourceau !

Le rédacteur en chef était médusé par ce qui était en train de se produire. Médusé et terrifié, comme si, d'un coup, il venait de basculer dans l'irréel, dans le cauchemar.

Sous l'effet de l'exaltation qui s'emparait d'elle de plus en plus puissamment, Constance s'était mise à changer de voix, passant de plus en plus rapidement de la sienne propre à celle qu'elle avait composée pour Philippe Lecoing. Pratiquement à chaque phrase.

Comme si, à l'intérieur de son cerveau enfiévré, ses deux personnalités, masculine et féminine, s'entrechoquaient de plus en plus violemment, tentaient de se fondre l'une dans l'autre, pour donner naissance à un monstrueux hybride.

Et soudain, la réalité atroce apparut à l'esprit de Christian Goux, dans son implacable et froide cruauté.

Ils allaient mourir tous les trois.

Non seulement lui, mais aussi Roselyne et Julie.

Parce qu'elle leur avait révélé sa double personnalité, c'est-à-dire son meilleur atout pour ne pas être> découverte par la police, Constance Obéron ne pouvait plus se permettre de les laisser en vie ; aucun d'eux.

Le cauchemar n'allait pas tarder à déboucher su une véritable et innommable boucherie.

Christian Goux banda tous ses muscles, et se pré para à bondir de son fauteuil. Sous l'effet de surprise il avait une chance d'arracher le scalpel des mains de cette folle furieuse, avant qu'elle ne tranche la gorge de sa fille.

De toute façon, il n'avait plus le choix...

Dans la même fraction de seconde où il prenait appui des deux mains sur les accoudoirs pour se propulser en avant, les deux portes – celle de la cuisine et celle de la véranda – s'ouvrirent à la volée, et deux silhouettes bondirent comme des fauves en chasse, à l'intérieur de la double pièce, l'arme au poing.

En reconnaissant Boris Corentin et Aimé Brichot, Christian Goux ressentit un soulagement si intense, si violent, qu'il éclata en sanglots convulsifs, sans parvenir à se maîtriser.

Il n'y parvint que lorsqu'il comprit que son soulagement était hélas très prématuré ; et même exagérément optimiste.

— Police ! avait crié Corentin en bondissant au milieu du salon, les jambes fléchies, son 357 Magnum au bout de ses deux bras tendus. Lâchez cette personne immédiatement, Constance Obéron ! Tout est fini...

Au lieu d'obéir, Constance assura sa prise sur Julie, et pivota d'un quart de tour sur elle-même, de façon à pouvoir faire face à la fois à Corentin et à Brichot.

Elle accentua très légèrement la pression de la lame du scalpel sur la peau tendre de Julie, mais suffisamment pour en faire jaillir une perle de sang vermeil.

— Rien n'est fini, au contraire ! gronda-t-elle. C'est moi qui décide de tout, vous entendez ! La vengeance doit s'accomplir jusqu'au bout ! C'est Pauline qui la réclame ! ELLE a besoin de sang pour pouvoir s'apaiser, pour pouvoir dormir en paix, dans le trou immonde où les porcs de votre espèce l'ont conduite !

Corentin et Brichot échangèrent un regard stupéfait et horrifié. Ils avaient l'impression de se retrouver plongés dans un *remake* du film *L'Exorciste*.

Car la créature qu'ils avaient en face d'eux ne cessait de changer de voix, passant sans interruption réelle, par une sorte d'incroyable modulation à peine humaine, de la voix de Constance Obéron à celle de Philippe Lecoing. Comme si deux monstres étaient en train de se battre à l'intérieur d'elle-même, de se disputer la possession de son corps et de son esprit.

Pourtant, dans le délire verbal de la meurtrière, une petite phrase avait fait s'allumer une petite lumière rouge dans le cerveau de Boris Corentin. Une petite lueur d'espoir, encore très vacillante...

— Laissez tomber vos flingues par terre, et poussez-les vers moi du bout du pied ! hurla Constance de ses « deux » voix, de plus en plus inextricablement et monstrueusement entrelacées. Vite, ou je l'égorge !

La rage au cœur, Corentin et Brichot s'exécutèrent.

— Et maintenant, vous allez faire pareil avec les clés de votre voiture. Moi, je pars avec elle, et vous, vous restez tranquillement ici. Si jamais j'en vois un bouger avant que j'aie tourné le coin de la rue, je joue du scalpel ! Je le ferai, croyez-moi !

Aimé Brichot tourna la tête vers sa flèche, puisque c'est lui qui avait les clés de leur 306.

Mais Boris Corentin resta rigoureusement immobile. Et son coéquipier fut stupéfait de voir ses traits se détendre, son visage s'imprégner d'une grande douceur, et un sourire bienveillant se dessiner sur ses lèvres. Et il le fut encore bien plus lorsque Boris se mit à réciter d'une voix chaude, aux inflexions persuasives :

— Je ne veux pas que vous vous sentiez coupables, ni même responsables : moi seule, je dois porter le poids de ce que j'ai fait, et c'est pour ça que, quand vous lirez cette dernière lettre, j'en aurai seule payé le prix...

Dès les premiers mots prononcés par Corentin, Brichot avait vu les traits de Constance Obéron s'affaïsser, et ses pupilles se dilater sous l'effet d'une stupeur intense, mêlée d'une sorte d'effroi.

— Qu'est-ce que vous racontez ? balbutia-t-elle. Pourquoi dites-vous ça ? Justement ces mots-là ?

Mais Boris, sans lui répondre, poursuivit imperturbablement :

— C'est surtout à toi que je veux m'adresser, ma grande sœur adorée, en ces dernières minutes qu'il me reste à vivre. La seule pensée douce et chaude que j'emporterai de cette existence-ci, c'est que je sais que toi, tu es faite pour le bonheur. Pour le vivre et pour le donner autour de toi. Alors, je t'en supplie, sois heureuse ! Sois-le pour moi, en mémoire de moi, la petite Pauline si peu douée pour le bonheur. Je veux que tu le sois pour nous deux. Et que jamais la...

— Taisez-vous ! hurla soudain Constance Obéron, le visage ravagé par les larmes qui s'étaient mises à jaillir de ses grands yeux émeraude. Vous n'avez pas le droit de profaner Pauline de cette façon ! Pas le droit de prononcer ces mots...

Sa voix se brisa sur les dernières syllabes, et Boris Corentin reprit là où il avait été interrompu :

— Et que jamais la haine ne s'empare de toi, jamais ! Ce serait faire trop d'honneur aux médiocres, aux envieux, aux pervers. Je t'en prie, ne va pas te mettre dans l'idée que je suis une victime, et que les coupables doivent être punis, à commencer par toi, ma grande sœur chérie. Je ne suis victime que de moi-même, je suis la seule coupable. Et toi, tu dois vivre dans la joie, à cause de moi, et pour que, chaudement enfouie au fond de ton cœur, je puisse la partager, cette joie. Et puis, fais-moi plaisir, grande sœur, ne pense pas trop souvent à moi : il n'est pas bon que les Morts empêchent les Vivants...

Constance Obéron tremblait de tout son corps. Sans même paraître s'en apercevoir, elle gémissait sans discontinuer, et s'était mordue la lèvre inférieure jusqu'au sang.

Mais le plus important c'est que, lentement, insensiblement, elle avait laissé retomber son bras droit le long de son corps.

C'est-à-dire celui au bout duquel se trouvait le scalpel dont elle menaçait Julie.

Boris Corentin parut sortir d'une sorte de rêve. Son visage redevint grave et il enveloppa la tueuse du feu de son regard.

— Vous vous souvenez, Constance, n'est-ce pas ? dit-il d'une voix infiniment douce. Vous aviez oublié les mots que vous a écrits votre sœur, juste avant de mettre fin à ses jours ? Ils vous reviennent, maintenant, j'en suis sûr. *« Que jamais la haine ne s'empare de toi, jamais ! »* : vous vous rappelez, maintenant ?

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! cria Constance, le visage déformé par une grimace de douleur atroce.

Mais son ton de voix n'était plus menaçant : il était celui d'une suppliante.

— Vous avez oublié un moment les dernières volontés de Pauline, poursuivit impitoyablement Boris Corentin, qui sentait qu'il devait aller jusqu'au bout, sans faiblir, malgré la torture mentale qu'il savait infliger à son interlocutrice. Vous l'avez sûrement fait souffrir, en tuant ces pauvres gens qui n'étaient responsables de rien, comme votre sœur vous le disait. Vous vous souvenez ? *« Je t'en prie, ne va pas te mettre dans l'idée que je suis une victime, et que les coupables doivent être punis, à commencer par toi, ma grande sœur chérie. Je ne suis victime que de moi-même, je suis la seule coupable. »* Mais il est encore temps de rendre la paix à Pauline, Constance. Pas en tombant dans la haine, comme elle le craignait pour vous, mais au contraire en cultivant la joie et le bonheur.

La voix de Boris Corentin se fit pressante :

— Chassez la haine de votre esprit, Constance ! Abandonnez vos projets de mort, et rejoignez la vie ! Rejoignez Pauline là où vit, où palpète son souvenir : dans votre cœur ! Débarrassé, purgé de ses pulsions macabres !

Ce qui se produisit alors, aucune des cinq personnes présentes ne devait plus jamais l'oublier.

Roselyne et Christian Goux, Boris Corentin et Aimé Brichot virent Constance prendre Julie par les épaules, et la faire pivoter pour se retrouver face à elle.

Ils virent un sourire débordant de bonheur transfigurer son visage ravagé par les larmes.

Enfin, ils virent Constance serrer contre elle une Julie complètement tétanisée, et ils l'entendirent lui répéter plusieurs fois, d'une voix qui tremblait

d'amour :

— Pardon, ma petite Pauline... Pardon petite sœur... Pardon Pauline... Pardon... Pardon...

Aucun d'eux n'osait bouger, de peur de rompre le charme de cet instant, à la fois magique et terrifiant.

Finalement, après un temps qui leur parut interminable, Constance repoussa doucement Julie et parut se désintéresser totalement d'elle.

Elle marcha lentement vers le comptoir qui séparait le salon de la cuisine.

Elle étendit le bras droit, et ses doigts se refermèrent sur les cheveux flamboyants et soyeux de sa perruque.

Avec de petits gestes précis, elle plaça le postiche sur ses cheveux presque ras, puis, elle sourit à son reflet dans le petit miroir rectangulaire, accroché au mur séparant le salon du couloir menant aux chambres.

Alors, immobiles comme des statues et retenant leur souffle, les cinq autres virent Constance Obéron se coucher doucement sur le carrelage, à leurs pieds, ramasser son corps en position fœtale, et glisser son pouce entre ses lèvres, avant de fermer lentement les paupières.

Avec un léger sourire aux lèvres, comme une enfant qui s'endort, confiante, apaisée, tranquille.

CHAPITRE XIV



— Bon, eh bien, je crois qu'il va être temps de lever nos verres, déclara Christian Goux, d'une voix tellement peu forte que moins de la moitié des personnes présentes dans la salle de rédaction de Défi l'entendirent.

Il s'en rendit compte, et ajouta, en criant presque :

— Buvons à la reine de cette soirée !

Là, tout le monde entendit, et principalement Amanda, dont c'était l'anniversaire et qui avait tenu à ce « pot » du vendredi soir.

— Puisque je suis la reine de la soirée, j'entends bien que tout le monde, sans exception, cède à mes moindres caprices !

Amanda avait bien appuyé le « sans exception », et, en même temps, elle avait envoyé un clin d'œil égrillard en direction d'Aimé Brichot, lequel, courageux mais pas téméraire, s'était empressé de se planquer derrière la carrure de Boris Corentin.

— Allez, Mémé, quoi, un beau geste ! le taquina Sandrine Laval, accrochée au bras de Boris, telle Cendrillon à son prince charmant. Faites un petit effort, elle en a tellement envie ! Et puis, c'est vrai qu'Amanda est une femme comme les autres, maintenant...

— Mais c'est justement pour ça que je ne veux pas céder ! s'insurgea Aimé Brichot, avec un air de dignité offensée qui fit se rebiquer la pointe de sa moustache. Je suis un homme marié, moi. Marié et fidèle !

Boris Corentin prit Sandrine par les épaules et la serra contre lui en riant :

— Rassure-toi, moi je ne suis ni l'un, ni l'autre.

— Mais ça ne me rassure pas du tout ! protesta Sandrine, à moitié fâchée. Mais bon : je vais faire contre mauvaise fortune bon cœur et profiter de toi pendant que tu es encore à Perpignan.

L'affaire de « Ziggy-la-Tueuse », comme l'avait titrée la presse locale et nationale, était terminée depuis deux jours. Depuis que, grâce à l'intervention de Corentin, Constance Obéron s'était finalement effondrée.

Pour, sans doute, ne plus jamais se relever : elle ne semblait plus reconnaître qui que ce soit, et les pys qui l'examinaient avaient dit à Boris Corentin qu'elle ne savait même plus qui elle était.

Elle qui, durant des mois, avait endossé deux personnalités différentes, n'en avait plus désormais aucune...

Dans sa chambre d'hôtel, passée au peigne fin le lendemain du dénouement, les enquêteurs du SRPJ de Perpignan avait découvert les faux papiers au nom de Philippe Lecoing qui avaient permis à Constance de se faire embaucher à Défi. On ne savait pas encore où ni comment elle se les était procurés, mais c'était une question secondaire.

Boris Corentin avait tendance à penser que, grâce aux relations de son ambassadeur de père, Constance Obéron pouvait très bien avoir des liens

privés avec des membres d'un ou de plusieurs services secrets, et qu'elles les avaient « activés » pour se procurer ces faux.

— Il y a quand même une chose qui m'épate et que tu ne m'as toujours pas dite, ronronna Sandrine en se frottant contre Boris, telle une chatte trop longtemps sevrée de câlins. Comment tu as fait pour comprendre que la lettre-testament laissée par sa sœur allait faire craquer Constance ?

— Moi, j'aimerais surtout savoir comment tu as pu l'apprendre par cœur, alors que Rabert ne nous l'a faxée que cinq minutes avant notre départ de l'hôtel ! grommela Aimé Brichot, plus ravi que jaloux de la performance de mémoire de sa flèche.

— Pas tous à la fois ! rigola Boris. Pour ce qui est de l'apprendre par cœur, ce n'était pas très compliqué, vu que le texte n'était pas excessivement long. Et puis, contrairement à toi, Mémé, je l'ai lu deux fois : une première en recevant le fax, et la seconde en même temps que toi, deux minutes plus tard. Disons que je ne suis pas encore trop « rouillé de la pensarde », comme aurait dit le regretté Frédéric Dard, et que ça m'a suffi pour le retenir.

Il se tourna vers Sandrine, qui buvait littéralement ses paroles :

— Quant à saisir l'importance décisive que ce texte pouvait avoir, c'est une petite phrase de Constance Obéron elle-même qui m'a mis sur la voie. Souviens-toi, Mémé : dans son délire, alors que nous venions tout juste de faire irruption chez les Goux, elle a dit ceci : « La vengeance doit s'accomplir jusqu'au bout !

C'est Pauline qui la réclame ! » Et là, je me suis souvenu que, justement, l'intéressée, dans son testament, disait exactement le contraire ! J'en ai déduit que cette vengeance, c'était pour Constance qu'elle était indispensable, mais qu'elle était incapable d'assumer seule ses pulsions.

— Donc, enchaîna Brichot, elle avait, en quelque sorte, « occulté » le vrai message de sa sœur, pour lui substituer le sien, un message de haine.

— Exactement ! approuva Boris avec un hochement de tête. Et je me suis dit qu'en la renvoyant à la lettre d'origine, elle serait coïncée, parce qu'elle ne pourrait plus faire semblant de ne pas s'en souvenir. Évidemment, rien ne prouvait que ça marche, disons qu'on a eu de la chance...

— Eh ben, dites donc ! souffla Sandrine, en les contemplant tous les deux, d'un air ébahi et admiratif. À partir de maintenant, le premier qui ose me dire que les flics sont des cons, je le baffe !

Autour d'eux, champagne, pastis et rosé catalan aidant, les rires devenaient plus aigus, les paroles plus sonores. Les employés du groupe Défi, les journalistes et les autres, fêtaient dignement l'anniversaire de leur transsexuelle préférée. Laquelle en était déjà à danser sur un bureau, en faisait tourner très haut sa robe à volants, pour bien prouver à tous qu'elle n'avait pas jugé bon de masquer par une culotte sa féminité toute neuve...

Christian Goux, encore plus « cocker triste » que d'habitude, s'approcha

du trio et s'adressa à Boris Corentin :

— Je ne sais pas si je vous ai remercié pour ce que vous avez fait pour moi, pour ma femme et ma fille...

— Si, quatre fois, sourit Boris en lui mettant la main sur l'épaule. Mais ça ne fait rien : ça prouve que c'est vraiment sincère !

Christian Goux détourna son regard bleu vers Sandrine, et un petit sourire vint remonter les coins de sa bouche, naturellement tombante :

— En tout cas, mademoiselle, vous êtes réellement ravissante et « bandante ». C'est le professionnel qui parle, naturellement ! N'allez pas vous méprendre sur mes intentions...

— Naturellement ! répéta Sandrine sur un ton ironique, mais visiblement flattée quand même.

— Si jamais vous décidiez de poser pour Défi, nos pages vous sont grand ouvertes ! appuya Christian Goux.

— Ce serait avec plaisir, assura Sandrine, d'un air sérieux. Je suis prête à poser nue dans les postures les plus obscènes, et même à me livrer aux pires turpitudes sexuelles que vous pourriez imaginer.

Elle se serra contre Boris Corentin, et leva vers lui un regard enflammé :

— Seulement, cet alléchant programme, vos lecteurs n'en verront jamais rien. Car je compte bien le réaliser avec le beau flic que vous voyez là, pour lui tout seul, et avec lui tout seul !

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

TABLE

[1] Quelques unes des stars du X actuellement. Mais c'est un domaine où on reste rarement très longtemps en haut de l'affiche...

[2] En jargon journalistique, on appelle « chemin de fer » le plan du numéro de journal en cours. L'ensemble des pages « vides » est affiché au mur, le plus souvent, et on y accroche les pages « pleines » au fur et à mesure de leur réalisation. Ça permet de visualiser d'un coup l'allure d'ensemble du numéro, de repérer où se trouvent les espaces de pub, etc.